

LE SAMEDI

NOUVEAU

71e année, No 14, Montréal, 7 novembre 1959

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

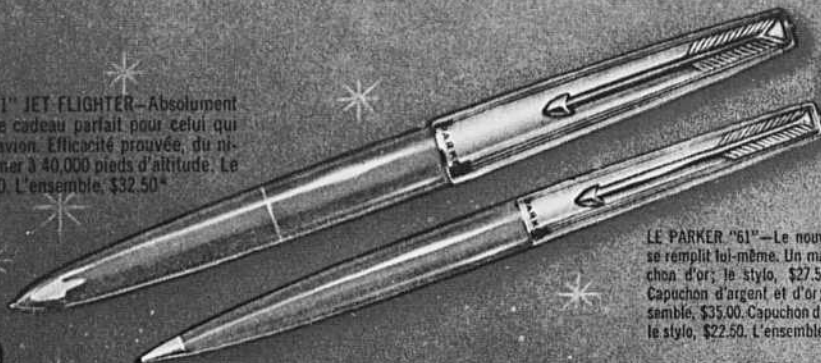
- Un jeune géant : le football québécois
par PIERRE PROULX
- L'étonnante famille Mahuzier
par JEAN-FRANÇOIS PERIER
- Les millionnaires se disputaient mes yachts
par H. E. JULYAN

20
cents





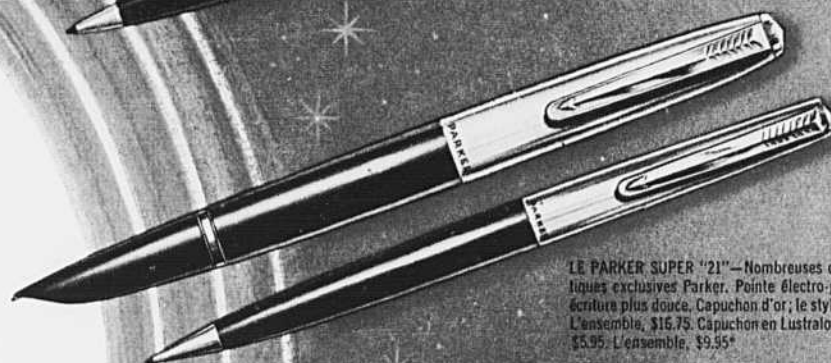
PARKER "61" JET FLIGHTER—Absolument nouveau. Le cadeau parfait pour celui qui voyage en avion. Efficacité prouvée, du niveau de la mer à 40,000 pieds d'altitude. Le stylo, \$22.50. L'ensemble, \$32.50*



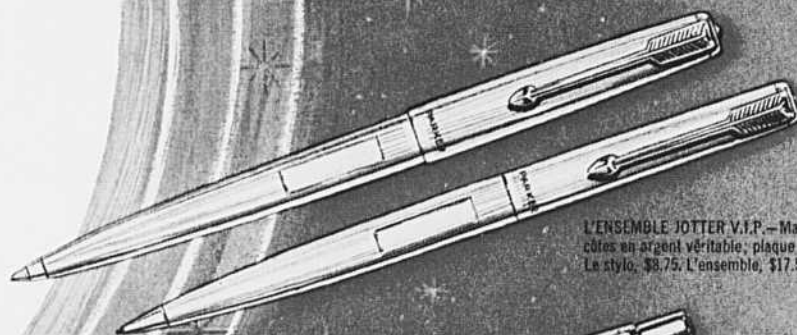
LE PARKER "61"—Le nouveau stylo fabuleux qui se remplit lui-même. Un magnifique cadeau. Capuchon d'or; le stylo, \$27.50. L'ensemble, \$40.00. Capuchon d'argent et d'or; le stylo, \$25.00. L'ensemble, \$35.00. Capuchon de nickel plaqué d'argent; le stylo, \$22.50. L'ensemble, \$30.00*



LE PARKER "51"—Une réalisation remarquable entre toutes. Le Parker "51" est reconnu par des millions comme le meilleur stylo du monde. Capuchon d'or; le stylo, \$18.75. L'ensemble, \$28.75. Capuchon en Lustraloy; le stylo, \$16.50. L'ensemble, \$24.00*



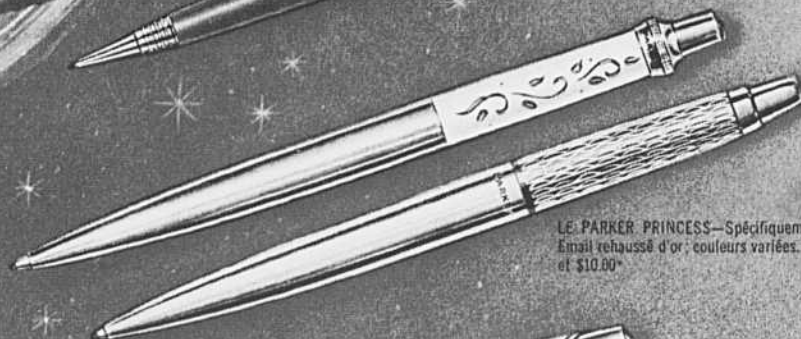
LE PARKER SUPER "21"—Nombreuses caractéristiques exclusives Parker. Pointe électro-polie pour écriture plus douce. Capuchon d'or; le stylo, \$10.00. L'ensemble, \$16.75. Capuchon en Lustraloy; le stylo, \$5.95. L'ensemble, \$9.95*



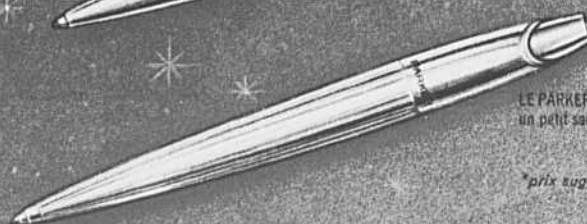
L'ENSEMBLE JOTTER V.I.P.—Magnifique dessin à côtes en argent véritable; plaque pour les initiales. Le stylo, \$8.75. L'ensemble, \$17.50*



L'ENSEMBLE PARKER "PARDNERS"—Stylo t-Ball Jotter et porte-mines. Capuchon d'acier inoxydable. Le stylo, \$1.95. L'ensemble, \$3.95*



LE PARKER PRINCESS—Spécifiquement féminin. Email rehaussé d'or; couleurs variées. \$5.00, \$7.50 et \$10.00*



LE PARKER MINIM—Minuscule et chic. Se loge dans un petit sac à main. De \$5.00* à \$25.00.

*prix suggéré au détail

Pour ces
Cadeaux de Noël
très spéciaux
Choisissez les stylos les plus demandés au monde...

Parker

Offrez à vos amis un cadeau dont ils seront fiers et qu'ils estimeront... un de ces nouveaux et fascinants modèles de stylos Parker! En offrant "les stylos les plus demandés au monde", vous êtes sûr de faire plaisir. Que vous choisissiez le fabuleux *Parker 61*, le stylo dont tout homme sera fier, ou le *Parker Princess* d'une exquise féminité... il existe un Parker qui fera la joie de chaque personne inscrite sur votre liste de Noël.



L'ÉCRITTOIRE PARKER JOTTER—Magnifique dessin en pointe de flèche. 4 couleurs distinctives. \$9.00*

L'ÉCRITTOIRE PARKER GRAND STYLE—Base distinctive couleur de jais. Disponible soit avec plume-réservoir, soit avec stylo à bille. À partir de \$22.50*



PARKER PEN CO., LTD., DON MILLS, ONTARIO (METROPOLITAN TORONTO)

Editorial

Séduction

Nos plus savants chimistes en immatériel, les psycho-analystes, pour les appeler par le nom barbare qu'ils se sont donné n'ont, jusqu'ici, pu qu'avouer leur impuissance devant un problème d'ailleurs extrêmement ardu : l'analyse de la Femme. Je n'ai donc pas la prétention de réussir où ils ont échoué, mais un problème insoluble — ou considéré comme tel — a toujours l'attrait spécial de l'inconnu.

Surtout quand il est agrémenté d'X à répétition comme le problème féminin.

Un vieux grincheux, las sans doute d'avoir en vain cherché pendant toute sa vie la solution de ce problème, en était arrivé à des conclusions fort pessimistes sur la nature entière.

— Tout ici-bas, y compris la Femme, dit-il un jour, est affligé d'une tare ou d'un défaut : la rose a des épines, le chien a des puces et...

— ... Et la Femme a l'homme, répondit prestement une jolie petite femme présente.

Interloqué, le bonhomme regagna la suite de son discours, et je crois qu'il fit bien. Dans la nature entière il est préférable de chercher, comme il est possible de trouver, bien des sujets de plaisir, soit pour les yeux comme le papillon cette fleur de velours, qui voltige, soit pour l'âme comme la profondeur des abîmes célestes, soit pour les sens comme le parfum des fleurs. Soit enfin pour les trois choses, comme la Femme qui a tout en même temps quelque chose du papillon, de la fleur et de l'abîme.

Les misogynes, ces bipèdes masculins qui font profession de détester les femmes et prétendent que s'il n'y en avait pas les hommes seraient tous frères, sont à mon avis des malheureux privés de la faculté d'apprécier les belles choses, ou de simples hypocrites qui se voilent la face avec les mains mais en ayant soin de bien écarter les doigts pour voir tout de même.

Reconnaissons donc franchement, sincèrement, que la femme — en général — est venue meubler la planète de façon fort agréable, et que si elle n'existait pas... ah, ma foi ! je crois bien qu'il n'y aurait pas beaucoup d'hommes non plus...

Or, — en général aussi — l'homme est très sensible au charme de

la femme ; seulement il n'a jamais bien su expliquer pourquoi et beaucoup moins encore donner une définition exacte du charme féminin. Il a inventé des mots, leur a prêté une signification puis essayé tant bien que mal de peindre avec cela les sentiments ou les sensations qu'il éprouve.

C'est ainsi qu'il trouve la femme pimpante, aimable, délectable et même adorable ; qu'il la proclame attrayante, gracieuse, enivrante et même irrésistible. Il condense enfin toutes ces qualités dans une seule pour en arriver à la conclusion, si souvent établie par les faits, qu'elle est séduisante.

La séduction ; voilà donc ce qu'on trouve au fond du creuset dans lequel on analyse la Femme ; ce n'est qu'un mot sans doute, mais il exprime tant de choses ! et puis ce mot ce n'est plus l'X du problème, c'est un résultat au même titre qu'un chiffre. Seulement, dame, un chiffre a la même valeur dans tous les pays du globe, et le mot séduction n'est pas fait partout des mêmes éléments, tant s'en faut !

Une plantureuse négresse aux cheveux crépus et aux lèvres en rebord de vase nocturne est certainement séduisante dans son pays d'origine, mais elle aurait peu de succès dans un concours de beauté à Hollywood et autres lieux ; une esquimaude huileuse à point ne saurait soutenir un instant, dans notre esprit, la comparaison avec l'une de nos suaves compatriotes car entre nous, il y a des petites canadiennes bigrement affriolantes, est-ce vrai, oui ou non ? Une chinoise à l'aspect de magot jauni n'aurait que des qualités très relatives de séduction pour le moins difficile d'entre nous, et la plus belle femme blanche serait à son tour regardée comme un objet de curiosité par les Cafres ou les Papous. Et pourtant la séduction féminine existe partout et s'exerce toujours sur une certaine classe d'individus masculins...

Alors, comment définir la séduction ? Je crois bien que la meilleure réponse est celle-ci : c'est la Femme. Mais alors la Femme ? C'est la séduction !

La séduction à double effet possible : quelquefois la femme est séduisante et d'autres fois elle est simplement séductrice.

De toute façon elle a une influence profonde autant qu'indéniable sur l'homme et, dans son propre pays même, cette influence, extrêmement variable, dépend d'une multitude d'accessoires ou de circonstances, et c'est là que je voulais en arriver.

Dans un même pays les avis sont très partagés en ce qui concerne la séduction féminine et les préférences sont nettement marquées. Laissons de côté la beauté personnelle de la femme, qui est pourtant son charme principal, et tenons compte seulement des accessoires dont elle orne cette beauté. Nous verrons qu'ils ont également une grande importance.

Le principal de ces accessoires est le vêtement qui compte deux styles principaux, celui d'hiver et celui d'été, c'est-à-dire, d'une part un attirail de mille choses compliquées et, de l'autre, un costume aussi léger que possible. Ces deux manières de se vêtir entraînent deux préférences parmi les appréciateurs de la beauté féminine.

Les uns penchent nettement pour le costume d'hiver et ils soutiennent cet avis par de bonnes raisons. La femme, disent-ils, quand elle est emmitoufflée de fourrures et de vêtements épais disparaît presque complètement là-dedans et ce qui en émerge, un petit bout de museau délicieusement rougi par le froid, attire forcément le regard qui s'y pose avec complaisance. C'est une île dans l'océan, un point de repère dans le chaos et l'imagination complète à sa fantaisie le joli tableau dont on ne voit qu'une parcelle.

... Dans l'imprécis et le flou des étoffes et de la fourrure, le minois d'une jolie femme fait penser à un diamant ou à une perle dans son écrin ; de même qu'un cadre riche fait mieux ressortir une belle peinture (non, mesdames et mesdemoiselles, je ne fais pas allusion à vos fards, crèmes et cosmétiques !), de même un étoffage abondant met en valeur ce qu'il contient.

Ajoutez à cela les mille articles à l'aide desquels une femme sait à ravir la manière d'accentuer sa personnalité et vous conviendrez ensuite facilement que c'est seulement dans le costume compliqué de la saison froide qu'une femme atteint le maximum de séduction.

C'est ce que disent du moins les partisans de cette manière de voir, mais il y a l'avis tout opposé qui emploie des arguments tout aussi défendables.

L'été, disent ces derniers, la femme est vraiment elle-même ; depuis quelques années surtout elle a eu le bon goût de simplifier grandement sa toilette ; elle a envoyé aux chiffons inutiles avec les barbares corsets tout un attirail de juponneries empesées, rubans interminables et dentelles encombrantes qui demandaient une heure de mise en place et la tenaient aussi raide qu'une petite bonne femme de fer-blanc. Aujourd'hui, sans franchir pour cela les frontières du bon goût et du bon ton, elle prend un peu de quelque chose qu'elle appelle des dessous et peu d'autre chose qui se nomme une robe ; le tout laisse place plus large à la beauté personnelle, et la femme est alors admirée pour elle-même et non pour ses vêtements. Comme une jolie femme est toujours plus belle que la plus belle des toilettes, elle ne peut qu'y gagner.

Voilà les deux théories et chacun est libre de préférer la sienne. On en arrivera néanmoins à cette conclusion que la séduction féminine est plutôt indépendante de la toilette, et qu'il est arrivé parfois que des petites paysannes mal vêtues ont été mieux aimées que des reines richement costumées.

Louis Roland



Le Samedi

7 novembre 1959

— Sommaire —

- 3 Editorial : Séduction
- 4 Samedi-Express
- 4 La « magnétophone », distraction sans limites
- 4 Fermez la bouche pour garder vos dents
- 5 Les malades mentaux guériront en retombant en enfance
- 5 Echos et nouvelles des sports
- 5 Pénurie de secrétaires
- 5 Parkas esquimaux à vendre
- 6 Depuis 1900 : 502 révolutions
- 6 On nous a changé Sophia
- 6 Gary Cooper et les jeunesses
- 6 Enfance : A la cantonade
- 8 Sur toutes les scènes
- 10 Jean Derval : Zsa Zsa se marie — par amour...
- 14 Les mots croisés géants du Samedi
- 15 Un roman d'amour complet :
Bourrasque, par Annie Achard
- 17 Coupable ou non-coupable ?
- 19 Horoscope
- 22 ... et le Ciel t'aidera
- 26 L'étonnante famille Mahuzier, par Jean-François Périer
- 28 Les milliardaires se disputaient mes yachts, par H. E. Jolyan
- 34 Le football québécois, par Pierre Proulx
- 35 L'histoire d'un retentissant scandale sportif aux E.-U.
- 35 Disney voit grand
- 36 De Clémence de Hongrie... à Clémence DesRochers
- 37 Comment Morros, producteur d'Hollywood, devint un agent double
- 38 Le film *The Crimson Kimono*
- 42 Côte à côte chez les vedettes
- 43 Romance de l'Ouest, une nouvelle de Gilbert Ganne
- 45 Enigme criminelle : Les banquiers de Rougemont
- 46 La guerre des gâteaux décorés, une nouvelle de Lucy Cundiff
- 48 Le cottage enchanté, par Beryl Grey
- 51 Notre roman-feuilleton :
La visiteuse inattendue, par Claude Virmonne
- 52 Autos-Nouvelles du monde entier

Rédacteur-en-chef : CHARLES LAFRENIERE

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.
Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Loisirs

● La « magnétophone », distraction sans limites

Avez-vous songé à vos éventuelles capacités de « reporter » ? Vous représentez-vous un seul instant quel peut être le son de la voix de cette charmante jeune fille brésilienne avec laquelle vous entretenez une fidèle correspondance et que vous ne rencontrerez sans doute jamais ? Non, n'est-ce pas, vous ne le savez pas et n'y pensez guère ! et pourtant ce sont de telles idées qui ont fait de Guenter Sch., jeune homme de 22 ans, le seul membre habitant Stuttgart du Cercle des amis du magnétophone, association allemande de 60 personnes, qui appartient maintenant à l'Union internationale des amis du magnétophone et y représente l'Allemagne en tant que 58ème nation.

Guenter, qui possédait une magnifique collection de disques, finit un jour par se lasser de cette distraction fort agréable, mais néanmoins limitée. Aussi fit-il l'acquisition d'un magnétophone. L'enthousiasme que lui procura la diversité des enregistrements qu'il parvenait à réaliser « à l'improvvisu » commençait lui-même à s'atténuer lorsque Guenter apprit l'existence du Cercle des amis du magnétophone qui, loin de s'encombrer de président, de statuts et de cotisations, vise essentiellement à donner aux amateurs l'occasion d'échanger des idées... et des bandes magnétiques !

Inutile de dire quelle place occupent l'initiative et la fantaisie dans de tels échanges. Les uns entament des conversations sur l'astrophysique, l'énergie nucléaire, l'archéologie, la science-fiction ; les autres se consacrent aux enregistrements d'événements historiques, de voyages ou de pièces de théâtre. Un fermier de l'Arizona envoie à ses amis allemands de la musique d'orgues qu'il a jouée et enregistrée lui-même ; un Indonésien a expédié depuis Bali de la musique de temple et un Japonais a même transmis un enregistrement original de la fête traditionnelle de la floraison des cerisiers !

Cette « magnéto-correspondance » s'effectue d'une manière très simple : les bandes enregistrées sont, comme de simples lettres, adressées par la poste aux divers amateurs de magnétophone et reviennent ensuite, par la même voie, à leur expéditeur, agrémentées des impressions et commentaires des destinataires.

Il va sans dire que Guenter Sch., est tout feu tout flamme pour sa nouvelle distraction. Son projet est d'entamer prochainement une série de « reportages vivants » en commençant par enregistrer la vie d'une station d'essence. Mais son grand espoir demeure celui de voir le petit cercle de voir le petit cercle des amis du magnétophone s'agrandir en Allemagne et de créer un véritable centre d'échange de témoignages vivants de la culture et de l'esprit.

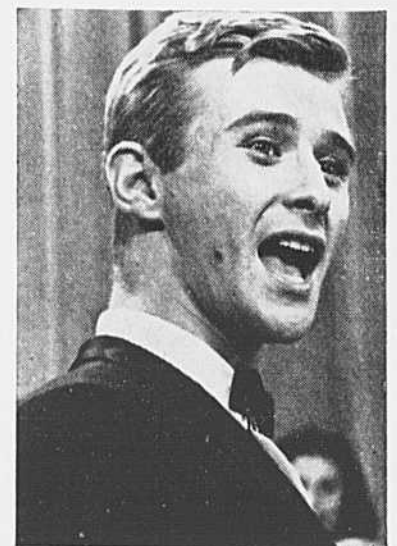
Cet espoir commence d'ailleurs à se manifester. En effet, sur l'initiative du ministère suisse de l'Enseignement public et du canton de Neuchâtel, une *Sentrale scolaire internationale de la correspondance sur bandes magnétiques* vient d'être constituée, dont le but est d'établir des relations entre les écoles de tous les pays du monde. Cette centrale a son siège à Neuenbourg (Suisse) et exerce déjà son activité en Allemagne occidentale, par l'intermédiaire de l'Association allemande des chasseurs de son. Il est même envisagé de faire ainsi participer les écoles du *Concours international du meilleur enregistrement sur magnétophone* dont le vainqueur se verra attribuer, pour une durée d'un an, la coupe offerte, en 1955, par le ministère français de l'Enseignement.

Santé

● Fermez la bouche pour garder vos dents

« Si vous voulez sauver vos dents, gardez la bouche fermée ».

C'est le conseil donné par l'association des dentistes anglais aux travailleurs de diverses usines. Ils ont cons-



taté, en effet, que de nombreux ouvriers souffraient de troubles dentaires sous l'effet de la poussière et de la fumée ambiantes. Les plus bavards sont plus rapidement et plus gravement atteints que ceux qui se contentent d'écouter bouche close. Mais ceux qui ont les dents proéminentes et ceux qui respirent par la bouche sont aussi particulièrement exposés.

L'association a dressé une liste de plus de cent professions qui mettaient en danger la denture des travailleurs. Elles s'exercent généralement dans des ateliers, des fabriques ou des usines qui emploient des acides au cours de leurs manipulations. Dans certains cas — ont déclaré les spécialistes — les dégâts commencent à se faire sentir

SAMEDI-EXPRESS

au bout d'un mois de présence. Certains travailleurs sont plus menacés que les autres, et plus vite, mais personne n'y échappe.

Comme remède, ils ont proposé une meilleure ventilation des locaux, mais surtout la création d'un dispositif spécial qui permettrait aux ouvriers de se rincer la bouche à de nombreuses reprises au cours de la journée.

● Les malades mentaux guériront en retombant en enfance

Les psychiatres américains ont trouvé une nouvelle méthode pour traiter certains cas graves de maladies mentales.

Le patient, soumis à 50 applications d'électro-choc, revient temporairement au niveau mental d'un enfant de deux ans. Il faut pendant un mois l'habiller et le nourrir. Il ne sait plus parler et il marche difficilement. Il lui arrive même de sucer ses doigts et de s'amuser avec des jouets. Une fois le traitement terminé, son comportement tombe à un niveau encore moins avancé. Il entre ensuite dans une phase d'inquiétude et d'agitation. C'est à ce moment que la mémoire lui revient graduellement, accompagnée d'une amélioration continue de son comportement.

Pendant le traitement, le malade retrouve dans sa mémoire les faits qui ont déterminé le choc nerveux mais il oublie complètement ses souvenirs les plus récents, dans certains cas même son entrée à l'hôpital.

Cette nouvelle méthode n'affaiblit pas l'intelligence et ne diminue pas les connaissances acquises avant la maladie. Elle permet au patient de reprendre normalement sa vie et sa profession. Elle est, au jugement du Dr Glueck qui dirige le Centre de Recherches, moins douloureuse et plus efficace que la thérapie traditionnelle.

Sports

● Sports: Echos et Nouvelles.

LONDRES. — Une évolution à rebours se produit actuellement en Angleterre dans le domaine de la boxe. Il paraît que des combats à poings nus s'y déroulent, clandestinement bien entendu. La police anglaise essaie de traquer les organisateurs de ces réunions et les pugilistes qui s'y prêtent. La tâche est ardue et, même si l'on découvrait les coupables, il semble bien qu'aucune loi précise ne pourrait les condamner.

On sait que cette pratique de la boxe à poings nus a disparu à la fin du siècle dernier et que le dernier cham-

pionnat du monde de ce style eut lieu en 1889 où John Sullivan battit Jake Kilrain par arrêt de l'arbitre au... 75e round. On se souvient d'autres combats qui durèrent plus longtemps encore; par exemple celui que se livrèrent Brain et Hooper, en 1790, qui furent renvoyés dos à dos à l'issue du 187e round et 3 heures 30 minutes de lutte acharnée... la nuit étant totalement tombée.

Il est curieux de constater que c'est au pays du marquis de Queensbury, qui édicta vers le milieu du XIXe siècle les règles de la boxe moderne, que se produisit ce retour en arrière, qui n'est évidemment pas souhaitable.

VIENNE — Les accidents mortels qui ont endeuillé le monde du ski ces dernières années vont provoquer des mesures de la part de la Fédération Internationale de Ski. Le professeur Friedl Wolfgang, un des présidents de la Fédération, proposera au Congrès de la F.I.S. les dispositions suivantes:

- 1) — Virages relevés sur le parcours,
- 2) — Entraînement obligatoire avant chaque compétition dans les conditions mêmes de la course,
- 3) — Supervision de toutes les compétitions importantes par des experts de la F.I.S.,
- 4) — La vitesse en descente devra être limitée en 75 km/h, alors que, cette année, des vitesses de 80 et 90 km/h furent atteintes.

On ne sait d'ailleurs pas comment l'on pourra mettre au point l'exécution de ce quatrième point.

BOSTON — On s'amuse comme on peut, mais il est impossible de considérer comme un sport le jeu de la cabine téléphonique qui fait fureur actuellement dans les universités américaines. Il s'agit de faire entrer le plus de garçons possible dans une cabine téléphonique.

Le premier «record» fut établi par les étudiants de Cambridge avec 15 garçons. Puis les élèves d'un collège de Boston portèrent le «record» à 25. Mais aux dernières nouvelles les étudiants de Modesto (Californie) ont réussi à s'entasser à 32 dans cette fameuse cabine qui n'est évidemment pas faite pour ça.

WASHINGTON — On sait depuis fort longtemps qu'un champion du monde n'a pratiquement rien à craindre des foudres de l'organisme qui est censé diriger la boxe mondiale.

La Commission de Washington demande tout simplement que Robinson soit déchu de son titre et d'ouvrir un tournoi avec les huit meilleurs poids moyens du monde pour désigner son successeur. La raison — toujours la même — est que le champion, comme bien d'autres, a largement dépassé le délai permis pour remettre sa couronne au jeu.

On ne peut être que d'accord avec la Commission de cet Etat américain, mais faudrait-il encore disposer de moyens efficaces pour imposer une pareille volonté. Or, il n'en est rien et toutes réactions de ce genre ne peuvent qu'ajouter au ridicule de la situation actuelle de la boxe professionnelle dans le monde.

Travail

● Pénurie de secrétaires

On disait que les machines de bureau modernes pouvaient remplacer les secrétaires, mais voici que les patrons américains se désolent parce qu'ils ne trouvent plus de ces indispensables auxiliaires.



Pour remédier à cette grave crise de recrutement aux Etats-Unis, on propose aux aspirantes secrétaires de devenir membres d'un club de golf (ces clubs étant jusqu'alors réservés au «grand capital»), on leur offre de décorer leur bureau selon leur goût. On leur donne même l'espoir de trouver un mari, «grâce aux contacts sociaux étendus de l'entreprise».

Ces nouvelles prérogatives viennent s'ajouter au congé annuel, au café matinal, au lunch à prix ultra-modiques, au congé de maternité pour les femmes mariées. En outre, les secrétaires participent aux bénéfices de l'entreprise qui les emploie, jouissent d'une police d'assurance gratuite, et de tarifs réduits pour des cours de charme, tout en recevant un salaire de base de 10,000 dollars par an. Elles ont également la perspective de monter en grade et d'avoir plusieurs secrétaires sous leurs ordres.

Il est vrai que les patrons américains sont en contre-partie très exigeants. Mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi ces demoiselles continuent à boudier la profession!

Commerce

● Parkas esquimaux à vendre

Le paysage hivernal du Canada sera bientôt enjolivé par la présence de parkas colorés et chauds fabriqués par les Esquimaux eux-mêmes.

Les acheteurs canadiens à la recherche de vêtements d'hiver qui, en plus d'être chauds et bien faits, possèdent l'attrait de ce qui sort de l'ordinaire, pourront très bientôt se procurer des parkas de styles traditionnels faits à la main, par des Esquimaux, avec du matériel aussi authentiquement septentrional que de la peau de phoque, du drap molletonné ou même du rat musqué.

La vente des parkas esquimaux dans le sud du Canada est poussée par le ministère du Nord canadien et des Ressources nationales qui a lancé un programme à longue portée en vue d'établir parmi les Esquimaux canadiens une industrie artisanale organisée.

«C'est une toute nouvelle entreprise pour les Esquimaux canadiens», a expliqué M. Alvin Hamilton, ministre du Nord canadien. «Depuis toujours, les visiteurs dans le Nord pouvaient se procurer des articles faits par des Esquimaux, mais jamais auparavant les différents articles d'artisanat en quantité suffisante et dans des styles nombreux, de manière à satisfaire à un important marché de consommation».

«Nous croyons qu'il existe un vaste marché pour les produits d'artisanat fabriqués par les Esquimaux et nous espérons le développer au point qu'il pourra faire vivre une industrie organisée qui fournira des vêtements, des objets d'artisanat, des mets nordiques hors de l'ordinaire et d'autres articles, au marché de détail à travers le Canada. Un industriel de ce genre assurerait un revenu et un emploi réguliers aux Esquimaux dont le mode de vie traditionnel a disparu, et donnerait au client un produit fait à la main qui serait unique et que seuls les talents remarquables de l'artisan esquimau peuvent produire».

Les produits de fabrication esquimaude ne feront leur apparition en quantité dans les magasins des grandes villes que dans quelque temps, mais le travail de base en vue de l'expansion des industries familiales dans les Territoires du Nord-Ouest est en train de se faire au moyen d'enquêtes dans les marchés de détail du sud du pays. On visite des détaillants et des Chambres de Commerce à travers le Canada, afin de montrer le genre d'articles que les Esquimaux peuvent produire et d'encourager les hommes d'affaires à leur assurer des débouchés. De plus, on a invité les personnes qui ont visité l'exposition des arts et métiers esquimaux, au Festival Shakespearien de Stratford cette année, à donner leur opinion sur les objets qui ont attiré leur attention.

Ces enquêtes sur les marchés vont indiquer l'ampleur de la demande qui existe pour les produits esquimaux, en particulier ceux qui intéresseront le public, et le nombre de débouchés qu'on pourra créer. Une fois ces faits connus, il sera possible d'organiser l'industrie de manière à pourvoir à la demande.

Parmi les articles produits par les Esquimaux en vue d'être vendus dans le sud du pays, il y aura: des parkas pour hommes, femmes et enfants, fabriqués avec de la peau de phoque, du drap molletonné, ou même du rat musqué; des ceintures de laine faites à la main; des tuques de laine; des

SAMEDI-EXPRESS

chaussettes et des mitaines brodées faites de drap molletonné; des paniers tressés; ainsi que des mitaines, des pantoufles et des bourses en peau de phoque; des poupées, des kayaks modèles et des traîneaux à chiens, des parures en perles, des pièces de jeux d'échec en ivoire, des objets taillés dans la pierre et des imprimés en peau de phoque. Ces imprimés, produits par les Esquimaux de Cape Dorset, seront mis en vente aux galeries d'art et aux musées canadiens, à l'automne.

Les nouveaux objets d'artisanat sont un complément aux sculptures esquimaudes sur pierre, qui ont fait leur marque à travers le Canada et en d'autres pays au cours des quelques dernières années.

Histoire

● Depuis 1900 : 502 révolutions

Une curieuse thèse de doctorat présentée cette année par un jeune historien argentin, Jimenez Cortez, à l'Université de Buenos Aires, est consacrée aux *Révolutions en Amérique du Sud et en Amérique Centrale au cours du vingtième siècle*.

L'auteur, qui connaissait évidemment très bien son sujet, en a dénombré 502 jusqu'au 31 décembre 1958 inclus! Ce qui représente une jolie moyenne de 8 révolutions par an! Il est vrai que dans certaines républiques turbulentes, il y en eut quelquefois une par saison!

La Grèce bat le record des révolutions en Europe

A côté de ce total impressionnant, le nombre des révolutions européennes des 59 ans écoulés (dont l'une qui a amené le communisme au pouvoir en Russie a changé pourtant la face du monde) est bien modeste. A peine une vingtaine pour tout le continent! Pensez donc! De nombreux pays, comme l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, les états scandinaves, la Hollande ou le Luxembourg n'en ont connu aucune!

L'Espagne et le Portugal ont traversé, chacun, deux révolutions, l'Italie également (la révolution fasciste, puis néo-fasciste) tandis que l'abolition de la monarchie a eu lieu par un simple plébiscite.

La Grèce vient en tête avec 5 révolutions, la Russie avec 2 (Kerensky, puis Lénine), l'Allemagne (1918 et 1933), la Hongrie, 3 (1918 : Karoly; 1919 : Bela Kun; 1956 : Imre Nagy), la Yougoslavie, l'Irlande, l'Autriche, la Turquie, une seule.

Les actuels régimes dans les démocraties populaires, malgré leur nom, n'ont pas été mis en place par un mouvement populaire mais par l'intervention d'une puissance étrangère, intervention dont le « coup de Prague » de 1948 (avant le drame de Budapest) demeure la meilleure illustration.

Les révolutions asiatiques étaient anticolonialistes

L'Asie, en apparence placide, a connu davantage de révolutions que l'Europe, mais dont la caractère presque toujours anticolonialiste était différent. Seule, la Chine a connu deux révolutions « intérieures ». Le Japon, malgré sa défaite, s'en est tiré sans convulsion.

On sait d'ailleurs qu'en face des armées et polices modernes les révolutions deviennent de plus en plus difficiles. On ne les « pratique » plus que dans les pays hispano-américains où beaucoup de temps passera encore avant que les généraux... colonels... sergents ou avocats ambitieux renoncent définitivement aux pronunciamientos.

Vedettes

● On nous a changé Sophia!

Les Italiens sont malheureux. Ils commencent à regretter d'avoir fait tant d'ennuis à Sophia Loren à cause de son mariage avec Carlo Ponti. Car plusieurs années à l'étranger l'ont transformée au point qu'ils ne la reconnaissent plus.

Ils regrettent la belle Napolitaine pulpeuse qui avait remporté le titre de « Miss Italie », et posait avec vulgarité mais aussi tout le naturel d'une fille du peuple dans les romans filmés. Comme Gina Lollobrigida, comme Sylvania Mangano, Sophia est devenue une créature lointaine, et sophistiquée au point d'en être irréaliste. Elle n'apportait, elle ne se montre plus, mais plus



du tout sans voiles. Et, comble de disgrâce, elle est devenue brune, avec paraît plus sans d'extravagants cheveux que seuls les mannequins au travail portent habituellement. Et sur des cheveux tout courts, et Hollywood

l'a obligée à maigrir de plus de quatorze livres.

Or les Italiens savent ce que cela signifie : Sophia les a abandonnés jusqu'au point de renoncer définitivement aux spaghetti, elle qui au début de sa carrière était la meilleure publicité benévole pour les pâtes à l'italienne...

Par contre, les Italiennes ne détestent plus Sophia. Elles imitent à présent son maquillage, ses coiffures, ses robes. La plus belle fille du monde...



● Gary Cooper et les jeunesses.

Ses vieux amis ne reconnaissent plus Gary Cooper. Bien sûr, il a vieilli, en dépit de l'opération de chirurgie esthétique qu'on lui prête. Mais c'est moralement qu'il a le plus changé.

Depuis qu'il s'est converti au catholicisme, il ne voyage plus qu'en compagnie de sa femme Rocky et de sa fille Maria, et à Paris il s'est bien gardé de mettre les pieds au Crazy Horse Saloon, le temple du strip-tease, dont il fut un fidèle habitué.

Transformation non moins surprenante, il se confie, il bavarde, lui qui avait habitué les journalistes à ses immuables « yope » et « nope », sa manière de répondre : oui, non.

C'est ainsi qu'il a avoué son regret de ne plus pouvoir tourner avec de toutes jeunes actrices : ses admirateurs lui en font grief. On a même trouvé Audrey trop jeune à ses côtés, parce qu'il la faisait paraître âgée de dix-sept ans au plus!

— Je proteste, dit-il. C'était peut-être sa coiffure ou sa minceur, mais pas moi... D'ailleurs, lorsqu'elle a tourné avec Humphrey Bogart dans *Sabrina*, pourquoi n'a-t-on rien dit?

« D'ailleurs je viens de tourner avec Rita Hayworth. J'espère que cette fois on ne m'accusera plus de débaucher les jeunesses. »

Enfance

● ... A la cantonade

Ce n'est pas une des moindres difficultés de l'éducation que de diriger les conversations tenues devant les enfants. Eux qui témoignent en tant de circonstances d'une faculté d'inattention, deviennent soudain, pour peu que ce ne soit pas souhaitable, d'une vigilance aiguë et retiennent sans effort des propos que l'on aurait cru tout à fait indifférents pour eux. De là tant de surprises pour leurs parents, tant de petites tragi-comédies familiales. Ce gamin qui n'écoute jamais ce qu'on lui dit entend tout ce qu'on ne lui dit pas et en fait son profit. Cette gamine qui ne peut absolument pas se fourrer dans la tête que quatre fois quatre égalent seize classe sans effort en sa mémoire toutes sortes d'informations qu'on n'avait jamais eu l'intention de lui confier. L'un et l'autre répètent à tort et à travers ce qu'ils ont ainsi assimilé ou bien — ce qui peut-être est pire — le gardent silencieusement pour eux et en font la base de rêveries fantastiques et de théories abracadabrantes...

Pourtant, que faire? Le temps n'est plus où les enfants, priés de passer dans la pièce voisine quand on voulait s'entretenir hors de leur présence, obéissaient avec une exquise docilité. Et puis d'ailleurs il n'y a plus, souvent, de « pièce voisine » : ou ses cloisons sont si minces que de là on entend tout.

Recourir à un langage mystérieux, truffé de mots couverts et d'allusions secrètes, n'est pas d'un grand secours. Car ces diables de petits détectives sont aussitôt mis en éveil et déploient alors une stupéfiante perspicacité.

Il y aurait bien une solution : elle consisterait à n'avoir jamais que des conversations d'une si haute portée morale et philosophique que les enfants en seraient constamment édifiés. Mais je conviens qu'elle n'est pas très commode à appliquer aux mille cas de la vie courante et que, par surcroît, la vie familiale ainsi sonorisée ne serait pas particulièrement réjouissante!

Aussi n'ai-je pas la prétention de proposer une méthode pratique pour résoudre ce « problème de l'enfance » particulier. A chaque groupe familial d'y vaquer à sa guise. Si l'on sait éviter les cancanes, aborder avec une simplicité dénuée d'hypocrisie les thèmes délicats, et si l'on a formé les enfants d'une part à ne pas répéter à tort et à travers ce qu'ils ont entendu, d'autre part à ne pas se faire scrupule de poser des questions raisonnables s'ils désirent des éclaircissements, on aura déjà fait beaucoup!

Ce dont je voudrais plus particulièrement traiter, c'est d'un type de propos trop fréquemment tenus devant les enfants, et qui les concerne de façon directe : j'entends les appréciations, flatteuses ou non, sur leur caractère, leur intelligence, leurs facultés. Depuis le récit complaisant de leurs petits exploits, présentés comme des perfor-

[Lire la suite page 27]

PRODUITS DE QUALITÉ CANADIENS AU NICKEL DE QUALITÉ INCO

Dans un pays en plein essor...

LA PRUDENTIELLE

donne un bel exemple
des applications de

L'acier inoxydable

AU NICKEL INCO

18-8

L'aspect des villes du Canada se modifie rapidement avec l'apparition d'immeubles modernes faits d'acier inoxydable au nickel—tel celui que la compagnie d'assurances "La Prudentielle d'Amérique" fait construire actuellement dans le quartier des affaires de Toronto. Pour ces nouvelles constructions, les architectes les plus réputés du Canada utilisent l'acier inoxydable qui donne un éclat magnifique aux murs et ornements extérieurs, cadres de fenêtres, portes et vestibules, de même qu'aux ferrures, rampes d'escalier et accessoires décoratifs utilisés à l'intérieur.

L'acier inoxydable est le métal rêvé pour un architecte. Il résiste à la corrosion atmosphérique... et chaque chute de pluie contribue à le laver. Il ne se fendille, ne s'écaille, ni ne se détériore—et il conserve indéfiniment son éclat avec peu ou pas de nettoyage, et des frais d'entretien négligeables. L'acier inoxydable s'harmonise parfaitement avec la pierre, le bois, le verre et les surfaces émaillées, en produisant des effets architecturaux d'une grande beauté.

Le nickel rend l'acier inoxydable fort, plus résistant à la rouille et à la corrosion, plus facile à fabriquer. C'est pourquoi les architectes, les décorateurs et les manufacturiers canadiens exigent les produits en acier inoxydable contenant du nickel Inco.

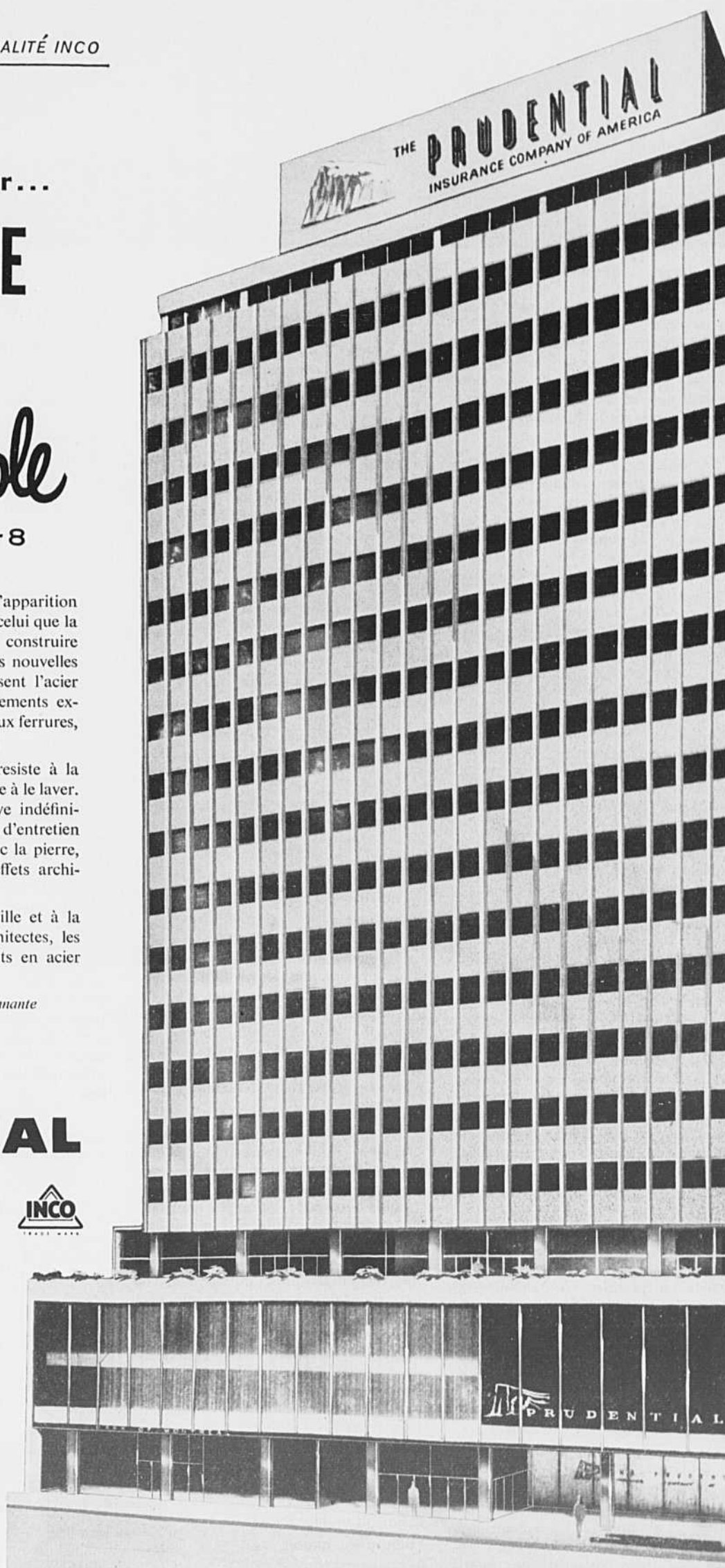
Demandez-nous un exemplaire de notre brochure "Une passionnante aventure: l'histoire du nickel".

THE INTERNATIONAL NICKEL

COMPANY OF CANADA, LIMITED
55, RUE YONGE, TORONTO



Le nouveau et superbe immeuble de 20 étages, siège canadien de la compagnie d'assurance Prudentielle d'Amérique, actuellement en cours de construction au coin des rues King et Yonge, dans le quartier des affaires de Toronto, sera doté d'un revêtement extérieur et de cadres de fenêtres en acier inoxydable. Propriété de Tusca Investments Limited; architectes: Page & Steele et Peter Dickinson Associates.



SUR TOUTES LES SCENES

par Francine Montpetit-Poirier

Qui abuse... abusera

Depuis sa création, Radio-Canada est devenue (?) la cible favorite et inépuisable de nos journalistes et de nos échetiers. En cinq ans, la dite Société a essuyé plus de quolibets, de critiques et de menaces que tous les ministères de la République Française réunis.

En sus, une grève est venue qui a dénoncé certains rouages administratifs insoupçonnés et insoupçonnables. Révélations qui n'arrangèrent pas les choses, comme bien l'on pense. Désormais, il était devenu de croyance populaire que l'édifice de la rue Dorchester recélait tous les crimes d'Israël. Le commun l'associait volontiers à une Sodome moderne, siège de toutes les prostitutions.

Quant aux comédiens, race ambitieuse et cupide s'il en fut, ils empochaient sans sourciller la quasi totalité des deniers publics. Des monceaux de lettres ouvertes réclamèrent leur extermination immédiate et définitive. Des films de provenance étrangère les remplaceraient très avantageusement.

Et l'orage passa. Les esprits surchauffés se refroidirent et l'on tenta un noble effort pour replacer les faits dans leur contexte véritable. Les prétendus salaires annuels de \$60,000, imputables aux interprètes, furent déclarés prohibitifs et l'on apprit avec stupeur que sur les neuf cents membres inscrits à l'Union des Artistes, une cinquantaine seulement parvenaient à vivre confortablement.

Mais personne, semble-t-il, n'eut la curiosité d'apprendre où et comment les millions s'écoulaient en définitive. On devinait bien certains abus, mais on n'arrivait pas à leur donner une forme ou un visage. De guerre lasse, on laissa tomber l'affaire.

Cette affaire, je ne songe pas à la remettre sur le tapis. Des gens plus qualifiés que moi pourraient le faire s'ils le voulaient ou mieux, s'ils le pouvaient. J'inviterai seulement mes lecteurs à prendre connaissance de certaines anomalies qui m'ont été racontées et que j'ai pu vérifier.

On comprendra qu'il m'est difficile de nommer les principaux intéressés. Cela pourrait les compromettre ou leur attirer une méchante histoire.

J'emploierai donc, délibérément, un style impersonnel. D'ailleurs, il s'agit moins des noms sur des visages que de stigmatiser certains abus notoires. J'ai prélevé un échantillon-nage qui me paraît significatif, encore que bien inoffensif en regard des véritables crimes dilapidateurs dont se rendent coupables plusieurs administrateurs.

Echantillon No 1 : l'habit de soirée...

Un comédien réputé devait, pour les besoins d'un rôle, porter un habit de soirée. Il signale à son réalisateur qu'un grand magasin de la métropole en écoulait précisément un stock de grande qualité, à \$65.00 pièce. Il s'engage à faire lui-même la démarche, à exiger les retouches nécessaires et à faire expédier la note à Radio-Canada. Le service des costumes rejette la suggestion, estimant qu'il fera mieux. Une semaine se passe, sans qu'il soit question du vêtement. Le jour de l'émission, un expéditeur remet au comédien un complet acheté justement à l'adresse qu'il avait indiquée. Curieux, il jette un coup d'oeil sur la note : elle se chiffrait à \$350.00. Metteur en scène et interprète réclamèrent une explication. Rien de plus simple : les costumiers préposés à l'émission avaient passé la semaine à parcourir les boutiques de la rue Craig, pour dégoter une « occasion ».

Le temps des hommes, les déplacements en voiture et les autres petites dépenses justifiaient donc un supplément de \$285.00.

Echantillon No 2 : les poules...

Vous vous êtes peut-être demandé d'où provenaient les volailles encaissées de la « Poule aux Oeufs d'Or » ? Apprenez qu'elles sont louées chaque semaine, qu'un camion spécial les amène et les reconduit après chaque spectacle et qu'un gardien est payé pour les nourrir pendant leur séjour en studio.

Le premier réalisateur de cette émission, lui-même agronome diplômé, avait demandé à ses supérieurs que les dits volatiles fussent achetés (\$2.00 chacun) : qu'on les confiât à un résident de Ville St-Laurent qui ne demandait pas mieux que d'en avoir soin et que, tous les lundis, on les transportât tout simplement de leur habitat à leur cage. Cette proposition péchait par trop de simplicité justement. Elle ne fut pas retenue. Le réalisateur en question estime qu'en trente-neuf semaines les dépenses occasionnées par le transport des poules et leur location auraient permis l'érection d'un magnifique poulailler, pouvant satisfaire tous les consommateurs de Ville St-Laurent.

Echantillon No 3 : l'album de photos...

Vous avez tous remarqué le magnifique album de photos qui orne le guéridon du salon de mademoi-

selle Angélique dans *Les Belles Histoires*. Le propriétaire de l'objet avait consenti à se défaire de ce souvenir de famille pour \$200.00. On préféra le lui louer pour chaque émission à \$20.00. (On sait que le prix de location des antiquités se chiffre à dix pour cent de leur valeur réelle).

Après quelques semaines d'usage, on s'avisa soudain que cette tactique coûtait cher. On proposa au propriétaire d'acheter définitivement l'album. Mais ce dernier, fine mouche, refusa tout net : il ne voulait pas tarir cette petite mine d'or. Ce qui fait qu'à l'heure actuelle, l'album de photos de mademoiselle Angélique a coûté à Radio-Canada tout près de \$1,000 ! Et ce gaspillage se poursuivra aussi longtemps que *Les Belles Histoires* seront gardées à l'affiche.

Echantillon No 4 : les feuilles mortes...

Radio-Canada fait une consommation effrénée de feuilles mortes. Il n'est pas un décor d'extérieur qui ne soit jonché d'un humus généreux provenant de feuillages séchés. Vous me direz qu'il n'est rien de plus simple à trouver que des feuilles mortes. Vous-mêmes ne demanderiez pas mieux que Radio-Canada vous débarrassât de ces déchets accumulés sur vos gazons. Détrompez-vous. Les feuilles mortes de Montréal et de ses environs ne sont pas jugées d'une qualité suffisante dans l'esprit des préposés à la cueillette. Leur souci de perfection les conduit périodiquement jusqu'à... Ste-Agathe.

On suppose qu'une enquête a démontré que la flore de cette région présentait les caractéristiques requises.

En regard de cela, je sais que les Soeurs Grises, dont le couvent est situé à deux pas de Radio-Canada, supplient depuis toujours les autorités de la maison de ramasser leurs feuilles. Elles en ont à la tonne dans leur jardin. Mais encore une fois, ce serait trop simple et trop logique. On préfère fréter des camions, engager des ouvriers, payer leurs dépenses, bref, gaspiller sans réfléchir.

Echantillon No 5 : le piano...

Roland et Robert avait besoin, pour leur émission, d'un piano. Cela s'entend. Le studio où ils devaient évoluer n'en possédant pas, il fut convenu qu'on louerait l'instrument. Jusqu'ici, tout est bien : rien à redire. Quelques mois plus tard, le gérant du magasin de musique fait savoir que dans quelque temps le piano sera définitivement payé et que, si l'on voulait combler la différence, il le céderait volontiers ; d'autant plus que ses ouvriers en avaient assez de déménager chaque semaine un meuble encombrant.

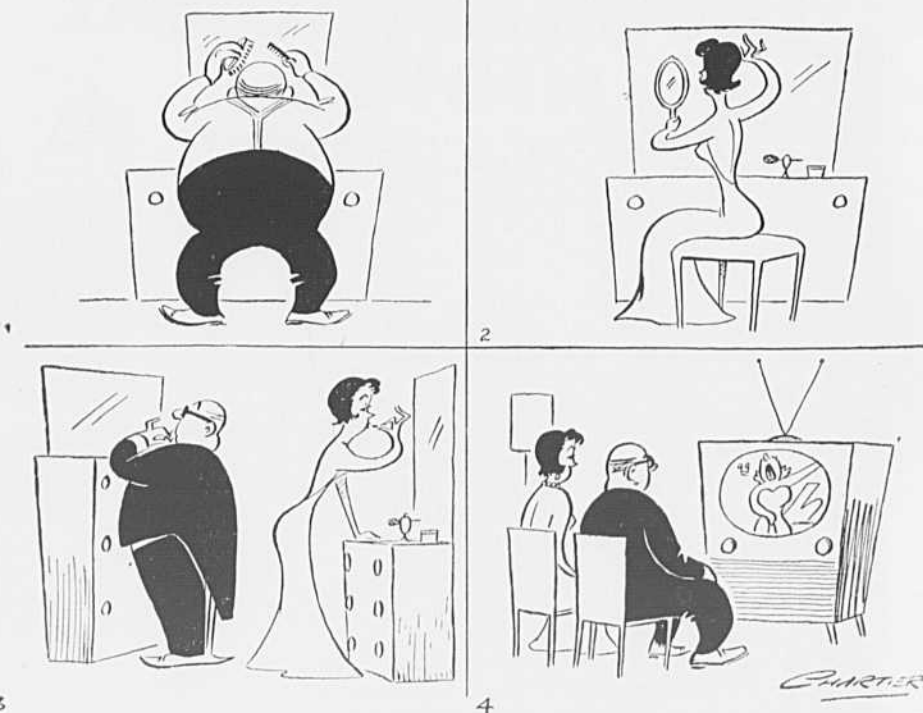
Que croyez-vous qu'on fit ? On refusa catégoriquement, alléguant que le contrat de l'émission stipulait un piano loué.

Résultat : depuis cinq ans, Robert L'Herbier pianote sur un clavier qui vaut son pesant d'or, puisqu'il a été payé cinq fois.

En pure perte... remarquez !...

Echantillon No 6 : un décor en or...

Un réalisateur commande à la section des décors un intérieur tout simple, tout banal : quatre portes,



deux fenêtres, le tout confectionné en contre-plaqué de troisième qualité et en grosse toile.

Il reçoit le compte. Stupeur : on réclame \$1,040.00. N'en croyant pas ses yeux, il entreprend une petite enquête personnelle. On lui apporte les détails de la transaction : \$180.00 sont allés à l'achat du bois (c'est déjà un peu beaucoup... mais enfin, passons !). Un deuxième item de \$500. figurait sous la rubrique « services ». Personne ne peut lui dire ce que cela signifie exactement. Quant au reste, il est passé au salaire des hommes... A ce prix-là, un menuisier habile pourrait terminer entièrement le sous-sol de ma maison !

Echantillon No 7 : une robe fantôme...

On se souvient des costumes luxueux du grand Télé-Théâtre *Est-il bon, Est-il méchant*. Une comédienne devait surgir à la toute fin du spectacle, distribuer quelques sourires et disparaître. Eh bien, cette figurante fugitive — croyez-le ou non — portait une toilette évaluée à \$2,000. Une splendeur de robe, brodée et re-brodée, perlée et reperlée qui avait nécessité des jours de travail à une équipe d'ouvrières entraînées.

Mais le plus beau de l'histoire, c'est que les caprices du minutage ne permirent pas de montrer dans sa totalité la scène finale. Ce qui fait que la fameuse robe ne fut qu'entrevue.

On m'objectera que ce même costume a pu servir plusieurs fois par la suite... C'est vrai. Mais je tenais à souligner surtout l'inutilité du détail dans le costume... Détails qui font monter le prix d'une robe ou d'un habit à des prix astronomiques tout en laissant le spectateur indifférent à tant de recherches.

Echantillon No 8 : les "chips"...

Le plus savoureux. Je le réservais pour le dessert.

Une feuille de réquisition réclamait à un accessoiriste deux sacs de patates « chips », en vue d'un programme pour adolescents. Vous savez comme moi que cette croustillante denrée coûte cinq cents au restaurant du coin. Mais on n'est pas à Radio-Canada pour faire comme tout le monde. L'accessoiriste dont il est question ici informa son chef de service qu'un restaurateur de ses amis offrirait les sacs gratuitement.

Devant la perspective d'une économie aussi appréciable, on n'hésite pas !

— Où est-il ce restaurateur ?

— A Granby.

— Qu'à cela ne tienne : un camion de R.-C. vous conduira demain jusqu'à ce généreux donateur.

Ce qui fut fait !

Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? Je pense bien : c'est incroyable. Le plus beau, c'est que nos deux sacs de « chips », compte tenu des dépenses de locomotion, du temps des hommes et du repas qu'ils durent prendre en route, totalisèrent en tout et pour tout \$47.00 !

Francine M.-Poirier.



Bardeaux d'asphalte CGC*



Double garantie de qualité

Le soin de la réalisation et C.G.C.

Votre maison représente une mise de fonds importante. Vous pouvez l'acheter, la construire ou la rénover en toute confiance, si vous êtes assuré de la collaboration des marchands, architectes, constructeurs, ouvriers qui vendent et utilisent les matériaux de qualité Canadian Gypsum.

Sur la maison illustrée ci-dessus, les bardeaux d'asphalte CGC assurent une beauté durable de même que la résistance au feu et aux intempéries. Les meilleures maisons canadiennes sont dotées des avantages offerts

par les bardeaux d'asphalte CGC lorsqu'ils sont posés soigneusement.

Qu'est-ce qui fait la qualité d'une construction? Le soin apporté à sa réalisation, évidemment, et les matériaux de toute nature qui la composent. C'est pourquoi il faut toujours exiger ces excellents matériaux C.G.C. : bardeaux d'asphalte CGC, laine isolante RED TOP*, planche murale de gypse SHEETROCK*, base de plâtrage ROCKLATH*, plâtre RED TOP, chaux de finition IVORY*, ventilateurs CGC.



Canadian Gypsum Company, Ltd.

le plus grand nom dans l'industrie du bâtiment

*Marques déposées au Canada

ZSA ZSA SE MARIE

—par amour—

avec les
milliardaires
seulement

par
Jean Derval



ZSA ZSA GABOR aime qu'on lui rende hommage, de quelque manière que ce soit, PAT O'BRIEN n'a pas voulu la décevoir, aussi ce gros baiser...

La blonde Zsa Zsa Gabor s'était envolée pour le tour du monde, en laissant derrière elle un nuage de parfum, d'éclats de rire, de mots à l'emporte-pièce et de gros billets glissés à une armée de portiers pliés en deux.

Tout cela sous le regard bienveillant d'un de ses innombrables ex-fiancés. Celui-ci s'appelle Al Haye. Comme les autres, il est milliardaire. L'Amérique lui doit quelques lots de maisons préfabriquées suivant des techniques révolutionnaires. Mais à la différence de ses prédécesseurs auprès de Zsa Zsa Gabor, il offre cette particularité d'avoir d'abord été « fiancé », puis « ex-fiancé » et de n'en continuer pas moins à suivre courageusement Zsa Zsa dans ses pérépéties à travers le monde. Zsa Zsa lui a rendu sa bague :

— C'était une bonne tactique : il m'en a immédiatement racheté une plus grosse, dit-elle en glissant un regard narquois vers son ombre fidèle.

Zsa Zsa n'a pas de secrets. Si elle fait des folies, et si les autres en font pour elle, cela doit immédiatement se

savoir dans le monde entier. Après tout, son métier, c'est de faire parler d'elle. Elle y a réussi au-delà de toute espérance. Et pourtant elle a parfois l'impression gênante que tout n'a pas encore été dit :

— On ne me connaît pas, se plaint-elle : je suis beaucoup mieux que simplement une jolie femme qui dit des bêtises pour amuser la galerie. Je connais pratiquement tout dans le monde entier.

Zsa Zsa a décidé de remédier à cette désolante ignorance des foules. Désormais, chacun pourra approfondir le mystère Zsa Zsa, et se payer un « Gabor par elle-même », probablement en édition de poche. Car ce sera un best-seller, comme les vies de nombreuses vedettes de Hollywood, écrites par Gerold Frank.

Cet homme dans la force de l'âge, ex-journaliste de guerre et ex-éditeur de magazine, a trouvé une spécialité bien payée : biographie des personnalités cinématographiques. C'est une mine d'or. Mais il est juste aussi de

préciser que ces émouvantes confessions ne lui rapportent pas un centime qu'il n'ait durement mérité. Car c'est également un travailleur de titan. Sur deux heures de conversation à bâton rompu, il ne retire parfois que cinq minutes de matière « utilisable ».

Pour l'heure, il s'est attaqué à Zsa Zsa. Dans son luxueux appartement de Bel Air, sur la hauteur de Hollywood, la pétulante actrice expose sa vie, en compagnie de ses « bébés » : 4 terriers et un caniche nain. M. Frank écoute. Le magnétophone enregistre. Ce sont des heures historiques.

— Vous êtes une femme exceptionnelle, dit M. Frank. Mais voyons, vous avez sûrement un complexe, une frustration ?

— Mais non, je ne suis pas frustrée ! Et pourquoi aurais-je un complexe ?

— Quand vous entrez dans une pièce, que remarquez-vous d'abord ?

— Vous me psychanalysez, ou quoi ? Je remarque d'abord les femmes.

— Comme des rivales possibles ?

Zsa Zsa éclate de rire :

— Mais non, voyons ! De ma vie je n'ai perdu un homme à qui je témoignais amour ou affection. D'ailleurs, pour moi, un homme séduisant, c'est avant tout un possible associé en affaires. A part ça, ce que j'aime avant tout chez un homme, c'est la force, l'intelligence et la loyauté.

— A mon avis, dit Gerold Frank, vous êtes la Femme, avec un grand F. Un exemple parfait de ce qui a été découvert il y a 2000 ans en Grèce : fraîcheur, liberté, spontanéité. Ou encore la femme telle qu'elle aurait pu vivre il y a 100 ans, pure et chaste...

— Chaste ! dit Zsa Zsa visiblement choquée : mais tout le monde me prendrait pour une piquée !

Néanmoins, il ressort de cet entretien que Zsa Zsa n'est pas contente de son époque. Elle aurait voulu naître à un autre moment, et être Madame de Staël, ou la Pompadour, ou la Du Barry, voire Joséphine.

— Résumons-nous, dit Gerold Frank qui commence à montrer des signes de fatigue, voyez-vous un inconvénient à être caractérisée comme un mélange de vif-argent, de champagne et d'acier ?

— Aucun. Mais n'oubliez pas pourtant d'ajouter à ce mélange un peu de platine...

Le début est prometteur. On va savoir beaucoup de choses. Et peut-être quelle est la version Zsa Zsa du scandale Trujillo qui a remué les Etats-Unis, il y a quelque temps.

C'est que l'Amérique a traversé alors une période de profonde perplexité : où pouvaient bien passer les fonds qu'elle avait avancés à la République Dominicaine ? C'était un véritable trou, cette République Dominicaine. Puis le mystère s'est éclairci : les fonds étaient — en fait — dans la poche de Miss Gabor. Ou plutôt sur son dos, sous la forme attrayante d'un manteau de chinchilla, avec une voiture Mercedes-Benz pour accompagner l'ensemble...

Tout était en somme un cadeau de l'Amérique, avec le détour du général Trujillo Junior, un garçon à fine moustache noire, qui ressemble un peu, avec des traits plus mous, au Prince Rainier de Monaco. Son père, le Généralissimo Trujillo, a jeté un regard tout à fait paternel sur la fraîche idylle de son fils. C'est que Zsa Zsa comprend les hommes, les jeunes et les moins jeunes.

— Un charmant garçon, le jeune Trujillo, reconnaît-elle. D'ailleurs, c'était adorable de sa part de songer à m'offrir un manteau de chinchilla. Vous savez, il a téléphoné exprès à son fourreur pour savoir ce dont j'avais besoin. Et comme j'avais déjà un manteau de vison et un manteau de zibeline...

C'était donc très naturel. Les Américains n'ont rien trouvé à y redire. D'ailleurs c'était seulement en remerciement d'un service rendu. Le général Trujillo junior avait en effet très envie d'être présenté aux sommités du cinéma, et autres, et avait demandé à Zsa Zsa d'être son cicérone.

— Alors, bien entendu, j'ai donné une soirée, dit Zsa Zsa en levant les sourcils d'un air amusé. C'était encore ce qu'il y avait de plus simple. Il voulait payer, mais j'ai refusé. J'ai donné beaucoup de soirées dans ma vie, mais une comme celle-là, jamais. « C'est la soirée de l'année » ont écrit les journaux de Londres qui avaient envoyé des journalistes spécialement pour l'occasion. Mon jardin entier était recouvert d'une marquise vert sombre, il y avait des ballons rouges et blancs partout dans l'air, des chandeliers d'argent sur toutes les tables avec des roses rouges, des gardénias dans la piscine, c'était merveilleux.

Suivaient quelques chiffres sans lesquels aucune description de cet ordre ne saurait être sérieuse : 50 dollars par tête, plus 1,500 dollars pour la mar-

quise vert bouteille, plus les fleurs, les chandeliers, les maîtres d'hôtel, les voitures pour les invités (avec chauffeurs), les voitures pour les maîtres d'hôtel (avec chauffeurs)...

— C'était bien le moins qu'il m'envoie un manteau de chinchilla, n'est-ce pas ? D'ailleurs, maman l'a bien dit : « Qu'est-ce que vous croyez qu'un homme peut envoyer à quelqu'un comme ma fille, des fleurs ? »

Zsa Zsa Gabor écoute toujours sa mère. Elle s'en est toujours bien trouvée. « Jolie » Gabor, encore pleine de charme, a inculqué à ses trois filles, Zsa Zsa, Eva et Magda, dès leur enfance, le maître-principe pour réussir dans la vie : rien, dans l'existence d'une femme, n'est aussi important qu'un homme...

— Une fille bien née, à notre époque, disait-elle encore récemment, n'épouse pas un prince (Grace Kelly est une exception) mais un milliardaire.

Aussi la mère et les trois filles totalisent-elles à elles quatre 13 époux... Pour être juste, il y en a deux sur l'ensemble qui en sont morts. Les 11 autres sont divorcés.

Pour sa part, la blonde Zsa Zsa en a eu trois. Le premier était un diplomate turec. Il s'appelait Burham Belge et représentait la Turquie en Hongrie. A l'époque, Zsa Zsa était brune, et elle avait quinze ans et demi...

— Oh, c'était un homme beaucoup trop intelligent pour moi, dit-elle avec une moue.

En fait, Burham Belge avait quelque vingt ans de plus qu'elle. Zsa Zsa, dans la Hongrie libre, avait été élevée en princesse avec cinq ou six femmes de chambre pour l'attendre jusqu'aux petites heures du jour et l'aider à se déshabiller, quand elle rentrait tard d'un bal.

— J'allais à l'école avec un chauffeur, et les sandwiches qu'on nous préparait à la maison, pour mes soeurs et moi, étaient atroces : de jolies petites choses au poulet, dont on avait coupé la croûte. C'était très délicat, très chic, mais moi j'avais envie de grosses tartines payannes qu'apportaient les autres petites filles !

Au fond, Zsa Zsa avait d'ores et déjà des goûts très simples. C'est ainsi qu'elle a toujours déclaré préférer vivre dans un taudis plutôt que de se séparer de ses bijoux... Il est vrai que la question ne s'est encore posée, et qu'elle ne se posera pas tant qu'il y aura des Trujillo dans ce monde.

Divorcée de Burham Belge, Zsa Zsa ne pouvait pas se laisser abattre pour si peu.

— Le mariage est une expérience si intéressante, explique-t-elle, qu'il faut se marier au moins trois ou quatre fois dans la vie.

Nantie de ces bons principes, la jeune miss Gabor (devenue blonde entre temps) débarqua en Amérique fermement décidée à se jouer de toutes les difficultés.

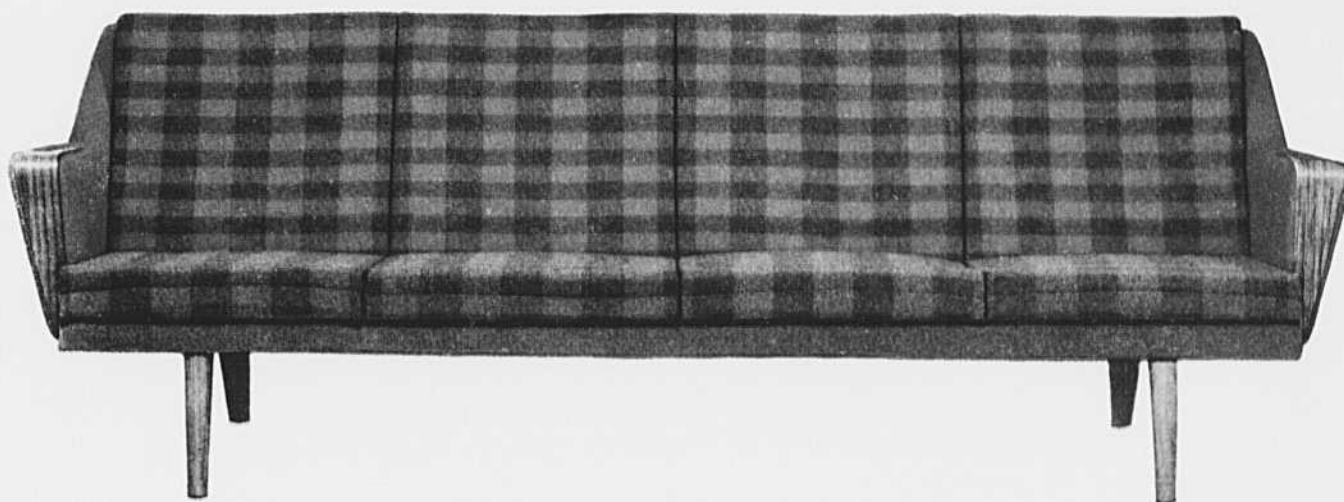
Conrad Hilton, le magnat de l'hôtellerie, était précisément une grosse difficulté.

— Vous n'avez qu'à lui parler mariage, avait-on dit à Zsa Zsa, vous le verrez disparaître si vite que vous douterez de l'avoir jamais vu.

— Il fallait donc que je l'épouse, conclut Zsa Zsa : je l'ai épousé. Cela a été passionnant.

Presque aussi passionnant que de convaincre ensuite George Sander qu'elle était la femme de sa vie : l'acteur était fermement misogyne. Mais Zsa Zsa, elle, était libre. En 1947, Conrad Hilton s'était aperçu que c'était lui qui avait raison : il n'était pas fait pour le mariage. Ni pour Zsa Zsa. Le divorce fut donc prononcé, à l'amiable.

— Au fond, ce qui m'a attirée chez Conrad, dit Zsa Zsa, c'est qu'il ressemblait à mon père... Ensuite j'ai épousé George Sanders. Evidemment



T'en fais pas, maman... c'est du caoutchouc mousse !

Les divans ont toujours été une tentation pour les jeunes acrobates. Cependant, les effets résultants—ressort brisé, siège détérioré—se font de plus en plus rares grâce à la bourre de caoutchouc mousse qui donne aux divans meilleure résilience et meilleure durabilité. A la base de la bourre de caoutchouc mousse se trouve le latex de caoutchouc synthétique Polysar*, le produit qui permet au fabricant de caoutchouc mousse de mouler les formes de plus en plus complexes qu'exigent les divans modernes. C'est aussi le produit qui contribue à la durabilité et au confort des divans rembourrés de caoutchouc mousse—leur permet de garder leur forme, de "résister aux coups." Le latex pour caoutchouc mousse n'est qu'un des 25 types de caoutchouc Polysar fabriqués à l'usine

de Polymer Corporation située à Sarnia en Ontario et couvrant 160 acres. Ces caoutchoucs sont de nouveaux types de caoutchouc—ce sont les caoutchoucs qui vous rendent la vie plus facile, plus agréable... expressément parce que chaque caoutchouc Polysar est créé en prévision de sa fonction particulière.



**CAOUTCHOUC
SYNTHÉTIQUE**

*Marque de commerce déposée

POLYMER CORPORATION LIMITED

SARNIA • CANADA

j'ai eu un peu de mal à le convaincre tout d'abord qu'il m'aimait. Ensuite, ça a marché tout seul. Jusqu'au jour où je lui ai dit : « Je crois que nous n'avons pas beaucoup de points communs. Mais nous en avons au moins un : tous les deux, toi et moi, nous t'aimons. » Alors nous nous sommes quittés.

Récemment, Zsa Zsa a fait savoir qu'elle était à la recherche d'un nouveau mari. Et que cela lui était égal qu'il fût pauvre.

Mais à Cannes, elle semblait avoir oublié cette idée — l'idée de « l'homme pauvre », c'est-à-dire. L'ex-fiancé Al

Hayes, toujours correct, toujours souriant, toujours un peu en retrait, devait y veiller personnellement.

Ce petit homme entre deux âges a accompli des prodiges de célébrité pour satisfaire les moindres désirs de la pétulante Zsa Zsa. Il a servi d'intermédiaire, de commissionnaire, de portier, de maître d'hôtel ou de facteur. Il a distribué des billets de 20 dollars aux garçons d'étage, grooms, liftiers, femmes de chambre, chauffeurs, garagistes ou réceptionnistes de l'hôtel. Il a été chercher le sac de Zsa Zsa, rapporter son manteau, inviter des amis ou quêter un paquet de cigarettes comme s'il

n'avait jamais rien fait d'autre au monde.

— Mais pourquoi faites-vous donc toujours ce que je vous dis ? a soupiré Zsa Zsa.

Fascinés par la virevoltante Zsa Zsa en étroite robe blanche et capeline rose fraise, les photographes en ont oublié Simone Signoret et Juliette Greco.

— C'est amusant, n'est-ce pas ? a dit Zsa Zsa à Simone Signoret. Ici, je pense que personne ne m'a jamais vue à l'écran. Et pourtant, c'est moi que les photographes mitraillent !

Le regard de Zsa Zsa peut parfois se

[Lire la suite page 62]



Lignes nouvelles, économie nouvelle, silence nouveau

Plymouth...la plus sûre pour '60

Voici la voiture équipée du révolutionnaire ensemble châssis-carrosserie monobloc "Unibody". Ne comportant pas de boulons d'assemblage, cet ensemble est plus robuste, plus sûr, plus silencieux que tout ce qui s'est vu jusqu'ici.

Voici la voiture qui bénéficie du traitement antirouille le plus complet et le plus efficace de toute l'histoire de l'industrie automobile.

Voici la voiture qui parcourt jusqu'à 50 milles de plus avec l'essence contenue dans son réservoir. Voici la voiture équipée d'un moteur six cylindres à soupapes en tête d'un modèle nouveau, incliné,

comme celui des voitures de course modernes. Voici une voiture aux lignes nouvelles, élégantes et fonctionnelles, une voiture d'une grande spaciosité.

Voici la Plymouth... construite pour vous donner parfaite satisfaction.

Economie supérieure du tout nouveau six-cylindres Plymouth

Il suffit de soulever le capot pour constater la différence que présente le six-cylindres économique Plymouth 30-D.

Ce moteur Plymouth à soupapes en tête est entièrement nouveau. Il est incliné à 30° tout comme les moteurs de voitures de course modernes. Cette disposition améliore la "respiration" du moteur et permet le montage d'un système de collecteurs distincts qui apporte à chaque cylindre la quantité exacte de carburant qu'il lui faut.

Résultat: bien que cet étonnant six-cylindres Plymouth développe une puissance et un couple supérieurs, il permet de parcourir jusqu'à 50 milles de plus avec la quantité d'essence contenue dans le réservoir.

Pas un seul boulon dans la carrosserie qui puisse troubler le silence du roulement de la Plymouth

Au volant d'une Plymouth, vous constaterez que c'est la voiture la plus silencieuse que vous ayez jamais conduite.

Pourquoi? Parce qu'elle est dotée du révolutionnaire ensemble châssis-carrosserie "Unibody".

Cet ensemble "Unibody" des Plymouth est une fois et demie plus résistant que les carrosseries classiques montées sur les autres voitures de prix modique. Il est deux fois plus résistant à la torsion et quatre fois plus durable (des essais l'ont prouvé). Il ne contient pas un seul boulon qui puisse se desserrer, rouiller et venir troubler le silence du roulement de la Plymouth.



Six-cylindres Plymouth comme celui des voitures de course modernes.

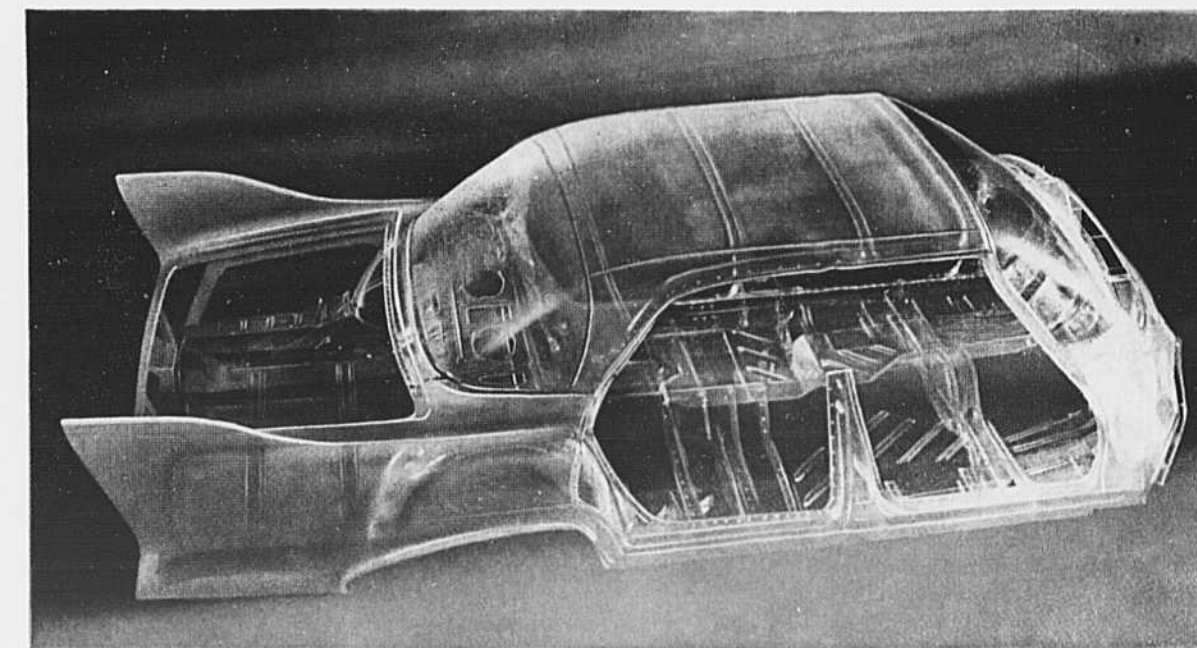
Le nouveau moteur Plymouth six-cylindres à soupapes et tête est incliné à un angle de 30°, tout comme les moteurs de voitures de course. Il développe une puissance supérieure tout en permettant de parcourir jusqu'à 50 milles de plus avec l'essence ordinaire con-

tenue dans le réservoir. Un nouveau système de montage absorbe les vibrations de haute et de basse fréquence, éliminant pratiquement le bruit de la route et du moteur, rendant encore plus silencieux le roulement de la Plymouth. Et quelle économie!

Le révolutionnaire ensemble châssis-carrosserie de la Plymouth (représenté ici par une maquette en plastique) élimine tout ferraillement.

Le châssis, la carrosserie, les traverses et les panneaux extérieurs ne font qu'une seule pièce d'acier dans la construction "Unibody" Plymouth. Au cours d'essais rigoureux, cet ensemble a résisté près de quatre fois plus longtemps que les carrosseries classiques. Il ne

comprend aucun boulon sujet à se desserrer—ce ne sont là pourtant que quelques-unes des caractéristiques dont les ingénieurs ont doté la Plymouth '60 pour faire la voiture qui est et restera la plus silencieuse que vous ayez jamais connue.



De plus, chaque "Unibody" Plymouth subit un traitement antirouille complet comprenant sept trempages successifs et qui, en protégeant parfaitement le métal, vous évitera bien des frais.

Essayez une Plymouth

La Plymouth vous offre beaucoup d'avantages: verrous de porte automatiques, siège du conducteur à dossier haut, sièges pivotants automatiques, suspension Torsion-AIRE, conduite par boutons-poussoirs, spaciosité de voiture familiale et suprême élégance de sa nouvelle silhouette.

Voir, c'est croire. Allez admirer cette superbe voiture aujourd'hui même. Essayez-la! Elle vient d'arriver chez le dépositaire Plymouth.

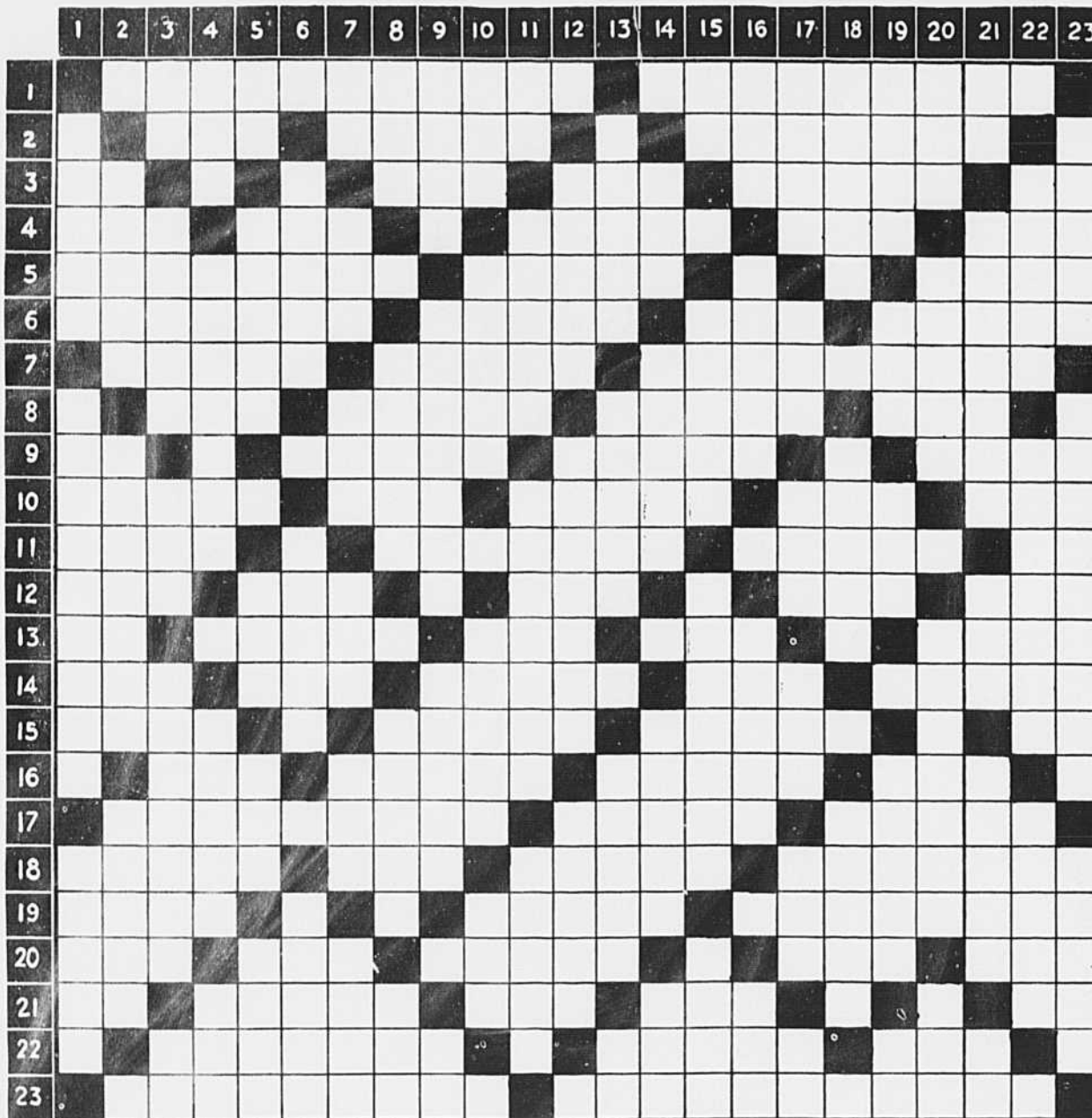
UN PRODUIT DE QUALITÉ DE LA CHRYSLER CORPORATION

La Plymouth '60

Construite pour
vous procurer
entière satisfaction

Les Mots Croisés du "Samedi"

Problème No 1433



HORIZONTALEMENT

1. — Vice des papelards. — Nécessaire contenant ce qu'il faut pour écrire.
2. — Dénudé d'esprit. — Corps sphérique. — Partie creuse de la salière.
3. — Particule du dialecte provençal. — Eclat de voix. — Particule négative. — Période qui règle approximativement le retour des éclipses. — Qui est à moi.
4. — Arbrisseau de la Chine. — Genre d'oiseaux passereaux. — Espèce de cucurbitacées. — Qui sont à moi. — Maison de campagne.
5. — Combattant appartenant au personnel des chars d'assaut. — Appartenance des femmes chez les musulmans. — Mois.
6. — Nomade. — Conformément à. — Toute libéralité à titre gratuit. — Suite ininterrompue.
7. — Ceux qui accompagnent par honneur. — Petit oiseau. — Etablissement où l'on prépare les farines destinées au commerce.
8. — Dans la Rose des Vents. — L'un des douze apôtres. — Encre composée d'huile et de noir de fumée. — Démonstratif.
9. — Avant-midi (abr.). — Genre d'oléacées. — Qui a la forme d'un cœur. — Etoile de cinéma.

10. — Réduit pratiqué dans la cale d'un navire. — Règle obligatoire. — Sans fonctions publiques. — Gris-brun. — Première femme.
11. — Anciennement: seigneur. — Complète. — Voix d'homme la plus élevée. — Bon pour les chiens.
12. — Mammifère solipède. — Se rendra. — Cause la mort. — Genre de linacées. — Possédés.
13. — Symbole chimique du germanium. — Main fermée. — Mouvement de l'homme. — Tamis. — Ancienne ville d'Italie (Lucanie).
14. — Liquide insipide. — Sans surcharge. — Creuser lentement. — Pour la troisième fois. — Action de s'écarter de son chemin.
15. — Belle-fille de Noémi. — Ambassadeur du pape. — Genre d'anacardiées. — Préposition latine.
16. — Chemin de ville. — Le plus court des doigts. — Un peu acide. — Courbe décrite par une voûte.
17. — Qui aime à rendre service. — Entourer les cigares d'une feuille extérieure. — Genre d'oiseaux échassiers.
18. — Petit piédestal. — Général américain. — Devenir pâle. — Situé sur le côté d'une chose.
19. — En Champagne, forêt entre Troyes et Joigny. — Languir. — Qui appartient aux minéraux.

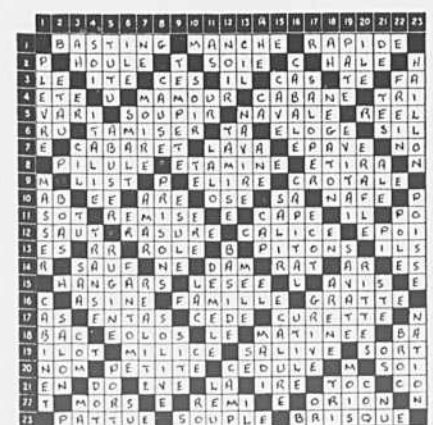
20. — Meuble de repos. — Double coup de baguette frappé sur un tambour. — Duvet long et soyeux du cotonnier. — Terrain. — Créés.
21. — Petit cube. — Nom par lequel les Arabes désignent un chrétien. — Pièce de bois pour soutenir les tonneaux. — Qui sont à moi. — Ile de l'Atlantique.
22. — Saillie d'esprit ou d'humeur. — Marque de certaines dignités. — Genre d'oiseaux grimpeurs.
23. — Ouvrier qui fait de la toile. — Rendre titulaire.

VERTICALEMENT

1. — Chaussure de cuir qui enferme le pied et la jambe. — Qui ne fait que passer. — Reliquat d'une somme à payer.
2. — Chez les Anciens, voitures à deux roues pour les combats. — Genre d'oiseaux passereaux. — Genre dramatique des XIV^e et XV^e siècles.
3. — Carte à jouer. — Large sillon. — Bison d'Europe. — Ville des Pays-Bas. — Symbole chimique du bismuth.
4. — Marmite de cuisine. — Sulfate de magnésium et chlorure de potassium naturels. — Chante très fort et mal. — Peigne qui garnit le métier de tisserand.

5. — Conjonction. — Mesure pour les liquides. — Petit-fils d'Hellen. — Epouse d'Adam. — Bouffons des princes.
6. — Suite de noms. — Demander avec humilité. — Instrument à vent.
7. — Préfixe d'abstraction. — Saison. — Argile rouge. — Préfixe d'antériorité. — Pieu aiguisé par un bout. — Conventionnel robespierriste.
8. — Masse de pierre très dure. — Piscine de Jérusalem. — Inventeur de la dynamite. — Nom de deux chaînes de montagnes.
9. — Difficile à entamer. — Période de sept jours. — Genre de mollusques lamellibranches comestibles, de forme oblongue. — Dans.
10. — Rivière de l'Asie centrale. — Principal personnage d'une oeuvre littéraire. — Sorte de tenailles. — Marmite.
11. — Pronom. — Pernicieux. — Subsistance journalière. — Sert à glisser sur la glace.
12. — Empereur romain. — Approfondie. — Pâtisserie faite avec du fromage mou.
13. — Genre de mollusques lamellibranches. — Fruit succulent. — Intervalle entre les solives. — Préfixe de duplication.
14. — Substantif. — Maladie contagieuse des chevaux. — Supporter. — Qui n'a point d'éclat.
15. — Carte. — Femelle du dindon. — Manger en paissant. — Opiniâtre.
16. — Progrès. — Genre de rosacées épineuses. — Mettre en terre pour germer. — Note.
17. — Ancien Etat voisin de la Chaldée. — Patriarche hébreu. — Dieu suprême des Babyloniens. — Ronceur. — Fleur blanche. — Symbole chimique du sodium.
18. — Roi légendaire de Thrace. — Achever. — Ancien droit de pâture après la récolte.
19. — Nom grec du dieu de l'Amour. — Sans humidité. — Table pour les sacrifices. — De l'alphabet grec.
20. — Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Femmes qui ont des enfants. — Séparer. — Situé.
21. — Préfixe privatif. — Membre d'une congrégation enseignante, fondée à Bordeaux en 1816. — Roi d'Israël. — Livre sacré des musulmans. — Démonstratif.
22. — Mère du Christ. — Confessera, reconnaîtra. — Rendra un son enroué par la difficulté de la respiration.
23. — En sport, envoi du ballon à un partenaire mieux placé. — Presse à lisser le papier. — Blesser.

Solution du problème No 1432



ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet

BOURRASQUE

par ANNIE ACHARD

QUELQUE chose d'intéressant dans votre courrier, Pierre?... Je le vois à votre visage..., dit Mme de Vilford tandis que son mari continuait à décacheter les quelques lettres que le facteur venait de déposer à leur maison du Guildo.

Trente-cinq ans de vie commune — et heureuse — lui avaient appris à lire sur les traits de l'homme grand, mince, sympathique, qu'était le vicomte de Vilford, propriétaire terrien resté fidèle à sa Bretagne natale.

Il leva vers elle le regard de ses yeux étonnamment clairs et tendit la feuille qu'il venait de parcourir :

— Une lettre de Bertrand..., dit-il d'un ton devenu grave.

— De Bertrand... Que dit-il ? fit-elle avec un intérêt plus vif.

M. de Vilford haussa les épaules avec un peu de découragement :

— Rien de très précis... comme toujours. Cependant, il laisse entrevoir son prochain retour en France. La campagne contre les rebelles du Sud semble terminée... du moins pour le moment. Bertrand pense obtenir sous peu un congé... illimité.

— Ah ! comme j'en serais heureuse... Mais Bertrand ne dit-il pas autre chose ? D'elle...

Elle laissa sa phrase en suspens, paraissant attendre anxieusement la réponse.

— D'elle, rien. Vous savez, Clotilde, de quel mystère il a voulu entourer leur double départ de Vilford... de Vilford dont nous lui avions laissé l'entière jouissance. Que savons-nous, en somme ? Que Bertrand et sa femme en sont partis, pas ensemble, et que, depuis, le château est laissé à l'abandon. Que s'est-il passé entre eux ? Que se cache-t-il là-dessous ? Quelle fantaisie... ou quel drame ?

Tous deux demeurèrent quelques minutes silencieux, semblant réfléchir à tout ce qui avait entouré de trouble et d'inconnu le départ de leur fils unique, son engagement imprévu dans les rangs des combattants envoyés dans le Sud-Marocain, sa participation à une guerre d'embuscades qui cachait tant de redoutables périls.

Une profonde rancune perça dans la voix de Mme de Vilford quand elle reprit :

— Ah ! comme nous avions raison de nous opposer à un mariage avec cette femme dont nous ne savions rien. Elle a fait le malheur de notre fils. Serait-il allé se battre dans la Légion étrangère, s'il avait été heureux ? N'avez-vous rien appris de nouveau au sujet de cette Elsa ? L'enquête que vous avez fait faire ?...

— Enquête très discrète. Il ne fallait pas qu'une révélation... brutale vint entacher notre vieux nom. J'ai su seulement — mais ne vous ai-je pas déjà

dit tout ceci ?... que, arrivée un soir chez son père, Mme Bertrand de Vilford n'en était plus sortie qu'au jour où tous deux étaient partis dans une auto de louage, en direction de Nantes. La maison — une petite maison à l'écart du village de Saint-Quilvic — vidée de ce qu'elle contenait, de ce qu'il y avait apporté son locataire de hasard, a été rendue au propriétaire. Parvenus à Nantes où les ont rejoints leurs meubles, ce Monsieur... Longdöfen et sa fille sont montés à bord d'un bateau marchand se dirigeant vers la Méditerranée. Etrange itinéraire qui les a menés... Dieu sait où ?

— Pas en Norvège, à coup sûr..., persifla Mme de Vilford. Il semblerait que la Bretagne n'était pas un exil suffisant. Quelles raisons peuvent-ils avoir de se cacher et qu'est-ce que Bertrand a pu apprendre sur leur compte pour qu'il se soit ainsi éloigné d'eux ? Il se prétendait si épris...

Après un instant de silence, elle ajouta :

— Ne disait-on pas, à Vilford... que cette jeune femme allait avoir un enfant ?

M. de Vilford ne put retenir un soupir :

— Ceci m'était revenu, en effet, et je vous avoue, Clotilde, que l'idée de devenir grand-père, même par cette belle-fille que nous avions refusé de connaître, ne laissait pas de m'émouvoir... Et vous, mon amie ?...

A son tour, celle-ci eut un pauvre sourire :

— Je pensais tout à fait comme vous, Pierre. Et parfois, je rêvais que, peut-être, la naissance de ce petit enfant venant compléter le bonheur dont on nous disait que jouissait Bertrand, nous permettrait, sans que notre orgueil en souffrit, de... venir à Vilford.

Le regard affectueux de M. de Vilford se posa sur le visage de sa femme. Un autre soupir, plus douloureux que le premier, lui échappa :

— Et tout cela n'aura été qu'un rêve, Clotilde. Depuis lors, trois ans se sont écoulés. La vieille demeure que nous avions quittée afin que notre fils continuât d'y représenter la famille, est abandonnée, Bertrand s'est engagé au loin, et l'enfant... s'il est heureusement venu au monde, s'élève en un lieu que nous ignorons.

En dépit de leur excessive fierté de race, cette fierté qui les avait fait s'opposer au mariage de leur fils et refuser même de connaître la femme qu'il avait choisie par amour, le vicomte et la vicomtesse de Vilford étaient d'âme généreuse. Il leur était douloureux de tout ignorer du drame qui avait ravagé le foyer de Bertrand et du sort de l'enfant.

— Du moins, Bertrand nous annonce-t-il sa visite ? demanda Mme de

Vilford, revenant, après un long silence, à la conversation interrompue.

Un nouveau haussement d'épaules découragé de son mari lui répondit d'abord, puis il déclara :

— Pas même. Il laisse entendre que certains projets le retiennent dans le Midi de la France, dès qu'il aura retrouvé sa liberté. Cependant, et ceci est assez contradictoire, il me prise de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que le château soit tenu en état de le recevoir.

Ces mots parurent stupéfier Mme de Vilford. Son fils songerait-il à venir réoccuper seul ce château dont il avait « fui » il y avait plus de trois ans ?

— Le château..., fit-elle. Aurait-il donc l'intention...

M. de Vilford reprit la feuille qu'il avait déposée sur son bureau :

— Voici exactement, dit-il, les termes dont s'est servi Bertrand. Je lis...

« afin que, si les projets auxquels je viens de faire allusion se réalisent, j'y puisse rentrer aussitôt avec la possibilité d'y reprendre ma vie d'autrefois. Car, en ce cas, je ne retournerais pas en Afrique... »

— Tout ceci est bien énigmatique, soupira Mme de Vilford, et je ne reconnais pas les façons habituellement si franches de Bertrand. Reprendre sa vie d'autrefois... Laquelle ? Celle qu'il avait auprès de nous, avant ce déplorable mariage... ou bien celle qu'il a eue après... Reprendre sa vie d'autrefois... Serait-ce alors avec sa femme... et son enfant ?

La voix, d'abord sévère, de la vieille dame s'était adoucie et assourdie en prononçant les derniers mots. Sans doute, dans l'esprit de la possible « grand-mère » s'évoquait un visage de bébé dont la présence aurait pu la combler de joie, le visage d'un bébé gage d'une entente souhaitée secrètement !

L'émotion de M. de Vilford ne le cédait en rien à celle de sa femme bien qu'il s'efforçât de n'en rien laisser paraître et ses doigts tremblaient un peu en repliant la lettre du fils éloigné.

Cependant, si confuses que soient les lignes écrites par Bertrand, malgré l'obscurité dont elles s'enveloppaient, M. et Mme de Vilford se rapprochaient à l'espérance qu'avec le retour de leur fils, pourrait luire l'aube de jours plus heureux.

Sagement, ils s'efforçaient de ne penser qu'au présent. Bertrand allait échapper aux dangers qui le guettaient quotidiennement dans cette zone dangereuse où les combats étaient incessants. Il rentrerait en France, y verrait ses parents...

Ensuite... C'était le secret de l'avenir... Et il fallait savoir attendre. Saint-Cyr, mais il avait dû se rendre compte que ce projet déplaisait à sa

II

BERTRAND DE VILFORD avait alors vingt-neuf ans. Enfant unique, il n'avait que rarement quitté la résidence de sa famille et ses premières études s'étaient faites sous la direction d'un précepteur installé au château de Vilford. L'internement dans un lycée parisien afin d'y préparer ses bachots l'avait ensuite éloigné quelque temps des siens.

Il avait souhaité se présenter à mère, laquelle souhaitait le voir se fixer sur leurs terres ; afin de ne pas lui infliger une déception, il avait renoncé à la carrière militaire et s'était rallié aux désirs de ses parents, se résignant à être seulement un propriétaire occupé à gérer ses domaines.

Occupation qui, prise au sérieux — et Bertrand la prendrait ainsi — serait fort absorbante, les terres dépendant du château couvrant une vaste superficie et leur exploitation requérant un important travail.

Pour M. et Mme de Vilford, la question de l'avenir de leur fils ne posait aucun problème. Il épouserait une jeune fille choisie parmi les héritières des domaines d'alentour, dont la naissance et l'éducation correspondraient aux siennes. Aucun obstacle ne s'élèverait, et une telle union serait approuvée par tous. M. et Mme de Vilford accueilleraient avec joie cette belle-fille et gâteraient leurs petits-enfants. Les traditions des ancêtres se transmettraient à une nouvelle génération et la vie coulerait sans soucis et sans heurts.

De ce rêve idyllique, le vicomte de Vilford et sa femme furent brusquement éveillés.

Gens parfaitement droits et honnêtes mais imbus de vieux préjugés et entièrement conformistes, ils n'avaient oublié dans l'établissement de leurs plans qu'une chose : la rencontre de l'amour.

Et la rencontre d'Elsa...

Ce jour-là, Bertrand de Vilford parcourait son domaine. Il s'engagea dans un petit sentier qui le ramènerait plus rapidement au château que la route prise à l'aller. Ce sentier mi-en surface, mi-chemin creux, était pittoresque à souhait et Bertrand, très sensible à la poésie champêtre, l'empruntait toujours avec plaisir.

« Au fait, se dit-il, tandis qu'une cabane lui apparaissait à peu de distance, je vais m'arrêter chez la vieille Mathurine. J'aurai des nouvelles de ce mauvais sujet de Baptiste et verrai si elle ne manque de rien d'essentiel... »

Baptiste avait été l'un de ses compagnons de jeux lorsque, tout enfant

le gamin avait été admis au château où sa mère, Mathurine, venait en journée. Pas méchant mais paresseux, devenu plus tard buveur et querelleur, il n'était plus pour la vieille femme qu'un souci et pas du tout une aide.

Discrètement, les Vilford venaient au secours de leur ancienne servante, lui évitant un véritable dénuement.

Comme il allait entrer dans la cabane, Bertrand vit qu'une personne déjà était auprès de Mathurine. Il hésita puis se décida à franchir le seuil de cette hutte couverte de chaume.

Après quelques mots adressés à sa vieille protégée, il examina mieux la gracieuse inconnue dont rien, jusqu'à ce jour, ne lui avait fait soupçonner l'existence.

Sa taille svelte, la fraîcheur d'un visage dans lequel s'ouvraient d'immenses yeux couleur de turquoise, la blondeur si particulière des cheveux, enfin l'accent harmonieux mais surprenant pour des oreilles françaises de la voix qui avait adressé quelques paroles à la paysanne, étonnèrent et charmèrent Bertrand.

Elle avait paru d'abord effarouchée de l'intrusion du jeune homme dans la pauvre cabane et avait mine de fuir.

Bertrand lui assura que sa visite serait brève. Il avait, en effet, remis quelque argent à Mathurine, écouté distraitement ses remerciements et ses doléances à propos du fils impénitent; puis, après quelques paroles d'excuse, il avait salué la jeune fille et s'était éloigné, emportant dans son souvenir la troublante image d'Elsa.

Qui était-elle? Et comment si délicate créature ne lui avait-elle jamais été signalée? L'imagination de Bertrand, à qui aucune véritable aventure sentimentale n'était encore arrivée, se donnait libre cours, et sa curiosité se trouvait fort surexcitée.

Au cours des journées suivantes il revint maintes fois hanter le sentier couvert dans l'espoir d'y retrouver son inconnue. Une semaine cependant s'écoula sans qu'un bienveillant hasard le remit en sa présence. Entre temps, malgré sa répugnance à s'enquérir d'elle, il n'avait pu résister au désir de questionner Mathurine.

Il avait appris ainsi qu'Elsa «une bien gentille et charitable demoiselle, et pas fière...», avait dit la vieille, vivait seulement avec son père dans le village de Saint-Quilvic, le plus proche de là, celui dont dépendait aussi le château des Vilford.

— Son père... Savez-vous son nom, Mathurine? avait demandé le jeune homme.

La femme avoua son ignorance. Il demanda encore :

— Ces personnes n'habitent pas là depuis longtemps, je pense. Depuis quand connaissez-vous cette jeune fille?

La mémoire de la paysanne était rétive. Mathurine finit par avouer :

— Deux mois peut-être... Elle a passé sur le sentier... oui, le jour où la Marie-Jeanne était venue me voir... Deux mois, oui...

«Deux mois, ou trois, ou un...», pensa Bertrand. La Marie-Jeanne, une vieille ivrognesse... et même Mathurine... Baptiste a peut-être de qui tenir... Mais après tout, que m'importe? Le hasard me la fera bien rencontrer de nouveau. Et Saint-Quilvic n'est pas loin, après tout...

Le jour où il la vit enfin paraître sous les arbres à travers les branches desquels passaient les rayons d'un soleil d'une générosité rare en ce climat breton, elle lui sembla toute baignée de lumière. «Une créature de rêve...», murmura Bertrand, poète à ses heures.

Il n'hésita pas à l'aborder malgré le mouvement effarouché qu'elle n'avait pas su dominer.

— J'ai à m'excuser, mademoiselle, dit-il, d'avoir troublé votre visite à la pauvre Mathurine, il y a une semaine. Me l'avez-vous pardonné?

Il l'avait jugée délicate. Il en fut plus persuadé encore lorsqu'elle lui sourit.

— Oh!... cela était sans importance... Je vais assez souvent chez Mathurine.

— Je n'avais pas encore eu le plaisir de vous apercevoir... Vous habitez notre pays depuis peu, je pense? demanda Bertrand, incapable de résister au désir d'être mieux renseigné qu'il ne l'était encore sur celle dont il ne connaissait que le prénom.

Elle répondit brièvement :

— Oui, depuis peu.

Il eut l'impression qu'elle ne tenait pas à parler d'elle, à se «raconter». Ses yeux s'étaient détournés et elle regardait au loin.

Pour la mettre en confiance et obtenir, peut-être, la réciprocité, il dit :

— Permettez-moi de me présenter : je m'appelle Bertrand de Vilford et j'habite avec mes parents le château de ce nom, très près d'ici.

Ses yeux toujours fixés au loin, elle dit à voix basse :

— Mon nom est Elsa Longdöfen.

— Un nom étranger à notre région... dit Bertrand en souriant. Un nom scandinave... il me semble.

— Oui.

Elle n'ajouta rien, tendit la main :

— Adieu, Monsieur. J'ai peu de temps à moi...

Il serra la petite main aussi blanche que le visage, dit, presque malgré lui :

— Au revoir, Mademoiselle.

Il était de plus en plus désireux de retrouver la jeune fille et de la mieux connaître. A l'avenir, le chemin couvert sur lequel s'ouvrait la cabane de Mathurine verrait fréquemment passer Bertrand de Vilford.

Il était impossible, dans ces conditions, que les entrevues ne se renouvelassent pas entre les deux jeunes gens, malgré la timidité — ou la sauvagerie — d'Elsa. Mais le machiavélisme de Bertrand se développait en fonction des difficultés. Dans ces entrevues, devenues peu à peu fréquentes, la sympathie naissante ne tarda pas à faire place à une véritable camaraderie, affectueuse d'un côté, plus vite amoureuse de l'autre.

Mais si l'idylle s'ébauchait, le mystère dont s'entourait la charmante étrangère qui ne se décidait pas à parler davantage d'elle-même et dont le père auquel elle faisait, pourtant, parfois allusion, demeurait inconnu de Bertrand, restait le même. Pas plus qu'à leur première rencontre, Bertrand n'était renseigné sur la famille d'Elsa, sur son origine exacte, sur les raisons qui les avaient conduits, son père et elle, à venir vivre dans un pays si éloigné du leur et vers lequel rien absolument n'avait dû les attirer.

Lorsque quelque lucidité revenait à Bertrand, il redoutait que ce mystère, la retraite obstinée de M. Longdöfen, sa nationalité nordique, la solitude dans laquelle le père et la fille vivaient, leur récente et inexplicable venue dans ce coin perdu de Bretagne, s'ils donnaient un charme romanesque aux rencontres des deux nouveaux amis, ne fissent s'opposer farouchement les siens aux projets qu'il pourrait être amené à former.

Car, maintenant, l'amour s'imposait à Bertrand, immense, insatiable, et le jeune homme sentait qu'aucune opposition, qu'aucune défense, ne pourrait l'empêcher de lier sa vie à celle d'Elsa.

Mais elle y consentirait-elle?

Certes, elle se montrait, à présent, joyeuse de le rencontrer, devenait plus communicative, laissait voir ses goûts, ses désirs, mais si ses conversations ne présentaient plus la contrainte timide des débuts, aucune allusion n'y était jamais faite à la vie privée de

M. et de Mlle Longdöfen tant dans le présent que dans le passé, et rien du mystère qui l'enveloppait ne s'était dissipé.

Qui étaient-ils exactement et quelles raisons, graves certainement, leur avaient-elles fait quitter le pays? le jeune homme l'ignorait toujours.

Cependant, le moment vint où Bertrand fut incapable de se dominer. Il ne voulait plus penser à autre chose qu'à connaître les sentiments de la jeune fille et savoir si elle consentirait à devenir sa femme.

Il était bien imprudent de tenter une pareille démarche sans avoir l'agrément de ses parents; mais le jeune homme avait atteint l'heure où il ne pouvait plus raisonner. Elsa, Elsa... rien autre ne comptait désormais...

Ah! comme il devait se souvenir de son intense émoi ce soir où, après une promenade à travers la lande, il avait retenu, au moment de se séparer d'elle, la main de la jeune fille. Jamais il n'avait trouvé Elsa plus délicate que ce jour de septembre où, tandis que la lumière déclinait, elle se dressait devant lui toute claire dans une robe d'un vert pâle au-dessus de laquelle ses cheveux de lin formaient un diadème lumineux, donnant à toute sa mince silhouette quelque chose de féérique et d'irréel. «Une fée des neiges», pensa-t-il, évoquant le pays du Nord d'où elle était venue :

— Elsa, avait-il demandé d'une voix haletante, Elsa, n'avez-vous pas deviné ce qui est mon vœu le plus cher?

Comme elle le regardait, interdite, il avait repris en pressant davantage la main tremblante :

— Elsa, je vous aime de toute mon âme.

— Vous m'aimez... Oh!...

Elle avait fait un mouvement pour retirer sa main à l'étreinte de Bertrand, mais il l'avait retenue fortement.

— Oui, je vous aime, redit-il. Elsa, ne pourriez-vous m'aimer aussi? Ne voudriez-vous pas devenir ma femme?

Son effarement se fit plus grand encore tandis que, d'une voix défaillante, elle répétait :

— Votre femme... votre femme, moi...

— Oui, vous, Elsa Longdöfen. Je vous offre mon vieux nom de Vilford que tous, dans le passé, ont porté honorablement.

— Votre vieux nom... Mais, Bertrand, vous me connaissez si peu, vous savez de... ma famille, si peu de choses. Vous pourriez peut-être regretter, plus tard... si vous appreniez...

— Quoi? fit-il, oubliant toute prudence. Elsa, avec des yeux comme les vôtres, que pourriez-vous dissimuler? Dites, ma bien-aimée, consentirez-vous?

Elle-même se laissa prendre à cette promesse de bonheur. Elle savait bien qu'elle aimait Bertrand comme Bertrand l'aimait, mais elle n'avait jamais espéré que leur union pût se réaliser. Et voici que cette union lui était offerte, que d'elle dépendait leur mutuel bonheur. Elle oublia ce qui pouvait les séparer, les obstacles qu'une famille peut-être hostile pourrait dresser entre elle et Bertrand. Elle laissa, sans plus de résistance sa main dans celle du jeune homme et en même temps que des larmes de joie montaient à ses yeux, elle murmura la phrase si belle qui consacre le mariage protestant :

— Oui, je veux. «Pour le meilleur et pour le pire, pour la richesse et pour la pauvreté...»

Puis, subitement inquiète, elle ajouta :

— Mais, Bertrand... votre famille... Y consentira-t-elle? Je lui suis inconnue.

Bertrand sentit un petit frisson d'angoisse le parcourir mais il ne voulut pas s'arrêter à l'objection. Il dit d'un ton assuré :

— Je vous aime; mes parents vous aimeront aussi. Comment pourraient-ils ne pas vous aimer, Elsa?

Ainsi s'étaient-ils fiancés.

Mais que de complications ensuite!...

M. Longdöfen avait, lui, approuvé le choix de sa fille, tacitement et sans faire de commentaires. Il se borna à assurer Bertrand de sa confiance en lui transmettant le soin d'assurer le bonheur de cette Elsa qu'il aimait profondément. Il ne donna sur lui et sur sa situation que peu de précisions.

Bertrand ainsi accepté jugea que M. Longdöfen était un homme d'une grande distinction avec qui, par suite de sa connaissance superficielle du français, la conversation se faisait vite difficile. Il eut toutefois l'impression que le père d'Elsa exagérait son peu d'aisance à parler notre langue pour éviter de trop nombreuses questions de la part de son interlocuteur, questions auxquelles il n'eût pas voulu répondre.

Décidé, dit-il succinctement, à quitter la Norvège, sa patrie, après la perte douloureuse de sa femme et à la suite de revers financiers provoqués par un commerce de bois en difficulté, désireux de retraite et de solitude dans un climat plus doux que son pays, il s'était fixé sur la côte bretonne qui plaisait à sa fille comme à lui. Ses revenus suffisaient à son existence modeste, prévint-il encore, mais Elsa n'avait aucune fortune à espérer.

Si cette déclaration n'affecta en rien Bertrand qui savait posséder de la fortune pour deux, elle le surprit cependant.

Lors de cette première visite dans la simple maison louée par M. Longdöfen à Saint-Quilvic et au cours de celles qui suivirent, assez rares cependant car son futur beau-père ne fit rien pour les provoquer, Bertrand vit avec surprise des restes d'un luxe qui avait dû être particulièrement opulent. Jamais, à coup sûr, la petite maison bretonne n'avait connu des tapis d'Orient, des meubles de prix, des tableaux de valeur certaine, comme ceux qu'y avaient installés son locataire et qui semblaient bien provenir d'une famille de haute classe accoutumée à une vie fastueuse.

La simplicité actuelle de l'existence du père et de la fille avait, par comparaison, de quoi étonner fortement Bertrand.

Le mystère continuait. Mais qu'importait ce mystère au jeune homme puisqu'il aimait Elsa, qu'Elsa l'aimait, que, prochainement il serait son époux?

Ce qu'il acceptait délibérément de ne pas connaître allait toutefois être pour le vicomte et la vicomtesse de Vilford une raison majeure de s'opposer au vœu de leur fils.

Bertrand s'était flatté de les convaincre aisément de souscrire à son bonheur. Fils unique, toujours infiniment gâté, il se croyait sûr, après quelques critiques peut-être, de faire accepter par ses parents la délicate Elsa pour bru, une bru qu'ils chériraient bientôt à l'égal de Bertrand.

C'était là une grande illusion. L'étonnement et la réprobation de M. et Mme de Vilford furent indicibles le jour où leur fils décida, non sans une certaine gêne tout de même, à leur annoncer ses fiançailles.

— Sans nous avoir consultés..., s'écria le père. Quelles sont ces manières, Bertrand? N'avions-nous pas notre avis à donner?

— Et avec une jeune fille dont la famille nous est inconnue... une étrangère..., ajouta la conformiste mère de Bertrand. Si je m'attendais à cela! Alors que, autour de nous, Lucienne d'Arvilan ou Sabine de Landern...

— Ne les regrettez pas, maman, intervint Bertrand. Elles ne m'auraient pas plu... Seule, Elsa...

— C'est bien..., dit froidement M. de Vilford. Tu prendras tes responsabilités. Pour nous, nous devons tout au moins nous renseigner sur celle que tu veux introduire dans notre famille.

— C'est votre droit, père, mais quelle que soit votre appréciation, je ne changerai rien à ce que j'ai décidé. Je suis engagé à Mlle Longdöfen et je considère cet engagement comme définitif.

— Soit. Dans ce cas, tu ne t'étonneras pas, Bertrand que, si notre foyer te reste ouvert, nous ne puissions y accueillir ta femme. Nous ne voulons aucun scandale, aussi ne nous opposerons-nous pas à ton mariage. D'ailleurs, tu es majeur. Mais notre peine sera immense de ne pouvoir fréquenter ton foyer... ni connaître ceux qui viendront un jour y prendre leur place.

Malgré leur tendresse pour leur fils et la privation qu'ils allaient s'imposer à eux-mêmes, les parents de Bertrand se murèrent dans leur intransigeance. Ils firent, toutefois, généreusement les choses afin que la situation du ménage soit large et, abandonnant le château familial à leur fils, se retirèrent eux-mêmes dans une charmante, pittoresque et confortable maison qu'ils possédaient dans le bourg du Guildo, non loin de la baie de la Fresnaye, l'une des plus belles des Côtes-du-Nord. Si cette demeure n'avait pas l'allure grandiose du château de Vilford, elle offrait encore, avec son architecture spécifiquement bretonne, les vieux meubles dont elle était meublée et la très jolie vue qu'on découvrait de ses fenêtres, une retraite délicieuse qu'apprécieraient ses nouveaux occupants.

Malgré leur générosité et les accommodements qu'ils avaient apportés dans ces négociations délicates, de lourds froissements s'étaient produits entre les parents et le fils. La déception des uns était trop grande de ne pouvoir que se résigner au mariage de l'autre alors qu'ils avaient espéré s'en réjouir. Et la belle-fille qui leur était imposée ne pouvait remplacer, pour M. et Mme de Vilford, l'une des jeunes filles qu'ils eussent si volontiers et si chaleureusement accueillies.

Le mariage avait donc eu lieu en la seule présence de M. Longdöfen et de deux amis de Bertrand venus, à sa demande, l'un de Quimper et l'autre de Paris pour être ses témoins, et sans que personne n'y représentât la famille de Vilford.

Et la vie conjugale de Bertrand et d'Elsa commença.

Cette vie fut délicieusement, totalement heureuse.

Le bonheur le plus pur avait justifié le choix de Bertrand. Elsa et lui connaissaient la plus divine félicité.

Leur mariage durait depuis plusieurs mois sans que, sur leur ciel conjugal, le plus léger nuage se soit encore montré.

Douce, aimante et parfois passionnée, Elsa était l'épouse idéale. Bertrand s'émerveillait sans cesse de sa beauté, cette beauté blonde des races nordiques, de son charme, de leur entente magnifique qu'aucune note discordante, qu'aucun goût opposé ne venait jamais troubler.

Le bonheur absolu.

Toutefois, les premiers enivres de la lune de miel calmés, Bertrand souffrait quelquefois de la rupture avec les parents dont il avait toujours reçu, jusqu'au jour où s'était imposé tyranniquement son amour pour Elsa, les plus grands témoignages d'affection et de sollicitude. Ne plus les voir lui était une douloureuse privation.

Il savait bien, et tant son père que sa mère le lui avaient répété, qu'il

serait toujours bien accueilli dans leur maison du Guildo. Bertrand, cependant, ne s'y était pas rendu. Il ne voulait pas y venir sans Elsa et M. et Mme de Vilford n'auraient pas admis qu'il l'y amenât.

Le temps, pensait quelquefois le jeune homme, arrangerait les choses et, lorsque les parents auraient accepté de voir, ne serait-ce qu'une fois, leur délicieuse belle-fille, la partie serait certainement gagnée. L'amoureux cherchait de quelle manière amener cette entrevue qui serait, selon lui, décisive. Mais ce moyen, il ne le trouvait pas.

Un fait nouveau allait pourtant se produire qui pourrait sans doute permettre un rapprochement entre le jeune ménage et les parents Vilford. Elsa attendait un enfant.

Ce fut pour Bertrand une joie immense d'escompter la venue de ce nouveau bonheur. Après la satisfaction éprouvée à la perspective de devenir père de famille, il vit dans cet événement un motif de réconciliation avec les siens. Il connaissait bien ses parents et savait qu'ils ne pourraient pas rester insensibles à l'annonce d'une future naissance au foyer de leur fils. Qu'un nouveau Vilford continuât la vieille lignée dont ils tiraient une certaine vanité, ne leur serait certes pas indifférent.

«Préviendrai-je tout de suite mes parents?» se demanda le futur papa.

C'était un sujet sur lequel il ne pouvait consulter Elsa. Après maintes ré-

flexions, il décida d'attendre quelque temps.

La jeune femme était douée d'une santé robuste sous une apparence frêle. Aucun trouble ne vint ralentir son activité coutumière et elle continua soit avec Bertrand lorsqu'il n'était pas pris par ses multiples occupations de gentleman farmer, soit seule, les longues promenades qu'elle aimait faire autour de Vilford.

Elle était à présent bien connue de tous les paysans qui vivaient dans les hameaux des alentours et chacun d'eux se plaisait à reconnaître la bonne grâce, la simplicité, la générosité aussi, de celle qu'il appelait familièrement Mme Bertrand.

Quand se ferait assez proche l'arrivée du poupon attendu, Bertrand écrirait au Guildo. Il était chaque jour plus sûr qu'une telle nouvelle effacerait tout sentiment de rancune chez ceux qui la recevraient, ceux dont le foyer s'ouvrirait à la jeune femme par qui ils auraient la joie de devenir grands-parents.

L'avenir dirait si son optimisme était justifié et si seraient confirmés ses espoirs.

Ainsi passèrent quelques mois.

III

Si toutes relations étaient rompues entre M. et Mme de Vilford d'une part, Bertrand et sa femme de l'autre, les premiers n'étaient pas

sans se tenir discrètement au courant, autant qu'ils le pouvaient sans provoquer autour d'eux curiosité ou commérages, de ce qui se passait chez les seconds.

La parfaite union des deux jeunes gens, la vie paisible qu'ils menaient dans le vieux château familial ne leur étaient pas inconnues et un certain apaisement leur venait que, malgré son choix à leur sens imprudent et blâmable, leur fils soit réellement heureux.

Ils étaient eux-mêmes gens de bon sens et gens loyaux. Sans se l'avouer l'un à l'autre, une certaine indulgence s'insinuait en eux et, s'ajoutant au chagrin latent provoqué par la privation de Bertrand, leur faisait souhaiter que quelque chose intervint ayant l'air de forcer à se tendre une main toute disposée à le faire avec joie.

Car ils ne pouvaient faire le premier pas.

Quelques amis fidèles, des meilleurs et de moins bons, venaient assez souvent les voir dans leur nouveau logis; avec eux, ils s'entretenaient volontiers de Bertrand.

Trop fiers et trop pleins de tact pour révéler leur complet désaccord familial, ils donnaient des prétextes, qui ne trompaient d'ailleurs personne, pour expliquer l'absence de toutes fréquentations entre le ménage de Bertrand et le leur.

Ils eurent, l'un et l'autre, un certain coup au cœur, lorsque une douairière fort titrée de Quimper leur déclara tout de go:

— Vous êtes des cachottiers. Il paraît que vous allez devenir grands-parents, Pierre, et vous, ma chère Clotilde, «mère-grand», si j'ose dire. Vous n'aurez pas dû me laisser apprendre cela par le vieux docteur qui fréquente à Vilford et que, de mon côté, j'invite parfois à dîner. Car, même si Bertrand ne vient pas jusqu'ici, j' imagine qu'il vous écrit... et que vous savez ce dont je viens de vous parler.

Jouait-elle le faux pour savoir le vrai, suivant une expression familière? Voulait-elle embarrasser ses amis qui étaient, de plus, ses petits-cousins suivant les usages de la parenté bretonne extensible à l'infini? La vieille dame, fort bavarde, fort innocente et fort indiscreète, avait un peu la réputation d'une commère assez perfide.

Qu'ils aient toute confiance en elle ou qu'ils soient sur leur garde, M. et Mme de Vilford ne bronchèrent pas:

— La nouvelle n'est-elle pas prématurée? demanda calmement le vicomte. Bertrand ne nous a encore informé de rien, ce qu'il ne manquera pas de faire quand il y aura lieu.

— Il doit attendre une certitude absolue s'il y a encore des doutes car il ne voudrait pas nous donner une fausse joie... ajouta la vicomtesse.

— Mais le docteur Vigal...

— Ce bon Vigal me paraît outrepasser ses fonctions en parlant à tort et à travers de sa clientèle... renchérit M. de Vilford. Pour nous, nous nous réjouissons lorsque notre fils lui-même nous aura fait part de... l'événement.

Pas plus l'époux que l'épouse n'aurait voulu avouer qu'aucune correspondance ne s'échangeait entre leur fils et eux.

Chez les êtres les plus honnêtes et les meilleurs, il existe ainsi des recoins ténébreux qui échappent aux éblouissements de la franchise et de la sincérité.

La répercussion des paroles de leur amie-parente était toutefois profonde dans les cœurs de M. et de Mme de Vilford, cœurs si préparés à se laisser attendrir.

A partir de ce jour-là, les parents de Bertrand attendaient fébrilement la lettre que celui-ci ne pouvait manquer — étant donnée l'importance du fait — de leur faire parvenir la lettre qui

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Le témoignage d'un accusé est-il suffisant pour contrebalancer celui du plaignant et justifier son acquittement ?

Un jeune homme et une jeune fille, deux inconnus, se rencontrent dans un cabaret et font connaissance. De quatre heures de l'après-midi jusqu'à une heure du matin, ils consomment ensemble. Puis il est question de rentrer chacun chez soi. Comme il convenait, le jeune homme offre à sa compagne de la reconduire dans son automobile.

Le lendemain, la jeune fille dépose une plainte contre son compagnon de fortune et le traduit en Correctionnelle sous une double accusation: celle d'assaut et de vol avec violence.

En Cour, la plaignante affirme que tout allait bien entre eux jusqu'au moment où, après avoir quitté le cabaret, ils parvinrent à l'angle des rues Berri et Rachel. C'est là et alors que le jeune homme aurait commis l'assaut et perpétré le vol.

L'accusé, d'autre part, soutient que les choses se sont passées de toute autre façon. D'accord avec la plaignante sur la marche des événements de quatre heures de l'après-midi jusqu'à une heure du matin, il la contredit catégoriquement quant à l'incident survenu à l'angle des rues précitées. A cet endroit-là, déclare-t-il sur la foi du serment, la plaignante lui aurait demandé de l'argent avec insistance. N'ayant pas l'habitude de tels procédés, indigné, outré de la tournure que prenait l'aventure, il avait stoppé sa voiture pour inviter sa compagne à descendre sur-le-champ. Elle a refusé. Il a ouvert la portière et l'a poussée au dehors. Puis, comme elle avait laissé ses souliers et sa bourse dans le véhicule, il les lui avait lancés sur le trottoir. Les avait-elle récupérés? Il l'ignorait, puisqu'il avait aussitôt démarré en vitesse, afin de prévenir toute tentative de retour de l'indésirable.

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE d'assaut grave et de vol avec violence ?

NON-COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 5 mars 1959.

La contradiction flagrante entre les affirmations de la plaignante et la version du prévenu ont créé un doute raisonnable sur la culpabilité de celui-ci, et, vu les circonstances qui ont précédé l'incident du retour, le prévenu devait bénéficier du doute et être acquitté.

ROBERT MILLET, B.A.

leur annoncerait qu'allait leur naître un petit-fils... et un descendant de la vieille famille dont la généalogie remontait authentiquement à l'époque de Nominé, le grand roi du terroir breton.

Mais cette lettre n'arriva pas... et rien ne vint confirmer l'information apportée par la douairière de Quimper. M. et Mme de Vilford continuaient à se jouer mutuellement la comédie de l'indifférence vis-à-vis de ce qui se passait dans le manoir familial mais au fond, ils étaient tous deux envieux.

Peu à peu, cependant, et devant le silence persistant de Bertrand, ils reconquirent leur calme et se persuadèrent que le futur petit Vilford n'avait existé que dans l'imagination d'une vieille dame désœuvrée désireuse de jouer un rôle intéressant.

Or, la quiétude revenue du ménage du Guildo fut, quelque trois mois plus tard, totalement troublée.

Ce ne fut pas une noble dame qui en porta la responsabilité mais un simple fermier de Vilford venu voir le vicomte.

A celui-ci, étonné que Gaël Lardec, un de ses métayers, soit venu lui payer son fermage au lieu de le faire à Bertrand, le bonhomme déclara, employant la langue gaélique que parlait parfaitement le châtelain :

— Dame M'sieur le vicomte, j'aurais bien voulu, mais c'est qu'il n'y a plus personne au château, M'sieur Bertrand est parti.

M. de Vilford se mit d'abord à rire : — Parti... Qu'entendez-vous par là, mon bon Lardec ? Parti pour quelques jours sans doute. Un petit voyage...

— Je crois pas, M'sieur le vicomte. En voilà bien plus de quinze jours que le château est vide... tout à fait vide, et personne ne sait où est allé M'sieur Bertrand.

Cette fois, M. de Vilford ne songea plus à rire. Il ne retint pas longtemps le fermier dont il ne pouvait tirer aucun renseignement utile. Il ne fit, non plus, aucun commentaire, se réservant de se livrer à une enquête immédiate.

Celle-ci, commencée le jour même, révéla des faits alarmants.

Bertrand de Vilford avait bien quitté brusquement sa demeure, y laissant seule sa jeune femme. Il y était revenu un mois plus tard pour en repartir le lendemain. Ceci datait de quelques semaines.

Quant à « Mme Bertrand », nul ne l'avait revue. On assurait que son père avait, lui aussi, abandonné la petite maison de Saint-Quilvic dans laquelle il s'était installé un an plus tôt.

Ces indications plongèrent dans une morne tristesse M. et Mme de Vilford. Que s'était-il donc passé ? Quelle circonstance grave avait pu amener une telle catastrophe et provoqué le départ de Bertrand ?

Au milieu de leurs pires perplexités, alors que, malgré les investigations tenaces poursuivies, aucun fil d'Ariane n'était apparu pouvant conduire au but, ils reçurent de leur fils une lettre extrêmement brève, et combien inquiétante :

« Des circonstances infiniment cruelles m'ont obligé à quitter Vilford dont je vous demande, père, de faire assurer la garde. Incapable de demeurer en France, je me suis engagé dans la Légion étrangère et suis venu au Maroc où des combattants étaient réclames. Je m'efforcerai de vous donner parfois de mes nouvelles. Croyez à toute ma profonde affection et pardonnez sa fuite à votre malheureux Bertrand ».

C'était tout, et ce tout n'expliquait rien. Pas une allusion à la jeune fem-

me qu'il avait dit tant aimer, à cette Elsa pour laquelle, il avait renoncé au foyer paternel. Mais le fait que personne ne soit resté au château, et l'aveu d'une lourde souffrance accablant le jeune homme, laissaient aisément conjecturer que cette femme devait être la cause et la raison de cette souffrance et de cet abandon.

Douloureusement atteints par cette faillite d'un mariage auquel ils n'avaient point donné leur approbation et dont ils n'avaient rien attendu de bon, M. et Mme de Vilford se retranchèrent dans une retraite de plus en plus sévère, attendant avec une impatience torturante l'arrivée des lettres, très rares, de Bertrand, priant aussi le Ciel que les combats épargnassent le soldat volontaire... et désespéré.

Mais, pour eux, le mystère restait absolu.

Enfin, une dernière lettre de leur fils leur fit espérer le retour prochain de celui-ci. Des raisons qui le ramenaient, il ne disait encore rien d'explicite. Ce ne serait que lorsqu'il serait là que ses parents pourraient savoir, peut-être, ce qui l'avait éloigné et ce qui le ramenait. Peut-être...

* * *

De ce drame dont la vie de Bertrand avait été ravagée, qu'auraient pu soupçonner M. et Mme de Vilford ?

Quand, dans sa vie active et son isolement moral, là-bas à travers la région hostile où combattait la Légion, Bertrand se remémorait, comme en film pathétique, les scènes douloureuses qui avaient détruit son bonheur, un immense découragement, une infinie désespérance l'accablaient comme au premier jour.

Et sous ses paupières closes, alors se recréait, nettement, inexorablement, ce qu'avait été le passé.

Ce jour-là, un beau jour de septembre finissant, Bertrand cheminait d'un pas allègre à travers la forêt qui commençait aux abords du château. Son carnier, abondamment garni n'alourdissait pas sa marche et un air de vive satisfaction accompagnait le sifflement joyeux qui s'échappait de ses lèvres.

L'approche de l'automne dorait les feuillages dont la chute allait commencer, tapissant de leur masse rousse les sentiers serpentant à travers le bois.

Devant le chasseur courait Tom, un bel épagneul blanc taché de fauve qui revenait parfois vers son maître pour repartir de nouveau en avant, comme s'il voulait inviter le jeune homme à presser encore son allure.

— Ah ! ah ! Tom, dit Bertrand en riant. Quelle hâte de rentrer au logis... Une bonne pâtée t'y attend, il est vrai, et tu ne l'auras pas volée.

Il jeta un coup d'œil sur sa gibecière gonflée, puis reprit :

— Mais crois-tu donc, mon vieux Tom, que je ne sois pas aussi désireux que toi d'arriver à la maison ? Ne sais-tu pas avec quelle joie je vais retrouver mon Elsa, et combien les heures me paraissent longues loin d'elle ?

Il souriait, heureux, parlant à son chien ainsi qu'à un ami véritable et comme si l'intelligente bête eût été capable de le comprendre, tandis que se précisaient dans sa mémoire l'admirable visage, le pur sourire, les cheveux d'une blondeur si rare de sa bien-aimée.

Le sifflement se faisait plus joyeux et le pas plus allègre, malgré la saine fatigue du chasseur, à mesure que l'amoureux Bertrand se rapprochait du château.

— Nous voilà arrivés à la chapelle du Saint-Sans-Tête... monologua-t-il

en arrivant à une croisée de chemin près de laquelle se devinait une massive construction. Arrêtons-nous un instant, vieux Tom ; le temps de passer en revue mon butin.

Il se dirigea vers une bâtisse en pierre qui se cachait sous les arbres et parmi un fouillis de rochers, lesquels paraissaient se continuer en une suite ininterrompue jusqu'au village.

Sur la façade de cette bâtisse, une chapelle désaffectée et à peu près en ruine, se voyait, sculpté de façon rudimentaire, un personnage vêtu d'une tunique longue, les mains jointes pour la prière mais dont la tête manquait. De là le nom donné à la ruine.

Au moment où Bertrand en atteignait les abords, il crut entendre des voix venant de l'intérieur. En même temps, Tom donna des signes d'une agitation qui n'avait rien de menaçant.

— Tiens... Il y a des gens là-dedans... s'étonna Bertrand.

Confusément, il distingua une voix d'homme et une voix de femme.

Ne s'en souciant pas autrement, il se mit à vider son carnier afin d'en dénombrer le contenu.

Les voix lui arrivaient toujours de l'intérieur de la chapelle.

— Des amoureux..., pensa-t-il avec amusement, distinguant toujours un timbre grave et un timbre léger. Ne les dérangeons pas.

Bien qu'il ne cherchât pas à surprendre la conversation qui se tenait si près de lui, il entendit pourtant, prononcées par la voix masculine, ces paroles :

— Oh chérie, comment te remercier ?

La femme devait parler extrêmement bas. Ce qu'elle répondit, Bertrand ne le discerna pas.

L'arrangement de son butin de chasseur était terminé ; il se leva, se disposa à reprendre sa route. S'étant attardé un moment il ressentait plus de hâte encore à retrouver son « home » et, surtout, Elsa.

Comme il longeait le mur latéral de la ruine, son regard plongea à travers l'ouverture, obstruée en partie par des grilles et des lianes retombantes, qui s'y trouvait ménagée.

Il put ainsi apercevoir, lui tournant le dos, un homme grand, d'allure jeune, qui serrait dans ses bras une femme dont il baisait longuement le visage. De celle-ci dont la tête s'appuyait, cachant la figure, sur l'épaule de son compagnon, il distingua seulement qu'elle était blonde et qu'à l'annulaire de la main posée sur le bras de l'homme, elle portait une alliance d'or.

Tom grogna sourdement et flaira longuement le mur. Sans qu'il put ni s'en défendre ni s'en expliquer la raison, un étrange malaise, comme un obscur pressentiment, envahit brusquement Bertrand.

Pourquoi ce malaise, et pourquoi ce pressentiment ? Certes, il n'eût pu le dire mais il reprit d'un pas rapide, en courant presque, le chemin de Vilford.

Son sifflement joyeux avait cessé et un pli soucieux s'était formé sur son front.

A l'allure qu'il avait adoptée maintenant, la courte distance séparant le château de la vieille chapelle fut vite franchie par Bertrand. Tom le suivait à regret et, de temps en temps, s'arrêtait, regardait en arrière, semblant guetter quelqu'un qui suivrait le même chemin.

Ce fut en courant tout à fait que le jeune homme franchit la grille de sa demeure, traversa la cour carrée qui s'étendait devant le bâtiment, et pénétra dans le hall d'entrée.

Il déposa, toujours hâtivement, son fusil et sa gibecière et se dirigea vers la pièce, petit salon gracieusement décoré, où sa femme affectionnait de se tenir.

— Elsa..., cria-t-il en poussant la porte.

Près de la haute fenêtre nichée dans l'épaisseur du vieux mur, il aperçut la corbeille à ouvrage et le tricot abandonné, mais Elsa ne se trouvait pas là.

— Elsa ? cria-t-il de nouveau, voyant une porte de communication avec la pièce suivante ouverte, Elsa, me voici. Où es-tu donc ?

Aucune réponse ne vint. Étonné de ce silence et ne pouvant chasser la lourde inquiétude dont il ne pouvait se défendre, Bertrand se rendit dans leur chambre, parcourut les quelques pièces de leur appartement particulier. Il se disposait à questionner les domestiques quand lui parvint le bruit de la porte principale du manoir qui se refermait.

Il revint toujours courant, dans le hall d'entrée qu'il avait traversé quelques minutes plus tôt. Alors il se trouva devant Elsa... Elsa enveloppée d'une grande mante paysanne dont le capuchon rejeté en arrière découvrait les cheveux clairs...

Le trouble de la jeune femme ainsi placée à l'improviste devant le mari dont elle ne devait pas escompter si tôt le retour, fut manifeste. Elle ne put retenir un geste d'inquiétude :

— Bertrand... Déjà là..., murmura-t-elle, désespérée.

Il ne la serra pas dans ses bras, ce qui eût été son plus naturel mouvement de tendresse. Une effrayante angoisse naissait en lui. Sa voix était anxieuse lorsqu'il dit :

— Oui. J'avais hâte de te revoir. Je pensais te trouver à la maison... Et tu rentres à peine. Elsa, d'où viens-tu donc ?

Cette absence insolite de la jeune femme, son arrivée tardive, son visage hagard et ces cheveux en désordre, ces cheveux si clairs que découvrait la cape...

Grand Dieu !... Ces cheveux n'étaient-ils pas ceux que, dans la vieille chapelle, Bertrand avait distingués brillants dans l'obscurité ? Et la femme à laquelle ils appartenaient se trouvait dans les bras d'un homme dont elle acceptait les baisers...

Rêvait-il ? De quel cauchemar effroyable était-il la proie ?

Il passa la main sur son front, sentant sa raison l'abandonner. Alors, ses yeux exorbités rencontrèrent la main gauche d'Elsa, la main où brillait une alliance en or.

Ceci mit le comble à ses soupçons et à son désespoir ; il cria comme l'eût fait un fou :

— Toi, toi, Elsa... mon Elsa... Tu étais dans la vieille chapelle... avec un homme... je t'ai vue... Cet homme...

Tout le corps de la jeune femme fut secoué d'un affreux tremblement mais elle ne prononça aucune parole. Son visage était devenu d'une pâleur livide.

Elle dit enfin d'un ton suppliant, tandis que ses bras se tendaient et que ses yeux s'embuaient de larmes :

— Bertrand... Alors, Bertrand eut un geste d'irrésistible violence ; il saisit sa femme par le bras, l'entraîna dans leur chambre dont il repoussa bruyamment la porte ; il cria :

— C'est toi... c'est toi qui étais dans la ruine. Je vous ai vus. Toi... Avoue-le donc.

Elle ne baissa pas les yeux ; mais cette fois encore, elle ne répondit rien. Bertrand, toujours violemment, continuait :

— Et lui, lui, cet homme qui te tenait dans ses bras... Dans ses bras, toi, en qui j'avais tant de foi !... Cet homme, qui étais-tu ?

Elle ne répondit pas davantage.

Il l'attira à lui, rudement :

— Répondras-tu ? Qui est cet homme ? Je veux savoir. Qui est-ce ? Un

homme que tu aimes, bien sûr... Mais son nom ?

Elle avait tressailli plus manifestement que jamais. Dans son visage de supplicée, les yeux se fermèrent :

— Cet homme... n'est pas un homme que j'aime... du moins pas comme tu le crois, dit-elle.

Bertrand eut un rire sardonique :

— Il te tenait contre lui et t'embrassait. Quelle honte !... Et tu dis ne pas l'aimer... Mais qui est-il, encore une fois ?

— Je ne peux pas le dire..., fit-elle avec effort.

Plus froidement, mais avec un accent de mépris indicible, Bertrand déclara :

— Tu ne peux pas... Ah ! quelle créature es-tu donc ? J'ai tout bravé pour t'épouser : le blâme de ma famille, la rupture avec les parents qui m'étaient le plus cher. Je répondais de toi, de ta pureté. Et ils avaient raison, les autres, ils avaient raison de me mettre en garde contre l'étrangère dont nous ne savions rien... Quelle dupe j'ai été... La dupe de tes yeux clairs, de ton sourire que je disais angélique... Ah ! ah ! Nous avons huit mois de mariage... Sans doute connaissais-tu déjà l'autre... Oh !...

Il était hors de lui, disait sans contrôle les mots blessants.

Dans un nouvel accès de rage, il la secoua sans ménagement ; des larmes plus pressées coulèrent sur les joues Elsa. Elle gémit :

— Bertrand, par pitié... songe à notre enfant.

Le rire du malheureux devint démoniaque. Il perdit, toute mesure, cria :

— Notre enfant... Ton enfant, oui ! Pas le mien, pas le mien...

Un instant, il se tut, la respiration coupée par la colère. Il hoqueta, puis parvint à se calmer.

Il semblait avoir maintenant dominé sa violence. Elsa, sans un geste, sans un mot, continuait à pleurer. Bertrand lâcha le bras qu'il meurtrissait et s'éloigna de quelques pas :

— Je pars ce soir..., dit-il d'un ton glacial. Je suis incapable de demeurer ici. Je reviendrai dans quelque temps, plus lucide, je l'espère. Alors, nous nous expliquerons. Il faudra que je sache qui est cet homme... et tu devras me le dire ; ne l'oublie pas. Ensuite, je prendrai une décision. Adieu.

Il sortit de la pièce sans un nouveau regard pour Elsa.

Celle-ci était demeurée debout et immobile. Sur ses joues, des larmes coulaient toujours, faisant de la jeune créature qui, d'habitude, resplendissait de joie et de gaieté, une véritable statue du désespoir.

Était-elle innocente, était-elle coupable ? Qu'y avait-il de plausible dans la violente accusation de Bertrand et par suite de quel malentendu, de quelle circonstance qu'elle s'obstinait à garder secrète, s'était-elle donné l'apparence d'une femme oublieuse de ses plus impérieux devoirs ?

Elle n'avait rien voulu expliquer et Bertrand, douloureusement surpris, cruellement frappé, ne pouvait croire qu'à une sinistre duperie, une injurieuse trahison.

Et pourtant, une coupable aurait-elle ressenti une telle détresse ?

Quand Bertrand eut refermé la porte, Elsa, à bout de force, s'effondra, sans connaissance, sur le sol.

...

Le soir même, ainsi qu'il l'avait annoncé à sa femme, Bertrand de Vilford quitta le château où il avait passé des mois de bonheur auxquels succédaient le plus amer désespoir.

Personne ne sut dans quelle direction il allait.

Ce fut un mois plus tard qu'il revint.

De ces semaines effroyables où, tourmenté par les doutes et la plus affreuse peine, il avait erré, allant d'un endroit à un autre, au hasard de la route qui se présentait devant lui, conduisant à une dangereuse allure la petite voiture qui n'était pas faite pour mener un train pareil, ces semaines, il aurait été incapable de dire comment il les avait vécues.

Il avait passé quelques jours à Paris où, en dépit de ses efforts, il n'avait pu réussir à s'étourdir ; puis de ville en ville et d'hôtel en hôtel, le cerveau en déroute, la santé ébranlée, il n'avait pu chasser de sa mémoire l'affreuse vision d'Elsa pressée dans les bras d'un homme inconnu, d'un homme qui l'appelait « Chérie ».

Pour elle, il avait sacrifié l'affection des siens qui auraient le droit de ne plus l'accueillir désormais qu'avec réticence. Et d'ailleurs, comment revenir chez eux sans révéler la vérité et dire quelle était la raison de sa solitude ? Or, pour rien au monde, il n'accepterait de faire connaître le désastre de son foyer.

Il parcourut les pièces familières, puis descendit à l'office où, seule, une vieille servante attachée à la maison depuis plus de trente ans, se trouvait.

— Yannick, demanda-t-il, il n'y a donc plus personne ici ? Où sont les autres ?

Elle avait vu naître Bertrand ; elle avait une touchante admiration pour lui. Elle le regarda tristement, sans répondre.

Il demanda, plus nerveusement :

— Yannick, où est Madame ?

— Madame..., répéta-t-elle, se décidant à parler. Oh ! Monsieur Bertrand, Madame n'est plus là.

— Plus là ? Ah ! ça, Yannick, que veux-tu dire ? Et où est-elle ?

La vieille femme haussa les épaules en un mouvement d'ignorance. Puis elle dit humblement, lentement, comme si elle voulait atténuer la cruauté de ses paroles :

— Je ne sais pas, monsieur Bertrand. Elle est partie... Elle a laissé pour vous cette lettre...

Elle avait ouvert un tiroir, pris une

« Que Dieu vous pardonne votre dureté. Moi, je vous aimerai toujours. Elsa ».

Elle avait encore ajouté, d'une pauvre écriture tremblante et que des larmes avaient à demi-effacée, ces mots touchants :

« Mon Bertrand bien-aimé, je t'aime, je t'aime... et je te dis adieu... »

Sur le visage de Bertrand, des larmes aussi coulaient. Ainsi, Elsa était partie et, sans doute, ne la reverrait-il jamais. Mais au fait, cela ne valait-il pas mieux ? Quelle eût été leur existence l'un près de l'autre avec, entre eux, l'affreux soupçon ?

Pourtant, ce qu'il y avait de meilleur en Bertrand se troublait. Un tremblement nerveux le secouait. Un remords lui venait de sa violence, de sa fuite et de sa dureté que lui rappelait Elsa. N'avait-il pas été trop crédule ? N'aurait-il pas dû montrer plus de douceur ? Peut-être alors, aurait-il obtenu l'explication que sa femme avait refusé de donner à une interrogation offensante.

Si elle n'était pas coupable ? Mon Dieu !... Et il l'avait si mal traitée... Ah ! savoir, savoir...

Mais comment ? Et où la rechercher ?

Où ? Bertrand eut un cri soudain : — Mais chez son père, voyons... Où se serait-elle réfugiée sinon chez lui ?

Il n'hésita pas à sortir sur-le-champ. Il était incapable d'attendre, une heure même, pour se rendre chez M. Longdöfen. Une sorte d'apaisement lui venait, et comme une espérance... La lettre d'Elsa, cette lettre qui était un adieu, l'avait bouleversé jusqu'au fond de l'âme. Il ne songeait plus à l'injure qu'il croyait avoir subie... Il ne songeait plus qu'à retrouver Elsa.

Que ferait-il s'il la revoyait devant lui, si elle était vraiment chez son père ? Ce qu'il ferait, il ne le demandait même pas. Tout, maintenant, lui paraissait supportable hors la privation pour jamais de celle qu'il avait si profondément aimée.

Il sortit du château. Le village était proche et le jour ne déclinait pas encore. En dépit de la brume, le temps était clair. Il prit la direction du petit pays, fut jusqu'à la maison.

Son cœur battit plus vite lorsqu'il la distingua, isolée, au bout du chemin. Enfin, il allait savoir si Elsa était perdue à jamais ou si un espoir de bonheur restait encore. Il pressa le pas, arriva devant la modeste demeure de M. Longdöfen.

Mais alors une cruelle déception lui fut imposée.

La porte paraissait solidement fermée et tous les volets étaient clos. Il sonna cependant, mais nul ne vint ouvrir. Manifestement, personne n'était à l'intérieur de la maison.

A cela, Bertrand ne s'était certes pas attendu. Désarmé, il se dirigea vers le centre du village. Cette maison, Elsa avait eu l'occasion de le lui dire, appartenait au pharmacien du petit pays à qui M. Longdöfen l'avait directement louée, Bertrand n'hésita pas à aller se renseigner auprès du propriétaire...

Sa déception se fit alors plus profonde encore. Il apprit, en effet, qu'une semaine auparavant, les meubles avaient été emportés, le logis vidé de tout ce que le locataire y avait amené. Ensuite, ce locataire, qu'accompagnait sa fille, avait quitté le petit bourg de Saint-Quivie sans donner d'explication à quiconque.

La clef rendue à son propriétaire et celui-ci dédommagé largement de cette location interrompue, la maison allait recevoir d'autres occupants.

Ce ne fut pas sans une pénible humiliation que Bertrand devina l'étonnement du digne pharmacien d'être interrogé par le jeune homme qu'il connaissait bien, au sujet de cet étranger dont il n'aurait pas dû ignorer le

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	5	2	8	3	6	7	2	5	4	3	6	2	8	4	3
V	D	V	S	E	U	D	O	E	O	P	N	T	O	U	A
4	6	3	8	2	5	7	4	8	2	6	5	3	8	2	4
S	E	R	Y	R	L	E	D	E	E	G	A	G	Z	A	E
6	4	2	8	5	3	6	2	7	4	3	5	2	6	4	3
R	F	V	P	J	N	O	E	V	I	E	O	N	S	E	Z
8	6	3	5	7	2	4	6	3	8	5	4	6	2	3	5
E	S	P	I	E	I	Z	E	O	R	E	L	S	R	U	P
8	4	2	6	5	3	7	6	2	8	3	7	4	5	2	5
S	E	E	U	O	R	I	R	S	E	D	N	D	U	T	R
2	8	5	4	3	6	2	7	8	5	3	6	2	4	8	3
A	V	T	I	E	P	S	E	E	O	M	R	S	A	R	A
6	4	2	8	5	3	8	6	2	4	5	3	8	6	2	4
I	B	U	A	U	I	N	S	R	L	S	N	T	E	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Alors, que faire ? Revenir à Vilford, retrouver la coupable, vivre auprès d'elle ainsi qu'un étranger ? Mais l'enfant ? Cet enfant qui lui avait causé tant de joie lorsqu'il s'était annoncé et auquel il ne pensait plus maintenant qu'avec haine. Non, cet enfant, il ne pourrait le considérer comme sien.

Il ne pouvait pour l'heure tolérer le silence d'Elsa. Dût-il souffrir mille fois plus encore, dût-il retourner avec une douleur accrue le couteau dans la blessure, il voulait absolument savoir.

Il retournerait à Vilford afin d'obliger Elsa à s'expliquer.

A la fin d'une brumeuse journée d'automne, il franchit la porte de la demeure familiale. Une étrange sensation d'abandon, de solitude, le saisit, cette sensation imprécise, si démoralisante, qu'est le silence d'une maison d'où il semble que toute présence est disparue.

Nulle part il ne vit de trace d'Elsa.

enveloppe cachetée. Elle la lui tendait...

D'un geste empreint d'une impatience brusquerie, il saisit le pli. Il fut, toutefois, assez maître de lui pour ne pas le décacheter devant la femme. Si dévouée que fût celle-ci, elle ne devait pas être le témoin de ce que serait sa réaction... Il gagna son cabinet de travail ; là, il ouvrit l'enveloppe, sortit la feuille et lut :

« Bertrand, mon mari bien-aimé, Bertrand, je ne supporte vos injustes soupçons. Un secret qui ne m'appartient pas me défend de vous rien expliquer. Puisque vous n'avez plus confiance en moi, puisque vous me croyez coupable, je ne puis demeurer près de vous, chez vous.

« Je pars, Bertrand. Je quitte cette maison où j'avais cru trouver, pour toujours, le bonheur. Adieu. J'élèverai seule notre enfant, votre enfant, Bertrand.

départ. Et que cet étranger ait été accompagné de sa fille, la propre épouse de celui qui s'enquerrait d'eux, n'était pas pour le propriétaire et ne serait pas pour d'autres habitants de Saint-Quivie, un mince sujet de stupefaction et, peut-être de commérages.

Bertrand en eut un peu tardivement conscience. Il essaya de plaisanter, mettant sur le compte d'une absence de sa part l'oubli d'un projet de voyage qui lui avait en effet communiqué, M. Longdöfen. Le pharmacien ne fut pas dupe et regarda s'éloigner Bertrand. Il souriait un peu railleusement, tandis que le jeune homme, pleurant, affichait de siffler joyeusement.

Mais dès qu'il fut hors de portée de la vue de celui qu'il venait d'interviewer, son sifflement s'arrêta et ce fut avec le visage le plus découragé et de l'allure la plus lasse qu'il retourna à Vilford.

Pour lui, la trace d'Elsa, la trace de la femme qu'il croyait infidèle et coupable mais qu'en dépit de sa rancune il ne pouvait cesser d'aimer, cette trace paraissait tout à fait perdue.

IV

LES jours qui suivirent son retour à Vilford furent atroces pour Bertrand. Il avait, durant le mois précédent, profondément souffert de ce qu'il appelait la trahison d'Elsa. Il puisait dans son ressentiment une certaine force et se raidissait dans son malheur. Maintenant, des doutes lui venaient sur la culpabilité de sa femme; la lettre qu'elle lui avait laissée n'avait pu que l'émouvoir et il ne cessait de se demander s'il ne s'était pas laissé aller, trop impulsivement, à une certitude et si le débordement de violence qui avait muré Elsa dans son silence n'avait pas été funeste à tous deux.

Toutes les apparences, certes, étaient contre la jeune femme. Car Bertrand n'avait pas rêvé. Elsa était bien dans la vieille chapelle et un homme la tenait serrée contre lui. Cet homme l'appelait «Chérie». Ce mot, Bertrand l'avait bien entendu. Alors ?

Mais peut-être — il cherchait des raisons d'espérer — s'agissait-il d'un ami d'autrefois retrouvé par hasard et qui avait employé un mot que l'on prononce parfois sans y attacher d'importance. Un ami, un camarade, au pis aller, un «flirt» de jadis... mais pas un homme qui aurait eu, actuellement, Elsa étant mariée, trop d'affection pour elle...

Quand il en fut là de ses réflexions et de ses déductions, Bertrand se moqua de lui-même. Il eut un rire douloureux :

— Je suis complètement idiot, se morigéna-t-il. Je bâtis un grotesque roman ! Et pourtant, mon Dieu, pourtant, malgré ce que j'ai vu... je voudrais tant m'être trompé.

Il laissa tomber sa tête dans ses mains, et en dépit de son énergie d'homme, des sanglots secouèrent ses épaules.

La question lancinante se posait sans arrêt pour lui : où pouvait être allée Elsa ? Qu'il eût provoqué ce départ par la cruauté de ses paroles, par son intransigeante sévérité, par sa brutalité même, il ne le niait pas ; il reconnaissait ses torts. Il s'avouait qu'en revenant à Vilford, calmé par son mois de pérégrinations, il n'avait pas perdu l'espoir que, d'un entretien où ils apporteraient lui plus de compréhension, elle plus de confiance, pourrait surgir une détente heureuse, que l'explication lui serait donnée de ce qui l'avait offensé et qui, peut-être, n'avait rien d'offensant.

Mais cet entretien ne pouvait avoir lieu puisque Vilford était vide et que d'Elsa, Bertrand ne savait rien.

Quelques jours s'écoulèrent pour lui

dans une morne inaction. Rien ne l'intéressait plus de ce qui se passait dans le domaine et il ne s'occupait plus de rien. Malgré quelques discrètes investigations dans la région. Il n'avait rien pu apprendre concernant M. Longdöfen et sa fille. Une totale obscurité entourait leur disparition.

Et Bertrand pensait aussi à l'enfant... cet enfant dont il attendait tant de joie... cet enfant qu'il avait renié au paroxysme de sa colère... cet enfant dont il savait combien il l'aurait chéri.

Bertrand était un garçon trop sain, trop naturellement actif, pour se laisser longtemps dominer par cette veulerie et cette démoralisante inaction. Il fallait qu'il prenne un parti. Mais lequel ?

Habiter Vilford seul, se remettre à son travail de gentleman-farmer ? Vivre dans cette vaste demeure sans un être cher près de lui, sans le réconfort d'une affection précieuse et d'un tendre sourire ? De cela, il se sentait incapable.

«Je deviendrais fou...» s'affirma-t-il un jour où il essayait de réaliser ce que serait cette existence solitaire après avoir connu la chaleur d'un foyer où l'amour avait tout embelli.

Alors, que faire ? Durant plusieurs semaines, il se le demanda. Il envisagea maints projets sans parvenir à prendre une décision. Puis un matin, une information de journal l'orienta dans un sens imprévu. Les mots de *guérillas... appel de volontaires... action renforcée de nos troupes...* lui indiquèrent la voie qui le soustrairait à son apathie, le ferait revivre utilement.

Il décida de contracter un engagement dans la Légion étrangère, cette légion si souvent refuge d'êtres désespérés et qui peuvent rester anonymes, et de demander à être incorporé dans les bataillons envoyés dans le Sud-Marocain où les troubles s'exaspéraient.

Sa résolution prise, les démarches faites, son engagement ratifié, son affectation parmi les combattants signifiée, Bertrand se rendit immédiatement au lieu qui lui était indiqué et prit le commandement — il était officier de réserve et son grade lui était conservé — dont il était chargé. Cette vie dangereuse, active et souvent exaltante, lui permettrait de se dominer lui-même et de redevenir fort.

Ce fut alors qu'il écrivit à ses parents la lettre douloureuse qui, tout en leur apprenant et son exil et sa tristesse, les laissait dans une totale ignorance et une cruelle incertitude des causes qui les avaient provoqués.

V

Le Maroc faisait alors partie de l'Empire français, ce beau Maroc créé par le génie de Lyautey, si l'occupation française y était volontiers acceptée avec tous les progrès matériels, tout le bienfait moderne qu'elle y avait instaurés, dans l'Extrême-Sud, proche du grand désert, quelques tribus dissidentes faisaient à nos troupes une cruelle guerre d'embuscades où trop des nôtres n'échappaient pas aux plus grands dangers.

Entraînés par des fanatiques, les insoumis attaquaient sans relâche nos soldats et chaque jour voyait des combats.

Ce matin-là, les ordres avaient été donnés pour que, à l'aube du lendemain, un bataillon de la Légion étrangère — celui justement, où avait été affecté Bertrand de Vilford — se lançât à l'assaut d'un campement ennemi dans l'emplacement avait pu être exactement repéré.

— Alors, garçons, tout est prêt ? On part en pleine nuit, prévint le soir l'officier qui, depuis bientôt trois ans, appartenait à l'unité.

— Oui, mon lieutenant, répondit un homme. Et on est gonflé à bloc. On va en mettre un coup !

L'officier, après un salut cordial, s'éloigna.

Ses soldats l'aimaient, et il savait pouvoir compter sur eux. Il les aimait aussi, si farouches qu'ils puissent être, si inquiétants parfois. Ils appartenaient à des races diverses et, sous les noms de fortune qu'ils avaient adoptés, qui sait combien d'êtres ayant failli à l'honneur se cachaient ? Mais là, devant la tâche à accomplir, ils n'étaient plus que des soldats que leur bravoure allait réhabiliter.

Pour celui que les hommes appelaient le lieutenant Bertrand, c'était d'un affreux désespoir qu'il était venu demander l'oubli à cette tâche héroïque et dans ce lointain pays.

À l'aube de ce jour J..., devenu l'entraîneur de son escouade, il commanderait l'attaque contre les dissidents.

Les ennemis, du moins ceux qui n'étaient ni morts ni prisonniers, fuyaient vers le désert. La troupe française, victorieuse, se regroupait.

Hélas ! de ce côté aussi, il y avait des pertes et, parmi les blessés, plusieurs se trouvaient gravement atteints. Sous une tente dressée en hâte, on amenait ceux dont le transfert se révélait particulièrement délicat.

Un des infirmiers qui donnait les premiers soins vint au jeune chef, lui dit rapidement :

— Lieutenant, il y a un homme qui voudrait vous parler. Il est fichu...

En hâte, l'officier gagna la tente, se pencha sur l'homme gémissant et dont le visage ruisselait de sang :

— Mon ami, demanda-t-il, que puis-je pour vous ?

Le blessé regarda Bertrand. Celui-ci tressaillit. Une impression de « déjà vu », un souvenir incertain, le troublaient.

— Je vais mourir... haleta le malheureux. Je vais mourir et... je voudrais... qu'elle soit prévenue de ma mort. Alors elle pourra, de nouveau, être heureuse. Vous lui direz... que j'ai racheté... que je suis mort en brave... Oui, elle sera encore heureuse... peut-être... elle... ma pauvre Elsa...

La voix était si basse que Bertrand crut avoir mal entendu. Une angoisse l'envahit :

— Elsa... avez-vous dit ? Elsa... fit-il en se penchant plus encore sur le moribond. Son nom ? Son nom...

Péniblement, le mourant murmura : — Elsa Longdöfen... Vous lui direz, n'est-ce pas ?

Bertrand eut un cri :

— Elsa Longdöfen. Ah ! que signifie cela ? Je suis Bertrand de Vilford.

L'homme, par un effort suprême, parvint à se redresser :

— Je le savais... dit-il. Il faut que je vous... parle. Le Ciel veuille que j'en aie... le temps.

L'officier se courba jusqu'à effleurer la bouche du mourant :

— Je vous écoute... dit-il.

Alors, pendant quelques secondes, l'homme murmura des mots coupés de gémissements, que le lieutenant Bertrand, angoissé, écoutait de toute son attention.

— Mais son adresse, son adresse... supplia-t-il dans un cri éperdu, lorsque l'homme, épuisé, se tut.

Dans un dernier effort, le moribond haleta :

— Très loin... là-bas en Corse. Dans la montagne... à Santa-Ma...

Et puis, plus rien. L'homme ne respirait plus. La mort inexorable ne lui avait pas permis de mettre le point final à sa confidence.

Bertrand, frémissant d'un bouleversement indicible, ne pouvait détacher ses yeux de celui qu'un hasard prodigi-

eux avait mis sur sa route, de cet homme qui l'envoyait à Elsa.

Quand, un peu plus tard, le transport des blessés organisé, les honneurs rendus aux morts, la troupe se remit en marche, il songea que l'indication reçue était bien imprécise et que, du lieu où vivait Elsa, il ne savait qu'à demi le nom : Santa-Ma...

Mais une résolution s'affirmait en lui, farouche. Dût-il parcourir à pied l'île entière, il faudrait qu'il retrouvât la Santa-Maria ou la Santa-Magdalena, ou une autre Santa-Ma... qui serait le village où s'était réfugiée Elsa.

Elsa qu'il savait à présent innocente et pour qui son amour renaissait plus ardent que jamais.

Ce qu'il fallait faire, il ne fut pas long à le décider. Il était au terme de son engagement et il lui était loisible de reprendre sa liberté. Il la reprendrait donc sans retard, rentrerait en France, ne remonterait pas en Bretagne mais gagnerait la Corse aussi vite qu'il le pourrait. Et là, il chercherait...

Ce fut la veille du jour où il allait pouvoir s'embarquer pour Marseille qu'il écrivit à ses parents. Sans les mettre au courant des derniers événements — pas plus qu'il ne leur avait expliqué les premiers — il leur laissa entrevoir son prochain retour, d'abord dans le Midi de la France et, si certains espoirs se réalisaient pour lui, sa réinstallation au château de Vilford.

À la date fixée, il monta sur le bateau à destination de Marseille. De là, il prit un avion qui le conduisit sur le terrain d'atterrissage proche d'Ajaccio.

Là, il allait se documenter, chercher les Santa-Ma... de l'île si justement appelée *Île de Beauté*. Une voiture de location qu'il conduirait lui-même, lui permettrait ensuite de se livrer à toutes les pérégrinations nécessaires.

Et « si Dieu le voulait », il retrouverait Elsa.

* * *

Le soleil était encore ardent en cette journée de septembre, sous ce climat si agréablement tempéré dont jouit l'île sur ses rivages et même jusqu'à une certaine altitude. Seuls, les villages les plus haut perchés connaissent une fraîcheur, appréciable en été, et pas du tout excessive lorsque celui-ci touche à sa fin.

Sur ce piton qui dominait la vallée, quelques maisons étaient construites sans grand ordre et l'ensemble, s'il était des plus rustiques, ne manquait ni de pittoresque ni de couleur.

— Serez-vous bien là, père ? demanda la jeune femme tandis qu'elle aidait un homme d'un certain âge à s'installer devant une tablette sur laquelle un attirail d'aquarelliste était disposé.

— Certainement très bien, mon enfant, répondit l'interpellé dont les traits portaient l'empreinte d'une grande fatigue, plus morale peut-être que physique. Me voilà prêt à faire du bon travail durant ton absence. Et ce paysage est si beau...

La table était placée en effet, à l'ombre d'un bouquet de chênes et, à quelque distance de la maison, vraie demeure paysanne faite de pierres sèches, dont la situation tout au sommet du piton rocheux dominait la masse de rochers au-delà desquels se voyait une verdoyante vallée.

Au moment où la jeune femme revenait vers la maison, il demanda :

— Mais, pour Andou ?

— Andou restera sous la surveillance d'Assunta et sous le vôtre, père, fit-elle en souriant, car je ne doute pas qu'il cherche à courir çà et là. La vieille Assunta n'a guère d'autorité sur lui. Vous vous faites, heureusement, mieux obéir par ce petit espiègle.

Elle affectait une gaieté que l'ex-

pression mélancolique de ses yeux, démentait. Elle reprit :

— Il faut que je me hâte. Le car d'Ajaccio passe à Grossetto, à deux heures. Je n'ai que le temps de faire les douze cents mètres qui nous séparent de ce village.

— Comme tu vas être chargée, mon enfant... Mes aquarelles, tes broderies... Ma chère petite, quelle existence est la tienne!... J'avais tant cru ton bonheur assuré... Ah! que celui qui a fait notre double malheur est coupable... Et l'autre, si crédule...

La jeune femme interrompit vivement :

— Chut!... chut... Ne nous attendrissons pas, père. N'avons-nous pas eu tout de même quelque chance en trouvant ici un asile? Et puisque nos ressources devenaient trop modestes pour nous permettre d'élever Andou, n'est-ce pas une chance plus grande encore que ces magasins d'Ajaccio apprécient et paient largement les tableaux et les broderies que nous leur fournissons?

— Tu es si adroite! Ces broderies de notre pays, exécutées par toi, sont si attrayantes! Mais quelle fatigue cela t'impose! Qui m'eût dit, lorsque nous étions si largement installés soit dans la maison de Trondhjem, soit dans notre résidence au-dessus du fjord...

La jeune femme ne répondit pas. Elle entourait sa tête d'un foulard de soie et, prenant à la main une mallette assez lourdement chargée, vint au vieillard et lui tendit son front.

— A ce soir, père. Je serai là avant sept heures, j'espère : ce sera l'avant-dernier car. Andou dort. Je pars sans le réveiller.

En dépit de sa charge, elle s'engagea d'un pas lesté sur le chemin qui rejoignait, à quelques centaines de mètres de là, la route de Grossetto.

Tant qu'elle avait été en présence de son père, son visage avait conservé une expression souriante. Dès qu'elle fut à quelque distance de la maison, le sourire s'effaça et fit place à un air de profonde tristesse.

Car elle ne pouvait oublier son immense peine.

Son cœur gardait, toujours aussi, douloureuse, la blessure de son abandon, la blessure que lui avait faite le seul être qu'elle eut aimé, celui vers qui elle était allée dans tout l'enthousiasme de sa jeunesse et la ferveur de son cœur, celui qui l'avait crue coupable, celui dont les violents reproches lui avaient imposé le plus cruel supplice et la plus intime révolte, celui pourtant qui était le père de son enfant... celui dont elle était à jamais séparée.

Et tandis qu'elle allait porter l'ouvrage dont le prix l'aiderait à vivre — elle élevée dans le luxe et l'ignorance de la valeur de l'argent — de grosses larmes coulaient sur le visage toujours ravissant mais désespéré d'Elsa Longdöfen qui s'appelait aussi, sans que nul autour d'elle s'en doutât, Mme Bertrand de Vilford.

Depuis trois ans, elle habitait la maison bâtie au faite de la colline détachée d'un massif montagneux, près d'un infime hameau de quelques feux.

Lorsque, sans bien savoir où leur route les conduirait, son père et elle s'étaient éloignés de Saint-Quilvic, le hasard d'une rencontre à bord du bateau faisant route vers le Sud les avait décidés à venir jusqu'en Corse. Là, on leur avait procuré cette maison dont la situation en un lieu perdu convenait à leurs désirs de solitude et d'oubli.

Elsa l'avait quittée, quelque temps après leur arrivée, pendant cinq semaines, quand l'heure avait sonné de mettre au monde dans des conditions de sécurité et de surveillance médicale indispensable, l'enfant attendu.

Une émotion profonde, une émotion infiniment douloureuse aussi l'avait étreinte, lorsqu'elle avait tenu dans ses bras le nouveau-né qui était le fils de Bertrand, et que celui-ci le reniait.

Elle l'avait appelé Bertrand, comme son père; mais de Bertrand, la vieille servante qu'Elsa avait pu s'attacher avait fait « Bertrandou » et, plus simplement, Andou.

Combien de fois, dans les mois suivants, tandis qu'Andou devenait un bébé magnifique et caressant, des larmes devaient-elles monter aux yeux d'Elsa quand elle songeait que ce bel enfant qui eût dû faire le bonheur de Bertrand et le sien, grandirait auprès d'elle sans connaître son père!

Et puis, elle avait essayé de se résigner, de se consacrer à l'enfant à demi-orphelin de qui elle devait désormais attendre les seules satisfactions de sa vie.

VI

BERTRAND était arrivé en Corse plein d'espoir et se croyant assuré de découvrir assez rapidement le refuge d'Elsa.

Mais il y avait plus d'un mois maintenant qu'il parcourait l'île et n'avait encore rien trouvé.

Il faisait pourtant méthodiquement sa recherche ayant, pendant les derniers jours passés au Maroc, établi le plan de son exploration.

— Dans la montagne... avait dit le soldat mourant, Santa-Ma...

Donc, après avoir dressé, d'après un annuaire géographique emprunté à la bibliothèque du régiment, à Marrakech, la liste complète, avait-il lieu de croire, des villages de Corse portant un nom commençant par Santa-Ma... il avait exclu ensuite tous ceux situés au bord de la mer ou dans les rares parties plates de l'île.

Ceci limitait son champ d'action; mais le nombre de ce qui restait à voir parmi les petites agglomérations placées sous cet incomplet vocable : Santa-Ma... était grand car l'île Beauté est une île montagneuse et les villages placés sous la protection d'un saint ou d'une sainte sont innombrables.

La chance ne l'ayant pas favorisé jusqu'alors, Bertrand n'avait encore aucun indice sur le sort d'Elsa et de M. Longdöfen.

Combien en avait-il visité, pourtant, de Santa-Maria ou Maria-Thérèse ou Maria-Magdalena ou Maria-des-Neiges ou Santa-Madonna, même Santa-Marguerita ou Santa-Marta...

Empruntant des carrioles quand les routes étaient trop étroites ou trop mal entretenues pour qu'y circulât sa voiture — une voiture sans prétention de peu volumineuse pourtant — allant à pied sur les pires raidillons, il n'avait pas laissé inexplorée, lui semblait-il, la moindre région où il eût quelque probabilité de trouver l'asile d'Elsa.

Il avait répugné, jusqu'alors, à mettre quelque agence dans ses confidences. Pourtant, tant de démarches vaines le décourageaient. Il redoutait de ne pas aboutir sans aide. Faudrait-il donc se résigner à confier à un détective la mission que lui-même ne pouvait mener à bien?

Après avoir accompli un périple complet à travers l'île, il était revenu à Ajaccio, son point de départ.

Quel pouvait être ce Santa-Ma... in-trouvable, ce Santa-Ma... où se cachait Elsa. Elsa vers laquelle tout le cœur de Bertrand allait irrésistiblement, cette Elsa qu'il savait maintenant innocente de la trahison dont il l'avait si violemment accusée!

Car il n'ignorait plus le nom de l'homme aperçu auprès d'elle dans la chapelle du Saint-sans-Tête, cet homme qu'elle n'avait pas voulu lui nommer. Et il n'ignorait plus ce qu'était cet homme pour Elsa.

Et voici, telle que le mourant l'avait dite à ses derniers moments à Bertrand, l'histoire de M. Longdöfen et, partant, celle de sa fille Elsa.

Harold Longdöfen était le descendant d'une vieille famille de Trondhjem, la ville la plus respectée de Norvège, celle où, depuis des temps immémoriaux, étaient sacrés les rois.

Ses ancêtres avaient été de ceux qui, parcourant les mers, avaient attaché leur nom à des découvertes lointaines. — mêlées il faut bien le dire en ces siècles lointains, d'expéditions conquérantes et souvent fâcheuses pour les habitants de nombreux rivages européens — et gagné au cours des ans, en même temps qu'une notoriété flatteuse, une fortune incessamment accrue.

Lui-même, Harold, était devenu bourgmestre de sa ville natale, et aussi un conseiller écouté du souverain auprès duquel il était souvent appelé, à Oslo.

Vivant tantôt dans la capitale, tantôt à Trondhjem où il possédait la maison héritée de ses pères, tantôt encore dans une splendide propriété située sur les hauteurs dominant le fjord du même nom, son existence s'écoulait, active et utile, embellie par la présence à son foyer d'une femme très aimée et de deux enfants : Hans et Elsa.

Un jour, un bien triste jour, le malheur entra dans la maison. Mme Longdöfen fut emportée par une attaque de grippe infectieuse; son mari, accablé de douleur, ne parvint à se reprendre qu'en songeant à ses enfants. Ceux-ci avaient alors, le fils vingt et un ans, la fille dix-huit.

Si cette dernière était la douceur même, ne donnant à son père que des satisfactions, son frère, de caractère fantastique et violent fournissait à M. Longdöfen de nombreux sujets de préoccupation.

Deux ans passèrent sans incident no-

table. Hans poursuivait ses études de droit dans la capitale. Il paraissait devoir conquérir facilement les titres nécessaires pour s'inscrire au barreau et faire une carrière d'avocat.

Soudain arriva à M. Longdöfen, sous la forme d'une information officielle, mais qui menaçait de devenir officielle, la nouvelle de fautes graves commises par Hans, fautes risquant de déclencher une action en justice et de déshonorer le nom jusqu'alors sans tache des Longdöfen.

— Mais qu'a-t-il fait? s'écria le malheureux père devant l'imprécise information.

— Appelez à vous tout votre sang-froid, dit l'ami qui avait assumé la délicate tâche d'informateur. Votre fils, entraîné dans une orgie d'étudiants, à Oslo, a pris part à un rix et a blessé gravement un de ses condisciples. De plus, l'enquête faite a révélé que la querelle avait été amenée par des histoires de jeux et par le reproche fait à Hans, d'avoir réglé certaines sommes perdues avec un chèque faussement signé de vous.

M. Longdöfen fut littéralement atterré. Son ami continuait :

— Sans la rixe et l'état grave de l'étudiant, l'affaire aurait peut-être pu s'arranger; mais la famille exaspérée est prête à déposer une plainte contre Hans.

— Quels sont ces gens? demanda M. Longdöfen qui s'efforçait de ne pas perdre sa faculté de réfléchir.

— Des gens assez douteux, malheureusement. Sans grandes ressources, de moralité équivoque... et qui ne négligeront pas une si belle occasion de tirer profit pécuniaire d'un incident fâcheux.

— C'est-à-dire?...

— Que l'offre d'une somme... importante... très importante, les ferait, peut-être renoncer...

COUPON CADEAU — Offre Spéciale

ABONNEZ-LES AUX TROIS GRANDS MAGAZINES

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

Remplissez ce bulletin à votre choix.

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$ pour l'abonnement indiqué d'un (X). — IMPORTANT : Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

(1)

NOM DU DESTINATAIRE

ADRESSE

VILLE

PROV. ou ETAT

(2)

NOM DU DESTINATAIRE

ADRESSE

VILLE

PROV. ou ETAT

NOM DE L'ENVOYEUR
ADRESSE
VILLE
PROV. ou ETAT

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, rue de Bullion,

Montréal 18, P. Q.

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine

du 24 octobre au 7 novembre 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Vous avez le don d'exciter des jalousies, même dans votre entourage immédiat. Et ce n'est pas seulement pour votre réussite professionnelle, mais pour votre sage comportement.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



La tournure de vos affaires de coeur sera de nature à vous inspirer des espoirs, mais votre esprit tourmenté vous objectera des "si" et des "mais" et vous risquez d'échouer.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Il est vraisemblable qu'il vous faudra vous préoccuper de problèmes domestiques assez épineux. Mais si vous vous comportez raisonnablement, vous vous réjouirez d'importants succès.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Vous auriez intérêt à ne pas vous familiariser trop rapidement avec les gens étrangers à votre cercle habituel, car vous pourriez être déçus par des apparences trompeuses.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Une rencontre dont vous espérez plus de spontanéité vous décevra si vous ne tenez pas compte du caractère peu communicatif de la personne en cause. Soyez compréhensifs.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Un travail fastidieux risque de vous être imposé, acceptez-le de bonne grâce plutôt que d'entraîner des conflits dans votre milieu professionnels en cherchant à vous en libérer.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



La quinzaine sera mouvementée et vous serez tenus en haleine par des imprévus parfois désagréables. Le hasard interviendra dans vos affaires de coeur. Fiez-vous à vos intuitions.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Un besoin d'activité, plutôt physique que moral, vous portera à entreprendre trop de choses à la fois. Prenez garde au surmenage. Et gare à l'équilibre de votre budget.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Si vous êtes mariés, félicité conjugale; si vous ne l'êtes plus, vous trouverez des personnes toutes disposées à vous remarier et cela dans des conditions très satisfaisantes.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Votre charme personnel vous vaudra la sympathie de l'autre sexe et vous n'aurez aucun mal à faire des conquêtes. Mais peut-être cela ne vous intéressera pas suffisamment.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Quinzaine agréable car vous serez souvent invités au-dehors. Vous serez entourés d'une jeunesse qui tranchera par son entrain sur votre milieu familial un peu trop réservé.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Si vous cherchez une situation ou si vous désirez changer la vôtre, vous trouverez parmi vos relations des personnes influentes qui vous aideront, si vous êtes moins timides.

M. Longdöfen prit aussitôt sa décision. Il était alors dans sa villa du fjord et n'était prévenu que tardivement des faits. Il voulait maintenant agir avec le plus de rapidité possible afin d'éviter le pire.

— Quelle que soit cette somme, je paierai. Je ne saurais supporter qu'une plainte... Tout ce que je possède, s'il le faut...

— Songez pourtant à votre fille, dit l'ami, fort ému.

— Hélas!... Ma pauvre Elsa!... Mais il s'agit de notre honneur. Elle pensera comme moi. De plus, elle aime infiniment son frère et acceptera n'importe quel sacrifice afin de le sauver. Mon ami, aidez-moi. Sachez ce que seront les exigences de ces gens.

Les démarches, faites par l'ami en question, aboutirent au retrait de la plainte, d'autant plus que le blessé, jugé d'abord gravement atteint, se rétablit rapidement. Mais ce retrait ne fut consenti qu'en échange d'une véritable fortune. En fait, M. Longdöfen dut réaliser la plus grande partie de ce qu'il possédait — par suite de circonstances économiques et boursoières déplorables, cette réalisation fut particulièrement désastreuse — ne gardant qu'une rente lui permettant de vivre simplement, et la propriété du fjord qu'il dut louer avec un très long bail.

Du moins, l'honneur était-il sauf et le nom des Longdöfen demeurerait absolument pur.

Cependant l'affaire s'était ébruitée. Ne pouvant accepter les regards apitoyés de ses concitoyens, frappé dans son orgueil et dans son affection personnelle, M. Longdöfen, après avoir obtenu que Hans s'expatriât, avait pris le parti de quitter la Norvège.

Il vint s'installer, avec quelques restes de son ancienne opulence, dans la maison de Saint-Quilvic. Là, dans cet exil volontaire, il sembla que le sort s'adoucissait en mettant Bertrand de Vilford sur la route d'Elsa. Du moins, pour celle-ci, l'existence se reconstruirait à l'abri de tout souci et son père ne ressentirait plus le tenace regret d'avoir ruiné sa fille pour sauver son fils de l'arrestation et du déshonneur.

De Hans, parti pour l'Amérique, il n'avait plus de nouvelles.

Il y eut ainsi pour le père et pour la fille quelques mois de quiétude puis, brusquement, un nouveau drame. Elsa revenait chez M. Longdöfen, désespérée, et un exil plus lointain encore s'imposait pour tous deux.

Pendant longtemps, la jeune femme avait refusé de dire à son père ce qui s'était passé, détruisant son bonheur.

Cependant, peu après la naissance de son fils, rendue plus faible par sa maternité et le sentiment de sa solitude auprès de ce berceau, elle avait tout raconté :

— Un soir, dit-elle, tandis que je revenais de vous voir et rentrais à Vilford, je fus abordée par un gamin du pays qui me remit une lettre. Je l'ouvris, et ma surprise devint de la stupeur quand je vis qu'elle était de Hans. Il me disait que, après avoir voulu gagner l'Amérique ainsi que vous le lui aviez demandé, la crainte de se laisser de nouveau entraîner — vous savez combien il était faible — à des imprudences, l'avait décidé à quitter l'Angleterre et s'engager dans une voie plus rude. Des indications lui ayant été fournies à ce sujet, il avait résolu de s'engager en France dans la Légion étrangère. Il sortirait de là régénéré, rendu plus fort; alors, vous pourriez lui pardonner.

Une vive émotion avait envahi M. Longdöfen. Il prit la main d'Elsa :

— Et alors? demanda-t-il.

— Comment avait-il découvert notre résidence à Saint-Quilvic? Je ne sais. Sur le moment, je ne m'en souciai pas. Il me disait ne pas pouvoir renoncer au

désir de me voir. Il était venu en Bretagne, de Paris où il avait rempli les formalités d'engagement; il se tenait caché dans une ferme proche du village et me suppliait de venir, le lendemain, dans une chapelle en ruines que le hasard lui avait fait apercevoir non loin de sa ferme et dont il m'indiquait la situation. Je la connaissais bien, d'ailleurs.

« Vous devinez mon trouble que je dus dissimuler à Bertrand. Je ne pouvais rien lui dire puisqu'il ignorait nos malheurs et les fautes de Hans. Bertrand devait s'absenter ce lendemain une partie de la journée; il ne rentrerait qu'à la fin de l'après-midi. Je pus donc me rendre facilement à l'appel de Hans. Il se montra infiniment ému, infiniment repentant, et infiniment désireux de racheter le passé. Son engagement était sage mais les dangers auxquels il serait exposé m'affolaient. Je l'assurai de ma tendresse, lui demandai instamment de me faire parvenir des nouvelles, l'obligeai à accepter une petite somme dont je pouvais disposer — un cadeau de Bertrand.

« Au moment de nous séparer, Hans me prit dans ses bras; je demeurai quelques secondes ainsi, serrée contre lui, ma tête reposant sur son épaule tandis qu'il embrassait mon front. Puis je partis; lui-même prit le chemin de la plus proche gare d'où il regagnerait Paris.

« Hélas! Quand je rentrai à Vilford, je me trouvai devant Bertrand revenu plus tôt qu'il n'était prévu, de Bertrand qui, en traversant le bois, avait vu, dans la vieille chapelle, un homme me tenant dans ses bras. Une pénible discussion eut lieu entre nous. Je refusai de dire qui était cet homme et vous comprenez, père, ce que supposa Bertrand...

— Ma pauvre petite!... murmura M. Longdöfen. Ainsi, ce n'était pas assez du mal fait quelque temps plus tôt, il fallait encore que Hans détruisit ton bonheur...

— Alors reprit Elsa, ne pouvant supporter les soupçons de mon mari, ne pouvant me disculper sans révéler ce que vous et moi tenions tant à cacher, je quittai Vilford, père, et vins me réfugier auprès de vous.

— Pauvre enfant... pauvre innocente victime... murmura encore M. Longdöfen, qui demeura un long moment accablé de tristesse.

— Père, dit la jeune femme, nous ne parlerons jamais plus de cela, n'est-ce pas? Le passé est mort. Nous reprendrons courage car nous avons un autre Bertrand, un tout petit Bertrand, près de nous.

Effectivement, plus jamais, il n'avait été question entre eux de Hans, ni du mari trop crédule d'Elsa.

Seul Andou était là pour rappeler ce qu'avait été le court bonheur de la jeune femme et l'atroce erreur qui avait brisé ce bonheur.

VII

UNE dernière exploration venait d'être faite par Bertrand à l'est d'Ajaccio. Ainsi que les précédentes, elle s'avérait infructueuse. Il était à bout de courage. Il ne lui restait qu'à confier à des gens plus habiles que lui le soin de retrouver Elsa. Une agence de recherches, oui, mais il ne trouverait cela qu'à Nice.

Le lendemain, à cinq heures, il prendrait le bateau; il fit retenir une place sur le « Commandant-Querré », puis, envahi d'une amère tristesse, il rentra à l'hôtel pour passer sa dernière nuit dans ce pays si beau mais, pour lui, si décevant.

Dans le courant de la matinée suivante, il sortit afin de tromper son im-

[Lire la suite page 50]

HILL LA SEULE COMPAGNIE DE DÉMÉNAGEMENT COMPLÈTEMENT ÉQUIPÉE À L'ÉCHELON NATIONAL AU CANADA



6 POINTS IMPORTANTS

Premier: Fondée en 1888, Hill the Mover fut la première compagnie canadienne à motoriser ses véhicules en 1911.

Premier: En 1913, arrivait à New York la première remorque de déménagement canadienne... envoyée par Hill the Mover, naturellement.

Premier: Hill the Mover inaugura le premier service d'autobus au Canada, entre Hamilton et Brantford, Ontario.

Premier: Hill the Mover fut la première compagnie de déménagement au Canada avec équipement entièrement motorisé.

Premier: Difficile à prouver, mais vrai, Hill the Mover croit avoir été le premier à offrir un service d'emballage des articles à déménager.

Premier: Le premier déménagement domestique par route entièrement canadienne, de Toronto à Winnipeg, fut fait par Hill the Mover en 1946.

Au Canada, Hill the Mover est *la seule* compagnie de déménagement qui soit propriétaire de ses remorques, succursales et entrepôts dans tout le pays; et soit équipée pour déménager les meubles, de la porte de votre demeure à la nouvelle, *n'importe où au Canada*. En outre, Hill the Mover a un service de liaison s'étendant à tous les états américains.

Hill the Mover vous offre le meilleur service. Si vous ne voulez pas emménager immédiatement dans votre nouvelle résidence, Hill the Mover entreposera vos meubles dans un entrepôt sous sa gestion et lui appartenant en propre. De plus, les déménageurs Hill—les plus courtois dans le métier—traitent vos meubles comme s'ils leur appartenaient.

Si vous projetez de déménager, au loin ou dans le même quartier, téléphonez au bureau de Hill the Mover le plus près pour un estimé gratuit. Vous trouverez le numéro dans les pages jaunes de votre annuaire téléphonique.

Pour recevoir un exemplaire gratuit de la brochure "Liste de vérification pour un déménagement plus facile", écrivez à Hill the Mover.



BUREAUX ET ENTREPÔTS DANS TOUT LE PAYS

Téléphonez à Hill the Mover

Siège social: Toronto. **Succursales et bureaux de vente:** Montréal Summerside Halifax Dartmouth Chatham Moncton Oromocto Peterborough Pembroke Ottawa Trenton Barrie Hamilton St. Catharines Clinton Sudbury Winnipeg Brandon Regina Calgary Edmonton Chilliwack Vancouver Victoria.

AU-DELÀ DE 70 ANNÉES DE SERVICE



LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DE DÉMÉNAGEMENT ET D'ENTREPOSAGE DOMESTIQUES AU CANADA

²⁴
La sensation de l'année!

LA DODGE DART '60

Chic, fringante, entièrement nouvelle



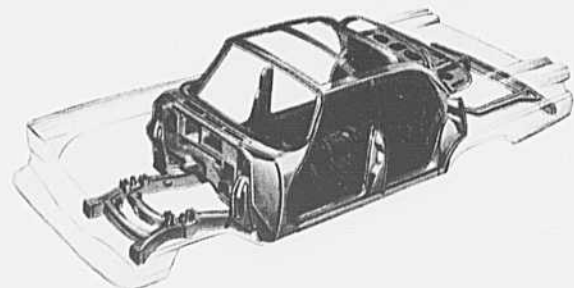
une voiture unique de la catégorie

de prix populaire

**NOUVEAU CHIC...NOUVELLE CARROSSERIE
MONOCOQUE...NOUVELLE ÉCONOMIE**

Allez voir et *essayer* la Dodge Dart aujourd'hui même—vous constaterez que c'est une sensationnelle innovation dans le domaine des voitures à prix populaire. Sensationnelle, parce que l'on n'a jamais vu voiture aussi logeable et luxueuse, aux performances aussi brillantes, à un prix aussi bas. Sensationnelle, parce qu'elle présente une foule de perfectionnements techniques extraordinaires qui n'ont jamais été offerts, à *aucun* prix. Examinez-la bien, faites-en l'essai... Vous serez vite convaincu que la merveilleuse Dodge Dart est *absolument* supérieure à toute autre voiture de la catégorie à prix populaire. Vous vous devez de la voir et de l'essayer. Passez aujourd'hui même chez votre dépositaire Dodge-DeSoto.

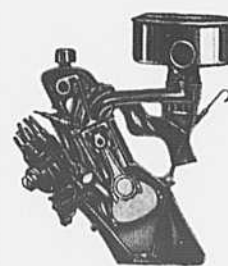
**LES PLUS GRANDS PERFECTIONNEMENTS TECHNIQUES
DE L'HISTOIRE DE L'AUTOMOBILE**



LA CARROSSERIE MONOCOQUE QUI BANNIT PRATIQUEMENT FERRAILLEMENTS, GRINCEMENTS ET ROUILLE. La carrosserie et le châssis de la Dodge '60 ne font qu'un. C'est comme une forteresse d'acier d'une seule pièce—sans joints qui puissent vibrer ou se rouiller—avec une suspension d'une douceur inconnue jusqu'ici. Vous êtes assis en posture naturelle et confortable, dans une carrosserie aussi silencieuse que solide. Cette carrosserie monocoque restera neuve pendant des années!

**NOUVEAU SIX-CYLINDRES INCLINÉ
ULTRA-ÉCONOMIQUE**

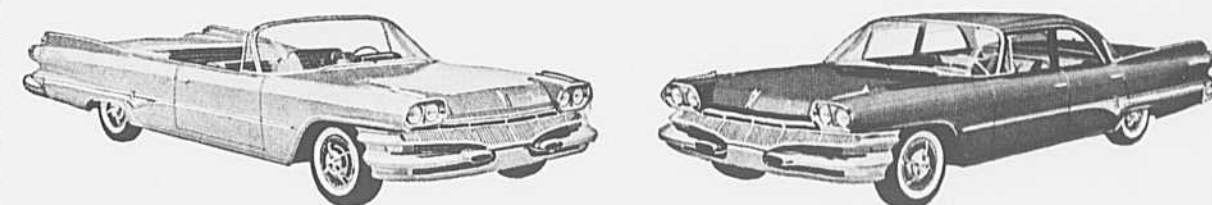
Voici le premier six-cylindres entièrement moderne... incliné pour diminuer la consommation d'essence et améliorer les performances. Cette inclinaison permet au nouveau six-cylindres de mieux aspirer le mélange gazeux et à la voiture de parcourir plus de milles au gallon. Grâce au montage flottant "Free Flight", le moteur est, pour ainsi dire, suspendu dans l'espace, de sorte qu'il ne transmet pas les bruits et vibrations. Monté sur ressorts, ce moteur économique donne toute sa puissance sans pulsation.



Le nouveau hardtop Phoenix 4 portes, type parfait de l'impeccable technique. Un produit de la Chrysler Corporation.



3 SÉRIES SENSATIONNELLES • SENECA-PIONEER-PHOENIX • 22 MODÈLES RAVISSANTS • 6 ET V8



La Dodge Dart est une des *prodigieuses*

voitures '60 présentées par Chrysler of Canada



L'ETONNANTE FAMILLE MAHUZIER REGLE SES EXPEDITIONS SUR SES NAISSANCES ET SES MARIAGES

par
Jean-François Périer

PAPA, c'est toujours la même chose. Nous commençons à devenir casaniers. Il faut changer un peu, dans la vie. Partons, sur l'eau cette fois.

Papa approuve. Une famille qui prépare déjà les grandes vacances? Pas précisément. Ce que les jeunes Mahuzier qualifient de « casanier », c'est d'avoir plusieurs fois parcouru le monde en se vouant aux aventures de terre, et plus particulièrement de la terre d'Afrique.

L'étonnante famille a les moyens à présent de s'offrir un bateau et de tenter, après tant d'autres aventures,

celle de la mer. On ne s'étonnerait pas de la voir un jour s'embarquer dans une fusée pour la lune.

Et pourtant, au départ, c'était bien une famille de paisibles petits bourgeois. Albert Mahuzier semblait le plus rangé des employés de banque. Il y a sept ans seulement que les « Mahu » sont des gens du grand voyage. Leur première expédition collective date de 1952, et depuis ils ont sillonné l'Afrique, l'Australie, l'Amérique du Nord. Sous toutes les latitudes, ce couple étonnant et ses neuf enfants ont procédé chaque matin au « lever des couleurs » : en l'occurrence trois chemises, naturelle-

ment une bleue, une blanche et une rouge, tendues au son du clairon sur la corde à sécher le linge...

A les voir, ils ne se distinguent en rien de toutes les familles de campeurs. Le père, un homme musclé, de taille moyenne, dont le visage énergique paraît plus jeune sous la barbe noire qu'il ne quitte que lors de ses escales parisiennes. Les jeunes gens de la « tribu » ne l'ont pas suivi dans cette coquetterie d'explorateur. D'ailleurs plusieurs d'entre eux seraient bien en peine d'exhiber du poil au menton...

Du côté féminin, c'est la même souche robuste, davantage même, dans l'appar-

rence, que les adolescents et les petits garçons, tous d'une élégante minceur. Mme Mahuzier et ses filles ont les épaules solides de celles qui ne reculent pas devant une charge, les bras musclés prêts aux durs travaux physiques, les jambes vigoureuses des grandes marcheuses. C'est pourtant là, à présent, le point faible de la mère de famille qui commence à éprouver la fatigue des milliers de milles parcourus, sous la forme d'accidents veineux.

Comme elle, ses filles ont des traits réguliers, des regards francs, des cheveux châtons coiffés selon un seul critère : la simplicité.

Pour la tenue : couleurs à volonté, mais un uniforme, le short et la chemise. Seule Mme Mahuzier préfère le port des blue-jeans. Tout est relatif. Par rapport aux shorts, cela fait plus digne.

Jusqu'au 1er janvier 1952, la famille s'était limitée aux belles vacances de campeurs. A vrai dire, la vocation d'Albert Mahuzier n'est pas si récente. Vingt ans auparavant, il savait déjà ce qu'il voulait, et quittait les ternes bureaux de sa banque pour l'accomplir. Qui dira un jour combien de vocations aventureuses sont nées derrière les guichets d'une banque?

Pour Albert Mahuzier, cette vocation avait débuté dès l'enfance, avec l'amour des bateaux. Ce natif de Saint-Brieuc avait, comme tous les petits Bretons, construit de primitifs rafiots à bord desquels on parcourait la baie de Saint-Malo. Bien entendu à l'insu des parents, et plus d'une fois au risque de la noyade.

C'est cette voie qu'il entreprend en 1932, au sortir de la banque. Il s'associe avec un ami pour fabriquer des canoës. Mais cela, ce n'est pas l'aventure. Ce n'est que le prétexte. Très vite, « pour inciter à la vente » et surtout pour faire ce qui lui plaît, Albert Mahuzier descend lui-même les rivières de France, déjà muni de son instrument de travail favori : une caméra cinématographique. Déjà sa femme et ses enfants l'accompagnent. Les enfants dès qu'ils ont dépassé l'âge de trois mois. Jeannine, la vaillante épouse, ne ratera jamais un voyage, même lorsqu'elle attend un enfant. Les nouveaux-nés sont confiés aux grands-

parents. Elle est la cheville ouvrière des expéditions. Impossible de se passer d'elle.

— Jeannine n'a jamais cessé de m'appuyer dans mes projets, dit tendrement Albert Mahuzier. Dès le début, elle a compris que je ne suis pas fait pour la vie de sédentaire. Elle n'a jamais craint l'avenir, même lorsqu'elle savait fort bien que celui-ci ne serait pas toujours facile. Ces derniers mois, elle s'est soumise à deux opérations des jambes pour pouvoir poursuivre notre existence aventureuse.

[Lire la suite page 39]

SAMEDI-EXPRESS

[Suite de la page 6]

● Les idoles des « juke-boxes »

mances extraordinaires, jusqu'à l'exposé dénué d'indulgence de leurs fautes récentes, ah, comme je voudrais que l'on s'abstienne de les « démontrer » en leur présence comme le guide d'un jardin zoologique « démontre » ses pensionnaires! Qui de nous n'a rencontré cette maman ou cette grand-mère (le travers que je dénonce est surtout le fait des femmes) qui relatent en grand détail, devant leur marmot, les bons mots de ce marmot, ses entreprises plus ou moins coupables, ses initiatives plus ou moins heureuses?

Le sujet de ces révélations n'a pas toujours l'air passionnément intéressé par ces discours. Il lui arrive même de paraître ennuyé, gêné, aussi bien des évocations flatteuses que des autres. Et c'est une bonne réaction: l'enfant indique ainsi qu'une certaine pudeur, une certaine réserve, latentes chez lui, sont vaguement offensées par la publicité faite à des propos, à des attitudes qu'il ne pensait pas destinés à d'autres qu'à son entourage immédiat. On souhaiterait que soient ménagés chez lui ces germes de délicatesse, qui ne doivent pas en se développant aboutir à une timidité excessive, mais qu'il convient aussi de ne pas étouffer.

Quant aux enfants « cabotins », qui se délectent des récits consacrés à leurs faits et gestes, qui se pavent, se rengorgent et ne tardent pas à organiser une petite représentation supplémentaire au bénéfice des auditeurs, ceux-là, je les abandonne: ils se chargeront eux-mêmes, dans un proche avenir, de punir leurs parents de n'avoir rien fait pour les détourner de cette vie funeste!

Les boîtes à musique, appelées « juke-boxes » aux Etats-Unis et par les fanatiques de ce passe-temps dans le monde entier, ont créé leurs propres vedettes. De plus en plus, ces vedettes appartiennent à la « nouvelle vague ». Elvis Presley y fait déjà figure d'ancêtre.

Pour l'instant, Paul Anka, avec son accent *yankee* à outrance, est au sommet de sa cote. Il avait demandé 1 million de livres pour participer à une tournée à San Remo. Mais lorsqu'il sut que la soirée devait être télévisée, ses prétentions ont augmenté de 500,000 livres. Cela pour hurler une demi-douzaine de chansons. Ce qui s'appelle avoir un gosier d'or...

Mais Paul Anka a un dangereux concurrent: Fabian Forte. Fabian a seize ans, gagne déjà des sommes fabuleuses, et il vient d'arriver à Hollywood pour y tourner son premier film. Bien entendu, il n'a aucune voix. Ou plus exactement le peu de voix qu'on lui entend dans le fracas de la batterie est vulgaire et strident. Mais il a les épaules larges, les cheveux hirsutes, un sourire dédaigneux et amer. Le physique parfait du jeune voyou, et par conséquent l'idéal d'une certaine catégorie de jeunes filles d'aujourd'hui. Ses derniers disques se sont vendus à 750,000 exemplaires. Et son impresario n'a qu'une crainte: qu'il renonce momentanément à sa carrière pour apprendre vraiment à chanter...

Au village

Un citadin en vacances dans une ferme cherche à se rendre utile. Sur son insistance, on lui confie la traite des vaches.

Une heure après, le fermier le voit revenir avec un oeil poché.

Ça m'est arrivé en trayant, affirme-t-il.

— Mais c'est impossible, voyons!

— Je vous assure. La vache m'envoyait toujours sa queue dans la figure...

— Et bien, et alors?

— Alors, je lui ai attaché une brique au bout...

Pour sauver les apparences

Deux fillettes sortent de la distribution de prix. L'une chargée de couronnes et de livres... l'autre les mains vides.

Arrivées à la porte de l'école, celle-ci se tournant vers sa compagne:

— Prête m'en un... pour dans la rue!

Deux qui la connaissent

— Sapristi, tu as l'air bien content! Qu'est-ce qui se passe?

— Ah! mon vieux, oui je suis satisfait: je viens de conclure une bonne affaire... je me suis assuré contre l'incendie et contre la grêle.

— L'incendie, je comprends... mais la grêle, comment vas-tu la faire tomber?

Bonnes amies

Dans un salon, une dame âgée déplie le faire-part du décès d'une de ses amies. Elle a la larme à l'oeil, puis, tout-à-coup, elle pousse un grand cri:

— Enfin! Je sais son âge! s'écrie-t-elle avec satisfaction.

VOUS aussi pouvez maintenant adhérer au

Club Opera Diamond

et bénéficier de tous les avantages offerts aux membres:

- Un superbe catalogue en couleurs, 260 pages, et une carte de membre.
- Le privilège de magasiner dans le confort de votre foyer.
- Une remise de 25 à 50% sur chaque achat.
- Un bulletin périodique gratuit offrant des remises additionnelles.
- Renouvellement annuel automatique et gratuit de votre carte de membre avec un seul achat.
- Vous pouvez laisser le Club quand il vous plaît.
- Votre adhésion ne comporte aucun engagement.
- Un choix de 4,000 articles de luxe:

Diamants — Montres — Bagues — Bijoux — Articles de cuir et de sport — Matériel de photographie.

N'envoyez pas d'argent.
Postez immédiatement votre formule d'inscription.



Pensez beauté... Pensez qualité...

Pensez Opera! Découpez et postez



OPERA DIAMOND CO. LTD.
130 est, rue Liège, Montréal, P.Q.

L. S.

Je désire adhérer au Club Opera Diamond. Adressez-moi gratuitement une carte de membre et le catalogue. Il est bien entendu que cela ne m'engage à rien.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....



Soixante ans dans le commerce des bateaux

Les millionnaires se disputaient mes yachts

par H. E. Julian

Il est bien difficile d'expliquer ce qu'est exactement un yacht, même lorsqu'on a passé soixante ans de sa vie à en équiper, à en acheter, à en revendre, et à en faire bâtir...

Un vieux loup de mer m'en a donné une fois la définition la plus simpliste, mais peut-être aussi la plus juste: «C'est un bateau chargé de caisses de whisky et de boîtes de cigares, spécialement choisi pour y inviter ses amis et passer du bon temps avec eux»...

En fait, les gens achètent des yachts pour des raisons les plus diverses et souvent les plus opposées. J'en ai vendu à de gros financiers qui voulaient y recevoir des clients particulièrement importants et à des Directeurs de journaux désireux d'échapper à leurs soucis quotidiens, mais aussi à des agitateurs politiques qui essayaient de préparer et de fomenter à l'abri de la haute mer quelques révolutions séparatistes...

Un riche explorateur vint un jour négocier avec moi l'achat d'un bâtiment de 34.000 livres pour son fils. Selon lui, il avait trop d'amis qui l'entraînaient à passer ses nuits dehors. C'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour l'empêcher de boire. Une autre fois, je me perdais en conjectures sur les raisons qui avaient poussé un célèbre banquier à me commander un yacht: il avait le mal de mer dès qu'il montait sur le pont. Il m'expliqua qu'un de ses amis lui ayant fait cadeau d'une longue-vue, il en fut tellement ravi qu'il ne pensa plus qu'à posséder un bateau à lui pour pouvoir s'en servir. Il avait si peu le pied marin que nous fûmes obligés de lui peindre les cabines de bâbord en émail blanc, et celles de tribord en émail bleu, pour qu'il puisse s'y reconnaître. Une des demandes les plus extravagantes que j'aie jamais reçues, c'est celle d'un producteur de cinéma qui voulait m'acheter une goélette de cent tonneaux pour traverser l'Atlantique, seul avec les acteurs d'un de ses films de corsaire, dont il espérait ainsi assurer le lancement...

Les yachts ont d'ailleurs toujours attiré la publicité. Lorsque le célèbre Sir Thomas Lipton décida, en 1898, d'envoyer son somptueux *Shamrock* concourir pour l'*American Cup*, la plus célèbre course de voiliers du monde, la vente du thé Lipton aux États-Unis quadrupla en quelques jours. Et, pour le lancement du même *Shamrock* patronné par Edouard VII, ami intime de Sir Lipton, j'eus bien du mal à ne pas succomber à la tentation des 1.000 livres que m'offrait le représentant d'une marque de champagne pour remplacer au dernier moment, la bouteille que devait briser Edouard VII par celle de son cru personnel... Un des directeurs de journaux, celui du *Daily Mail*, qui nous avait acheté un yacht de 185 tonneaux pour se reposer, ne put pas résister longtemps à la merveilleuse opportunité que présentait sa nouvelle acquisition, et six mois plus tard, son yacht, ancré chaque soir devant une plage à la mode de la côte anglaise, était occupé par un

orchestre et transformé en salle de concerts gratuits pour les estivants massés sur les quais, avec de puissants haut-parleurs et de gigantesques banderoles lumineuses faisant scintiller haut et large, le nom de *Daily Mail*.

Néanmoins, il serait bon d'ajouter, pour être juste, que la plupart des gens qui possèdent des yachts, aiment la mer en général et le yachting en particulier.

Avant de devenir courtier en yachts, j'eus à gravir tous les échelons de la profession, et je débutai à Londres en 1883; comme commis dans la plus vieille boutique du monde en affrètement de yachts, celle que Dickens, qui la considérait déjà comme une curiosité, décrit en long et en large dans *Domby and Son*. George Wilson, son possesseur, qui avait en outre, fondé le plus ancien journal spécialisé de *Yachting Record*, était obligé de refuser plusieurs fois par an, les offres d'Américains millionnaires et admirateurs de Dickens, qui voulaient lui racheter la boutique et la transplanter pièce par pièce aux États-Unis. Car s'il est vrai que «yacht», est un mot d'origine hollandaise, la véritable patrie du yachting n'en reste pas moins l'Angleterre, et plus particulièrement l'embouchure de la Tamise où Charles II participa à la première course de

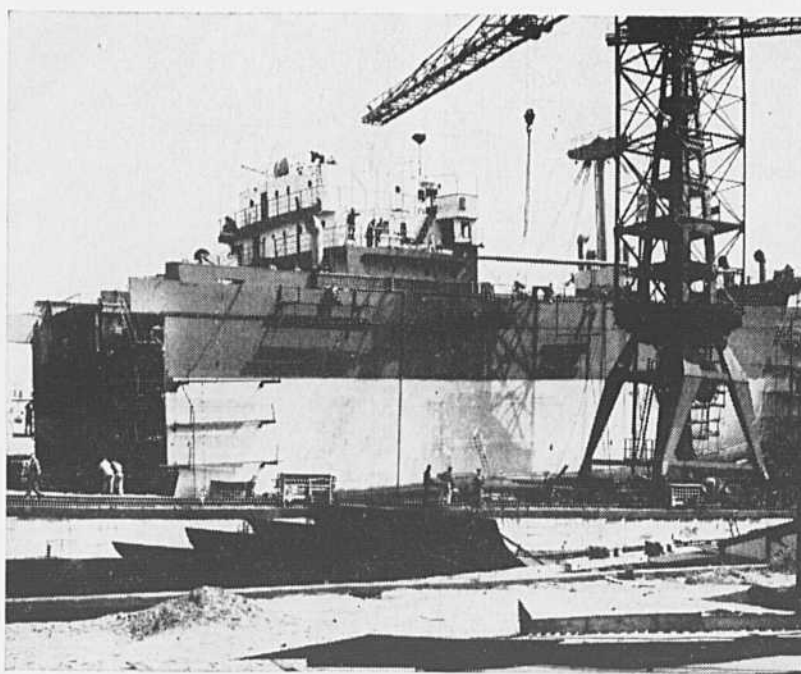
voiliers, sur un yacht que lui avait offert la Compagnie des Indes Néerlandaises. Pour les Yachtmen du monde entier, les petites villes de Brightlinsea, de Wivenhoe, et de Rowhedge, sur les bords des affluents de la Tamise et les petits ports de Gosport, de Lymington et de Southampton, sur les côtes Est et Sud de l'Angleterre, sont aussi connus que n'importe quelle capitale. Il y a seulement deux manières de se procurer un yacht; s'en faire bâtir un si l'on est riche, et en acheter un d'occasion si l'on est un vrai marin. Gosport est quelque chose comme le marché aux puces mondial du yachting, où les amateurs, de vieux chantiers en vieux chantiers, finissent toujours par trouver le bâtiment de leur rêve. Il ne leur reste plus alors qu'à l'afficher, et à le figurer soigneusement. Pour cela «on fait la côte», comme à Paris, on «fait les quais». Les «tangéroises», qui grouillent dans chaque petit port, ne se trouvent qu'en Angleterre, et sont aussi célèbres et aussi pittoresques que les bouquinistes en France. Ce sont de vieilles boutiques ainsi dénommées parce que l'on y marchande aussi farouchement que dans n'importe quelle échoppe arabe, tangéroise, ou autres, tous les instruments maritimes d'occasion les plus divers, vieilles ancres perdues

dans la vase et ramenées par les pêcheurs, voiles encore bonnes, mais un peu sales, que les riches propriétaires font aussitôt remplacer ou «sextants du samedi soir», revendus par de jeunes officiers en panne d'argent et en quête de whisky.

A la fin du XIX^{ème} siècle, où il y avait très peu de yachts à vapeur, et aucun moteur à moteur, tout le yachting londonien était centralisé dans ces quelques petits ports envahis par la vase où les bateaux doivent reposer mollement pendant l'hiver. Au printemps, les propriétaires qui, à cette époque, où le week-end n'existait pas, ne disposaient que d'un jour par semaine pour sacrifier à leur sport favori, étaient souvent obligés, le dimanche soir, quand il n'y avait pas eu assez de vent, de descendre à un quelconque petit port de pêche, afin de regagner précipitamment Londres et le Stock-Exchange, en laissant à leur capitaine et à leur équipage le soin de ramener le yacht à Rowhedge, à Wivenhoe ou à Brightlinsea. Ces petits ports, où tout, hommes et choses, tournait autour du yachting, avaient chacun ses traditions, ses légendes, ses reliques. Au cimetière de Wivenhoe, se trouve la tombe d'un certain Sainty, un des plus célèbres constructeurs de yachts, du début du XIX^{ème} siècle, la seule tombe, à ma connaissance, qui relate, gravé sur la pierre, que l'homme enterré là, a «bâti le plus beau yacht de son époque». Il s'agissait de *La Perle*, cutter de course de 175 tonneaux, réalisé en 1820 pour le marquis d'Anglesey. Ce dernier, voulant arriver à ses fins, avait été obligé d'user de toute son influence, qui était grande afin de faire sortir de prison Sainty, condamné pour contrebande, activité assez courante, en ce temps. Sainty avait alors exigé du marquis qu'on libérât également son contremaître incarcéré pour les mêmes raisons et sans lequel il ne pouvait rien entreprendre. De fil en aiguille, le marquis fit sortir cinq hommes de prison pour parvenir à se faire construire son yacht. Il n'eut pas à s'en plaindre. Cinquante-trois ans plus tard, il était toujours aussi solide, et il se revendit une fortune.

C'était surtout à Brightlinsea que l'on allait s'ancrer le plus volontiers. Vers 1920, j'eus à m'y charger de la vente de la *Gazelle*, un vieux cutter qui avait eu son heure de célébrité historique. En août 1870, Sir Burgogne, de la Chambre des Lords, qui l'avait fait construire, dut précipitamment cingler vers Deauville pour aller rechercher sa femme villégiaturant en France, où le climat politique lui paraissait malsain. Au moment de rembarquer pour Brightlingsea avec Lady Burgogne, une autre dame de grande allure, au type espagnol, était venue leur demander refuge: c'était l'Impératrice Eugénie qui essayait de gagner l'Angleterre. Ce fut son premier voyage en yacht. Par la suite, en exil, soit par goût, soit par reconnaissance, l'impératrice ne devait pas en rester là. Elle acheta un yacht à vapeur de 500 tonnes, le *Chardon*, qui, lorsque je le revendis beaucoup plus tard, à la

LANCEMENT... D'UN DEMI-BATEAU



Aux chantiers maritimes de Bolnes, près de Rotterdam, Hollande, va être lancé prochainement un demi-bateau. Il s'agit de la partie-avant du navire suisse *Nyon* qui s'échoua en novembre 1958 sur la côte d'Ecosse. La poupe ne subit pas trop d'avaries et put être dégagée et remise à neuf. Les autorités passèrent alors commande aux chantiers de Hollande pour la construction de la proue d'un navire de tout point identique à la précédente et les deux moitiés seront soudées pour ensuite reprendre la mer sous le nom de *Nyon-II*.

mort de l'impératrice, avait la particularité d'avoir deux cuisines, une à l'arrière, et une à l'avant pour l'équipage. Innovation ordonnée par Eugénie, le jour, où, en pleines régates, le Prince de Galles à son bord, le cuisinier avait été obligé de passer au milieu des invités avec un énorme plat de harengs saurs bien odorants: le « thé » de l'équipage cantonné à l'avant. Quand elle revendit son yacht, l'impératrice me fit don du secrétaire qu'elle possédait dans sa cabine. Je le tenais encore en 1940, lorsque j'eus à employer comme domestique dans mes bureaux londoniens, une pauvre Espagnole réfugiée. Elle n'avait pas de table dans sa chambre, et c'est ainsi que le secrétaire d'une Espagnole qui avait été impératrice, revint à une autre Espagnole qui n'était, elle, qu'une femme de ménage.

C'est également à Brightlinsea que vécu, pendant trente-cinq ans sans bouger de son yacht, ancré le long du port, le plus excentrique des yachtsmen, Bayard Brown, un riche Américain. Il avait acheté un joli petit bâtiment de 453 tonneaux, le *Lady Torfrida* pour y faire une croisière en Méditerranée. Toutefois, se trouvant parfaitement bien à Brightlinsea, il préféra y rester en entretenant un équipage, jusqu'à ce qu'il se décidât à entreprendre sa croisière. Mais il ne se décida jamais, ne sortit pas une seule fois en mer, et il vécut jusqu'à sa mort trente-cinq ans plus tard, à bord de son bateau, entretenant toujours un équipage de trente-cinq hommes qu'il payait largement, et un capitaine dont le seul travail était de se rendre chaque jour à bord en uniforme, pour déjeuner avec lui. Brown, envoyait quotidiennement de coûteux télégrammes à New-York, afin de régler ses affaires, et passait le reste de son temps à bord de son yacht inamovible, à faire des farces de collégiens à ses hommes et à en exiger en retour, avec un système de « primes » pour les meilleures plaisanteries. L'équipage, oisif, avait d'ailleurs fondé une harmonie et une équipe de cricket qui s'exhibaient en ville, où Brown patronnait et « mécénait » plusieurs oeuvres locales. S'étant un jour emparé d'un dauphin, il le fit empailler et alla le montrer dans les foires avoisinantes, en compagnie de son cuisinier, sous l'étiquette alléchante de *Monstre marin*. Il versait tous les bénéfices de l'exhibition au Temple de Brightlinsea. Au bout de 30 ans, le *Lady Torfrida*, qui n'avait toujours pas bougé, mais qui était cependant demeuré tout le temps en mer, eut besoin d'être refait de fond en comble. Bayard Brown, qui dépensait une fortune pour entretenir sur le pied de guerre un équipage inutile, s'était toujours énergiquement refusé à faire la moindre des réparations conseillées par son capitaine. Bayard Brown fut quand même obligé de faire transporter en cale sèche le *Lady Torfrida*, qui prenait l'eau de partout. Même là, Brown refusa de quitter le bateau pour aller vivre à terre. Et lorsqu'on vint changer les plaques de sa cabine, il fit installer tout un système de bâches afin de pouvoir y rester couché. Quand les réparations, qui avaient coûté fort cher, furent terminées, et que l'on put mettre de nouveau le *Lady Torfrida* à la mer, Brown refusa de bouger; il se trouvait parfaitement bien en cale sèche et entendait y demeurer. Il paya ainsi les cinq livres quotidiennes de droit de port pendant 4 ans, au bout desquels il mourut, toujours à bord de son yacht qu'il avait occupé 30 années sans jamais faire un seul voyage en mer. Le *Lady Torfrida* avait une curieuse destinée. Il fut aussitôt racheté pour 30.000 livres par le Maharajah de Patiala qui le rebaptisa *Etoile des Indes* et dépensa 30 autres mille livres pour le décorer à l'orientale,

avant de le faire venir à Karachi. Malheureusement, le yacht n'arriva que quelques jours après la visite du vice-roi, visite à l'occasion de laquelle le maharajah l'avait commandé. Et celui-ci, fort dépité, monta en tout et pour tout une seule fois à bord de son *Etoile des Indes*, qu'il n'avait jamais vue, l'ayant commandée par correspondance. Il y but un verre de whisky-soda avec le capitaine, et, en redescendant à terre, ordonna qu'on le ramenât aussitôt en Angleterre pour le revendre...

A mes débuts, en tant que commis d'une grosse maison de courtage, mon travail m'amena aussi bien à me mettre en rapport avec des maharajahs qu'à piloter les capitaines de yachts étrangers dans les maisons mal famées de la côte. J'étais aussi souvent chargé d'accompagner les matelots, lors de la « ristourne »: quand un bateau était mis en vente par son propriétaire, il retirait la plupart de ses affaires personnelles, mais laissait toujours à bord quelques objets divers et plus ou moins hétéroclites, qu'il n'avait pas pu ou pas voulu emporter. Cela constituait un petit bénéfice supplémentaire pour l'équipage en général assez mal payé, et contribuait puissamment à ravitailler les « tangéroises ».

Sur un des yachts que nous conduisions à Crosport, afin de le remettre en vente, les matelots ne trouvèrent pour tout butin qu'une grosse boîte à biscuits remplie de farine. Ils décidèrent pour ne rien laisser perdre, d'en faire un gâteau. J'eus l'heureuse idée de refuser la part qu'ils m'offraient. Ladite farine n'était autre qu'un arséniate que l'on mélangeait à la peinture pour empêcher la coque d'être envahie par les algues. Ils s'étaient fait un pudding à l'arsenic, et, obligé de manoeuvrer le yacht tout seul, j'arrivai juste à temps pour remettre l'équipage à l'hôpital.

J'étais également chargé de besognes plus délicates, et auprès de personnalités plus représentatives.

Les prétendants aux trônes d'Europe, qui, à cette époque, n'étaient pas aussi nombreux que maintenant, semblaient tous vouloir noyer leur nostalgie du pouvoir dans le yachting. Je fus une fois envoyé à Cannes pour contacter Don Jaime, prétendant au trône d'Espagne, et désireux d'acheter un superbe yacht qui y était en rade. L'affaire ne se fit malheureusement pas. Il voulait payer avec le collier offert à Marie-Antoinette par la ville de Paris, alors en sa possession, mais dont il demandait un prix beaucoup trop élevé. Le prince était d'ailleurs un homme assez original.

Dans les luxueux restaurants où il dînait, il enfouissait toujours dans les poches de son habit les morceaux de pain qui restaient sur la table, pour faire la pâtée de ses poulets, ce qui ne l'empêchait pas, ensuite, d'aller perdre des sommes considérables au Casino.

Un autre client, banquier à la Cité, avait reçu à son bord, en rade de Santander, le roi d'Espagne en personne. Ce dernier déclara, en regardant le pont soigneusement vernissé, n'avoir jamais vu de yacht aussi bien tenu, et le banquier débordant de fierté, insista pour que le roi d'Espagne, après avoir pris le thé à bord, repartit avec un échantillon du vernis sous le bras...

Il était de bon ton, à cette époque, de recevoir sur son yacht le plus grand nombre de têtes couronnées. Un millionnaire américain nous avait fait construire, pour silloner dans ce dessein les eaux européennes, un des plus luxueux yachts de l'époque, le *Yolanda*. C'était le nom de la reine d'Italie et il décida de commencer par elle sa tournée royale. Mais arrivé en rade de Naples, l'Américain ne put résister au désir de s'absenter un



Comment savourer...

LE DÉLICIEUX VIN ROSÉ DU BARRY, EN 7 TEMPS

Défaites	l'emballage de papier de soie qui entoure la bouteille.
Détachez	le papier métallique qui recouvre le goulot et le bouchon.
Déroulez	le fil de fer qui retient le bouchon.
Dégagez	lentement le bouchon en le tournant.
Débouchez	la bouteille et...
Dégustez	ce merveilleux vin rosé qui pétillie et qui danse dans votre verre.
Délectez-vous	ainsi que vos amis et invités en servant du vin rosé mousseux DuBarry.

Les bons vins canadiens de **Bright**

DEPUIS 1874

TGB-157F

après-midi, afin d'aller voir le Vésuve de plus près.

Ce fut juste le moment choisi par un officier d'ordonnance de la Maison de Savoie pour venir régler les détails de la visite royale. Il repartit cinq minutes plus tard, sans espoir de retour, furieux de voir que le propriétaire n'était même pas là pour le recevoir. L'Américain ne se découragea pas de ce premier échec, et il dépensa 4.000 livres pour refaire décorer une suite de cabines que l'Empereur Guillaume II avait promis d'honorer de sa présence durant un jour ou deux. Le malheur voulut que le *Yolanda* arrivât en vue de Hambourg le 2 août 1914. Dégouté cette fois, l'Américain revendit à une grande-duchesse russe le pauvre *Yolanda*, qui, décidément, n'avait pas de chance avec les souverains; le tsar et la tsarine devaient venir s'y reposer, pendant les derniers beaux jours de l'automne 1917. Au lieu de cela, la grande-duchesse l'utilisa pour s'enfuir de Russie avec sa famille.

Notre maison de courtage en yachts, une des plus importantes d'Angleterre, y représentant le Yacht-Club de France, le Yacht-Club Royal d'Italie, et le Yacht-Club Royal d'Autriche, je me trouvai ainsi mêlé aux personnalités étrangères les plus diverses. Je devais, entre autres aventures, me brouiller avec un ami, à cause d'Anatole France, et devenir le fournisseur pharmaceutique d'une célèbre princesse italienne. Anatole France accompagnant à Londres Mme de Caillaver, qui tenait à Paris un célèbre salon littéraire et son mari, passionné du yachting, nous avait commandé un voilier de 315 tonneaux. Anatole France n'étant que médiocrement intéressé par les choses maritimes, j'allai avec lui chez les an-

tiquaires pour lui servir d'interprète, et, à son retour, il m'envoya en remerciements un de ses livres dédiés. Je n'eus pas le temps de le lire. Croyant bien faire, je le prêtai à la fille d'un de mes amis, qui était en train d'apprendre le français. Son père me le renvoya deux jours plus tard en me faisant savoir que l'homme qui osait mettre de tels ouvrages dans les mains d'une jeune fille ferait mieux de ne plus se représenter chez lui. Quant à la Princesse italienne venue avec son mari pour acheter un cutter, elle n'en trouva aucun à son goût. Cependant, elle ne repartit pas complètement bredouille, puisqu'elle découvrit, juste avant son départ, et grâce à mon interprète, un remède anglais pour les cors aux pieds dont elle souffrait. Deux semaines après, une lettre de son secrétaire me demandait d'en envoyer un petit colis. Une nouvelle demande suivit; le secrétaire avait trouvé le remède tellement efficace qu'il l'avait lui-même utilisé...

J'accompagnais toujours les clients lors des « tours d'essai » que nous faisions pour les vérifications de vitesse.

C'est après un de ces « tours d'essai » fait en rade du Havre, que le Baron Henri de Rothschild m'invita à dîner à bord du yacht qu'il venait d'acheter. Le baron emmenait toujours avec lui son cuisinier et son sommelier particuliers. Le vin et le champagne coulaient à flots et, étant peu habitué à en boire en si grande quantité, je comptai les lumières clignotantes des réverbères sur le quai, en face de nous — il y en avait six — prenant la résolution de cesser de boire quand je n'en verrais plus le même nombre.

Je terminai fièrement le dîner sans voir une lumière de plus, mais le steward à qui je parlai de mon en-

durance, me détrompa cruellement. J'aurais dû me mettre à compter plus tôt. Il n'y avait en réalité que 4 réverbères allumés!... Ce steward, un Ecossais, avait, du point de vue argent, la même réputation que ses semblables. Un hiver, alors que le baron de Rothschild l'avait fait venir, avec sa femme, dans son hôtel particulier de Paris, celle-ci avait exigé un nouveau chapeau pour se rendre dans la ville-lumière. L'Ecossais, bon gré mal gré, lui en avait payé un dans un magasin de confection du Havre. Mais

il faillit étouffer de rage, en arrivant à Paris, lorsque le baron offrit à sa femme d'aller se choisir elle-même un chapeau, et à ses frais à lui, chez une des meilleures modistes de la Rue de la Paix, en l'honneur de son premier séjour à Paris.

Je n'eus, dans toute ma carrière, qu'un seul client allemand, envoyé par un courtier de Hambourg. Il nous acheta un yacht à vapeur de 500 tonnes pour faire une croisière en Méditerranée. Croisière de courte durée; il fut arrêté dans le premier port

français où il fit escale. Mon unique Allemand était en effet un espion. Quelques jours plus tard, j'appris que le courtier de Hambourg avait été lui aussi arrêté, mais en Allemagne, et comme espion français.

Le client le plus excentrique que j'aie jamais vu fut sans conteste Jacques Lebaudy, qui avait décidé de fonder un empire du Sahara, et qui se faisait d'ailleurs appeler lui-même l'Empereur du Sahara. Débarqué à Londres afin de se procurer un yacht à vapeur pour organiser une expédi-

tion saharienne, il avait fait venir de France un énorme trône en bois sculpté qu'il installa dans sa chambre d'hôtel. La direction lui avait d'ailleurs appointé un détective particulier pour la surveillance de ses chaussures; elles disparaissaient tous les soirs du pas de sa porte, emportées comme souvenirs par des touristes américains. Lebaudy nous acheta un yacht de 500 tonnes, et nomma solennellement le capitaine irlandais qui le commandait *Amiral de la Flotte du Sahara*. L'expédition, inutile de le préciser, n'eut jamais lieu.

Je reçus un jour un câble de l'archevêché de New-York. Il fallait envoyer, dans les huit jours, un yacht de 1,000 à 1,500 tonnes à Naples, où Monseigneur Fisher, archevêque de New-York, à qui l'on avait prescrit quelques mois de repos, devait se rendre pour faire ensuite une croisière en Méditerranée. Nous n'avions à ce moment qu'un seul bâtiment de ce tonnage, et l'on était en train de le restaurer. Nous l'envoyâmes aussitôt à Naples avec une équipe de peintres et d'ouvriers qui achevèrent le travail en pleine mer, pendant le voyage. Il arriva juste à temps, et l'archevêque ne se douta pas que l'on avait donné les derniers coups de pinceaux, cinq minutes avant son embarquement.

Il fit une excellente croisière, mais nous envoya un télégramme affolé de Monte-Carlo. Profitant de l'escale, le steward, qui avait le goût des grandeurs, s'était fait passer pour un baron balte, propriétaire du yacht, et avait accumulé dettes sur dettes dans tous les restaurants et boîtes de nuit, sans compter le Casino. Il croupissait dans les geôles monégasques, et nous dûmes envoyer une caution pour le faire relâcher, l'archevêque ne pouvant pas se passer de son steward.

Pour bien des yachtsmen il importe avant tout, particulièrement en Angleterre, de faire partie d'un Yacht-Club. Il y en a actuellement 391 éparpillés à travers le monde. Mais, pour le citoyen britannique, il n'en est qu'un: le Royal Yacht Squadron, le seul qui, au lieu d'un pavillon bleu, rouge ou vert, ait droit au pavillon blanc. Chronologiquement, ce n'est pourtant pas le premier. Le plus ancien Yacht Club du monde est toujours en activité; c'est le Yacht-Club du Royal Bouchon, fondé en 1720 par un groupe de vieux marins, qui furent également les précurseurs de nos modernes régates. Elles avaient à l'époque une certaine allure de corsaire et un des voiliers participants hissait les couleurs françaises ou hollandaises et les autres devaient les rattraper et l'aborder.

En 1815, un groupe de yachtsmen de la haute aristocratie qui se réunissaient pour courir entre eux à l'île de Wight décidèrent de fonder un club dont les membres ne feraient de la voile qu'en eau salée «pour s'opposer aux autres clubs presque tous établis sur les bords de la Tamise. Le Royal Yacht Squadron était créé et les Lords de l'Amirauté, ses affiliés pour la plupart lancèrent un décret permettant uniquement à ses membres d'arborer le pavillon de la Marine Royale. Ce fut un véritable tollé dans les autres yacht-clubs qui y avaient droit jusque là. Même après que le roi Guillaume IV eut confirmé cette décision. Les yachtsmen qui n'appartenaient pas au Yacht Royal Squadron entamèrent une vigoureuse mais inutile campagne. Il y eut, à ce propos, un violent débat au Parlement, entre deux interpellations sur la politique en Orient, et un Livre Bleu fut gravement publié sur la question. De nos jours encore, la règle secrète de tout propriétaire de yacht britannique et même étranger à titre exceptionnel — est d'être admis au Royal Squadron pour pouvoir arborer le fameux pavillon blanc. Mais il n'y a que quarante-deux membres triés



Qui sont-ils ?

Les plus avertis de nos lecteurs les reconnaîtront sans hésitation. Mais ceux-là qui ne prêtent qu'une attention distraite à l'actualité internationale s'interrogeront peut-être sur l'identité de nos deux cocasses personnages vus de dos. Voici quelques éléments qui vous aideront dans votre effort d'identification.

Le personnage de gauche est le chef politique d'une grande nation qui a acquis son indépendance il y a à peine dix ans. Elle compte 300 millions d'habitants dont une bonne partie ne réussit pas encore à manger à sa faim. Un grand nombre de missionnaires catholiques

exercent leur apostolat auprès d'elle mais la population est en général de religion hindoue.

Le personnage de droite est un exilé. Chef spirituel d'un pays que l'on a surnommé "le toit du monde", il a dû quitter précipitamment son palais par suite de l'invasion des communistes chinois. C'est à ce moment-là que les deux hommes de notre photos se sont rencontrés et que notre photographe les a saisis de façon si pittoresque.

Qui sont-ils ? Les avez-vous reconnus ? Encore un instant de réflexion... Eh oui ! il s'agit en effet du Pandit Nehru, premier ministre de l'Inde, accompagné du Dalai Lama, le chef spirituel du Tibet, qui s'est réfugié en Inde il y a environ trois mois. .

sur le volet, et lors des votes pour une nouvelle admission, une boule noire sur cinq suffit à l'élimination d'office, chaque membre ayant le choix entre une boule blanche, et une boule noire. A l'origine, deux boules noires sur quarante-deux vous écartaient systématiquement de la liste des candidats.

Le Royal Yacht Squadron conféra aussitôt à l'île de Wight une renommée mondiale, et Cowes, le petit port de l'île, devint la Mecque des Yachtmen. Les régates de Cowes, au début du mois d'août, sont depuis cent ans, sans la moindre concurrence, l'événement annuel dans l'univers du yachting à voile. Cette petite bourgade qui, durant l'hiver, n'est qu'un humble et anonyme village de pêcheurs, devient, pendant la première semaine d'août, le rendez-vous des plus grands noms d'Europe et d'Amérique. Tous les plus beaux voiliers du monde s'y trouvent réunis, pour ces courses les plus renommées.

C'est au large de l'île de Wight, le 8 juillet 1937, qu'après la mort du roi Georges V, et sur sa volonté, l'on aborda à la dynamite, le *Britannia*, le yacht le plus célèbre et le plus fameux qui ait jamais été bâti. C'était Edouard VII qui l'avait fait construire pour concourir dans l'*American Cup*, la grande épreuve internationale qu'il devait gagner plusieurs fois de suite. Le jour où il remporta à Cowes sa deuxième course, fut pour l'Angleterre toute entière un jour d'allégresse et de fête nationale, et tous les yachtmen parlent du *Britannia*, comme un violoniste parle d'un Stradivarius. George V, qui l'avait hérité de son père et manœuvré lui-même pendant plus de vingt-cinq ans ne put se résoudre à l'idée qu'un autre s'en servirait après lui. Il précisa sur son testament qu'il devait être coulé dans les six mois qui suivraient sa mort, en face de l'île de Wight où il avait remporté tant de succès.

Il est faux de dire que le yachting est un sport dangereux. En 52 ans, je n'ai eu connaissance que de 5 accidents mortels, et l'un d'eux par surcroît, n'était dû qu'à mon entière imagination. C'était un client grec nommé Benachi. J'appris sa mort par les journaux, à un moment où je le savais en mer sur son yacht. J'écrivis aussitôt une lettre de condoléance à sa famille, comme j'avais coutume de le faire, mais je reçus un mot du client lui-même, me remerciant pour l'intérêt que je prenais à la mort de son père. Deux ou trois ans plus tard, le sachant de nouveau en mer, je lus dans les journaux une autre annonce de sa mort, et écrivis une nouvelle lettre de condoléances, à laquelle il me répondit encore : il s'agissait cette fois de son frère.

Un de nos clients eut un jour un curieux accident. Il faisait de la voile aux environs de la Côte, lorsqu'il aperçut un vaisseau en train de couler. Il cingla aussitôt vers le port le plus proche afin d'alerter les autorités, mais, ayant mal calculé son trajet, il se vit obligé de passer au-dessus de l'endroit où le bateau venait de s'enfoncer. Son petit yacht eut la coque trouée par le mât du vaisseau naufragé, et fut lui-même englouti en quelques minutes.

Ce n'est qu'avec l'apparition des yachts à moteurs et des hors-bords au début du siècle, et avec la recherche de la vitesse mécanique, que le yachting présente quelques réels dangers. L'Angleterre, la patrie de la voile, se montra d'abord réticente au moteur, et ce n'est qu'une dizaine d'années après la France et l'Amérique, qu'il y eut à Cowes, en 1903, la première course officielle de « motor yachts », en présence d'Edouard VII. Mais l'Angleterre, dans quelque domaine maritime que ce soit, finit toujours par s'imposer, et le *Royal Motor*

Yacht-Club, présidé par le souverain, est actuellement le plus important du monde. Son ingénieur attitré, Hubert Scott-Paine, avec qui j'eus souvent affaire, y dirige un service de recherches uniquement occupé à accroître sans cesse les possibilités de vitesse des yachts à moteur, pour combattre la redoutable concurrence américaine. Sa théorie est que l'on ne peut y arriver que par l'étude approfondie et scientifique de la structure du poisson.

Il essaya longtemps de se procurer des « bonitos », les poissons les plus rapides du monde, paraît-il, mais ils sont, pour ainsi dire introuvables dans les eaux anglaises. Il dut se contenter du hareng, qui s'en rapproche le plus, et en disséquer consciencieusement quelques bonnes centaines.

L'apparition du moteur permit aux yachtmen d'étendre les possibilités de croisière jusqu'aux mers les plus lointaines, et, particulièrement, aux fameuses et miroitantes mers du Sud. L'île aux Noix de Coco, plus connue chez les marins sous le nom de l'île au Trésor et qui donna à Stevenson l'idée de son fameux roman, a toujours été, pour les yachtmen, un des buts de croisière les plus recherchés. La légende veut, en effet, qu'à la suite d'une révolution, le Gouvernement de Lima, capitale du Pérou, se soit enfui à bord d'un voilier avec quelques notables, en emportant le trésor de la ville. L'équipage les aurait tous assassinés en mer, serait allé enfuir le trésor dans l'île des Noix de Coco et aurait péri peu après au cours d'un naufrage.

Bien que de notoriété publique, il y ait eu, depuis le temps, trois ou quatre éruptions volcaniques sur l'île des Noix de Coco, plusieurs propriétaires de yacht organisèrent des expéditions, dans l'espoir de découvrir ce trésor, et chaque fois qu'un bateau y fait relâche, les matelots passent leurs loisirs à creuser l'île avec acharnement dans ses moindres recoins. Le seul trésor qui y fut jamais découvert était dû à la généreuse initiative du millionnaire américain possesseur du yacht *Yolanda*. Afin que ses hommes ne se dépensent pas en vain, il avait fait enfouir, pendant la nuit, par son steward, une vingtaine de bouteilles de rhum...

Pour pouvoir acheter, et surtout, entretenir un yacht, il faut être immensément riche. « Celui qui se demande à combien lui reviendra l'entretien d'un bateau », répondit un banquier américain à un ami qui lui posait la question, « c'est qu'il n'en a pas les moyens ». Un autre propriétaire me dit un jour : « Je ne sais pas combien ça me coûte. Si je le savais, j'abandonnerais certainement ». Avant la guerre de 14, rien que l'affrètement d'un yacht revenait déjà à deux livres sterling par mois et par tonneau. Mais les courtiers et les affrèteurs ne sont pas les seuls à s'enrichir du yachting. Des municipalités entières, comme celles des petits ports de la Côte d'Azur, vivent presque exclusivement avec les énormes taxes de séjour perçues sur chaque yacht en stationnement. D'ailleurs, la population locale en profite elle aussi le plus souvent, d'une manière pittoresque et détournée. J'avais fait la connaissance à Cannes, au début du siècle, d'un restaurateur qui gagnait largement et même grassement sa vie. Il trouva néanmoins plus profitable de choisir un nouveau métier qui avait, en outre, l'avantage d'être beaucoup moins fatigant : il repéra à leur arrivée, les plus riches propriétaires de yachts, et, chaque soir, au Casino, lorsque l'un d'eux avait perdu tout ce qu'il possédait sur lui, il venait lui proposer, « pour se refaire », de l'argent liquide, contre un chèque, et, bien entendu, un petit pourcentage. Il devint lui aussi, de cette façon, rapidement millionnaire, et à son tour, il



Attention, s'il vous plaît!

Pour votre plaisir et celui de vos amis, servez du 'Black & White'. C'est un mélange des meilleurs Scotch Whiskys. Le secret de sa qualité distinctive, de sa saveur et de son velouté réside dans le mélange. Le 'Black & White' est distillé, mélangé et embouteillé en Ecosse, et présenté en bouteilles de différentes grosseurs.

Le secret réside dans le mélange

Fournisseurs attitrés
de Sa Majesté



James Buchanan & Co. Ltd.
Distillateurs de Scotch Whisky

'BLACK & WHITE'
SCOTCH WHISKY
"BUCHANAN'S"

nous commanda un joli petit yacht de 300 tonnes.

L'ancêtre des yachts somptueux des actuels millionnaires fut le *Giralda*, construit en 1894, le premier bâtiment de ce genre à dépasser les mille tonnes.

Son propriétaire, le colonel MacCallmont, inaugura ainsi la fastueuse dynastie des grands yachtmen modernes. Il était tellement fier de son *Giralda*, qu'il avait exigé de son équipage, sous peine de renvoi immédiat, qu'aucun homme ne chique à bord, pendant les heures de service. C'était pour les matelots de ce temps un rude sacrifice, et l'on fut obligé d'opérer l'un d'eux, qui, n'ayant pu s'y soumettre, avalait automatiquement sa chique chaque fois que MacCallmont s'approchait de lui ou lui adressait la parole.

Quand elle se déchaîne, la fastuosité de certains yachtmen ne connaît plus de limites. Le célèbre homme d'affaires, Anthony Drexel, avait fait bâtir en 1900, un yacht de 1.800 tonnes, le *Margarita*, qui lui revint à 100.000 livres sterling ; et dont les tapis d'escaliers lui avaient coûté 3 livres le mètre. Il prétendait qu'il n'y avait à cette époque que trois hommes assez riches pour en assurer l'entretien. Sur sont avant-pont, pour le rendre plus gai, il avait fait installer un véritable jardin avec plantes grimpantes et buissons de roses. L'air marin les tua toutes, dès son premier voyage, et, à son retour, il fit refaire entièrement le même jardin avec fleurs et plantes en caoutchouc peint. Ayant appris qu'au cas où il mourrait à bord, le capitaine serait obligé de faire jeter son corps à la mer, il avait également fait construire un cercueil en plomb sous le

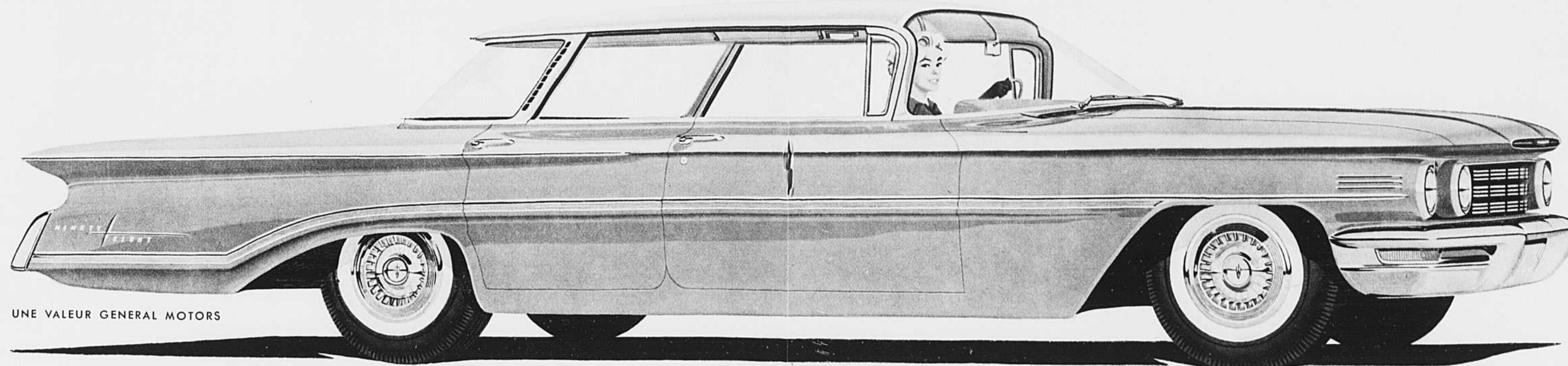
plancher de sa cabine, et il emmenait toujours avec lui, dans son équipage de 93 hommes, un embaumeur spécialisé.

Le yacht le plus grand et le plus cher qui ait jamais été construit fut le *Searona*, qui jaugeait 4.677 tonnes, et avait coûté plus d'un demi-million de livres sterling. Son propriétaire, un Américain, l'avait doté d'un gyrostabilisateur pour l'empêcher de rouler ou de tanguer, et il y avait fait ménager une piscine en marbre noir.

Quand il le mit en vente, aucun particulier ne pouvait prétendre entretenir un tel monument, et ce fut finalement le Gouvernement d'Ataturk qui le racheta.

Un autre célèbre milliardaire américain, l'aviateur et producteur de cinéma, Howard Hughes, qui découvrit entre autres, Jean Harlow et Jane Russell, nous acheta un jour, sans l'avoir jamais vu, un yacht de 63.000 livres sterling, en surenchérissant sur une offre faite par le roi de Roumanie. Il ne vint le voir qu'au bout d'un an, et ne resta que trois ou quatre jours à Londres. Le cuisinier mettait chaque matin, pendant une heure, toutes les trois minutes, un oeuf cuire à la coque, afin qu'Howard Hughes n'ait pas à attendre au moment qu'il désirait prendre son petit déjeuner. Il payait le prix de vingt oeufs pour en avoir un seul, mais à temps voulu. Il ne monta qu'une seule fois à bord de son yacht pour l'examiner et s'en déclara satisfait par ce simple mot : « Okay ! » C'était le *Rover*, le plus grand yacht se trouvant, à l'époque, sur un char-

[Lire la suite page 61]



UNE VALEUR GENERAL MOTORS

SEDAN SPORT HOLIDAY QUATRE-VINGT-DIX-HUIT

OLDSMOBILE 1960

totalelement satisfaisante!

SCÉNICOUPE HOLIDAY SUPER 88

SEDAN CELEBRITY DYNAMIC 88



ÉLÉGANCE ET SYMÉTRIE

Si la beauté vous inspire, voilà de quoi vous satisfaire! Au premier coup d'oeil vous la reconnaîtrez... c'est une Oldsmobile... totalement nouvelle. A l'intérieur comme à l'extérieur, l'Oldsmobile se place sous le signe de notre ère... l'ère de la fusée... avec quinze magnifiques teintes Magic-Mirror... et l'éblouissante élégance de ses intérieurs... leur vaste choix d'agencements de couleurs. Une harmonie parfaite et un goût impeccable règnent dans tous les détails. Si vous êtes de ceux qui exigent ce qui se fait de mieux dans les voitures de prix moyen, il est évident que l'Oldsmobile 1960 est la voiture faite pour vous.

ROULEMENT ÉQUILIBRÉ

Votre première randonnée vous apportera une satisfaction totale! Venez faire un tour de démonstration dans une Rocket '60 pour éprouver son roulement équilibré de quatre façons! Son *châssis élargi* vous promet une stabilité incomparable... adoucie encore par de nouveaux amortisseurs à manchon de nylon. Vous roulez dans un silence parfait, grâce aux tampons de montage de la carrosserie, plus épais qu'auparavant de 50%, qui absorbent mieux les bruits et les chocs de la route. Vous roulez bien protégé par le châssis à poutrelles de protection qui entoure le compartiment des passagers... vous vous arrêterez avec confiance, grâce aux freins à prise d'air évasée qui les refroidit mieux, aux quatre roues. Et, à l'avant aussi, vous constaterez qu'il y a plus de place pour les passagers. Les ingénieurs d'Oldsmobile ont réduit de 20% le tunnel qui sert de logement à l'arbre de transmission. Optez pour Oldsmobile cette année! Votre concessionnaire Oldsmobile a tout ce qu'il faut pour vous assurer une *satisfaction totale* et durable.

NOUVELLE PUISSANCE ÉQUILIBRÉE...

Le nouveau moteur Rocket ordinaire—standard sur tous les modèles économiques Dynamic 88, vous donne toute la fougue du Rocket avec de l'essence ordinaire à bon marché.

Le carburateur Econ-O-Way et l'essieu Expressway assurent encore plus de milles par dollar d'essence. C'est un Rocket ultra-économique!

Nouveau moteur Premium Rocket—Remarquablement énergique, il assure de brillantes performances à tous les modèles Super 88 et Quatre-vingt-dix-huit. Conçu pour donner

un rendement maximum avec de l'essence de qualité supérieure, ce moteur, avec un carburateur Multi-Jet et un taux de compression de 9.75 à 1, développe 315 cv.

La transmission Jetaway Hydra-Matic est standard sur les modèles Quatre-vingt-dix-huit —facultative sur les séries Dynamic 88 et Super 88.

Un jeune géant:

le football québécois

par PIERRE PROULX

L'essor du football d'un bout à l'autre du pays et surtout au Québec et dans les Maritimes est tout simplement ahurissant.

Au lendemain de la dernière guerre mondiale, ce sport connaissait un éveil dont très peu pouvaient se douter. Il envahissait le palmarès sportif pour finalement s'implanter à titre de nouveau géant. Son fil tissé au sillage des neuf plus grands centres canadiens l'a revêtu d'un caractère véritablement national.

Après avoir végété pendant de nombreuses années, quasi toujours à littéralement quémander la présence de quelques spectateurs à ses joutes, il est devenu en quelques courtes années l'un des plus attrayants spectacles athlétiques pour les Canadiens.

Si dans le passé, les magnats entrevoyaient chaque fin de saison avec une crainte, bien fondée d'ailleurs, du fait qu'ils se trouvaient toujours forcés d'utiliser l'encre rouge, le contraire se produit aujourd'hui. Cependant le football n'est pas étranger aux autres sports sur un autre point. Formez une équipe de calibre, un club qui mène s'il ne parvient pas à s'assurer un championnat, présentera un jeu intéressant et spectaculaire, et vous pourrez dormir la nuit sans vous taquiner au sujet des frais encourus.

Le Québec avait toujours tiré de l'arrière dans un sport que les jeunes n'avaient pas encore été appelés à connaître, à pratiquer et à aimer. L'étincelle a jailli dans la métropole le jour où le sportsman par excellence, l'unique Léo Dandurand, décidait d'entrer en scène. Avec l'aide fort précieuse de l'astucieux Lew Hayman et du financier Eric Cradock, les Alouettes de Montréal prenaient forme, quittaient vite le stage embryonnaire, grandissaient et devenaient adultes pour devenir l'une des équipes les plus pittoresques de l'histoire du football au Canada.

La magie d'un Léo Dandurand avait bien accompli son oeuvre. Sur le plan d'envergure, soit au calibre majeur, le football avait bondi pour devenir le plus récent bébé choyé des Canadiens d'expression française.

Mais le géant demeurait virtuellement seul au Québec. Si au hockey, le Canadien possédait la plus belle, la plus vaste et la plus productive pépinière de jeunes aspirants, tout au contraire, les Alouettes ne comptaient aucun débouché du genre.

Pour qu'un sport majeur puisse se maintenir, s'assurer une relève de calibre et continuer à soulever l'enthousiasme et l'intérêt des sportifs, il lui faut absolument une source locale d'approvisionnement. Il est impératif qu'il déniche des jeunes de chez nous pour remplir les nombreux vides créés au début de chacune des maisons.

Il a fallu attendre une dizaine d'années pour que cet épanouissement se produise, pour que cet engouement des jeunes pour le football se concrétise et s'implante de façon massive. Aujourd'hui, ce n'est plus un rêve mais bien une réalité. Le football devient, avec une rapidité étonnante, une partie intégrale du curriculum scolaire sur le plan athlétique. Les parcs, les terrains de jeux regorgent de jeunes emportés par l'enthousiasme de ce sport si viril.

Posez la question à un moniteur sur l'un des nombreux terrains de jeu de la métropole à savoir quel est l'article de sport le plus en demande: il aura tôt fait de vous répondre sans hésitation qu'il s'agit bien du ballon de football.

Mais toute cette marmaille, cette jeunesse qui pratiquait à qui mieux mieux le sport du football, il fallait la rassembler, la styler, lui infuser le goût du jeu par équipe, la connaissance des principes élémentaires, des règlements et surtout et, avant tout, le respect de l'officiel.

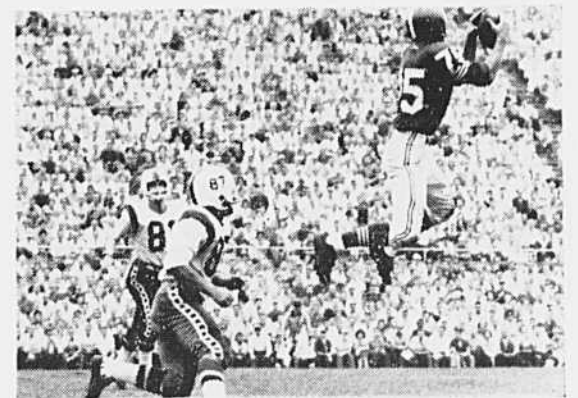
Je ne crois pas que ce serait abuser ici de souligner que le football donne une véritable leçon à plusieurs autres sports en ce qui concerne la conduite des athlètes envers les arbitres. Ces derniers possèdent l'autorité nécessaire à bien officier et à maintenir l'ordre en tout temps. Le football, en plus d'inculquer aux jeunes l'oubli de soi-même, leur enseigne facilement à respecter l'autorité, ce qui dans notre monde moderne se perd souvent trop facilement.

Le pas le plus important a déjà été effectué. On a pu assister à la formation de clubs, de ligues et circuits groupant les jeunes de tous les âges. Aujourd'hui, le cycle est virtuellement complété sauf à l'échelon universitaire où il ne devrait pas tarder à s'implanter.

Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Joliette, St-Hyacinthe, Rigaud, Valleyfield, Granby, enfin tous les coins de la province comptent maintenant une pléiade d'équipes. On a été témoin de la naissance de la Conférence Intermédiaire à Montréal, groupant les jeunes qui pour une raison ou pour une autre n'ont pu poursuivre leurs études mais qui tout de même veulent pratiquer le football. Ce fut l'entrée en scène de la Ligue Interscholaire de Montréal, réunissant les Collèges André-Grasset, Montréal, Mont St-Louis, Bourget de Rigaud et l'Ecole Supé-



Le quart SAM ETCHEVERRY, des Alouettes, n'est pas seulement habile à réussir les jeux de passes. On le voit ici dans une course contre les Tiger-Cats de Hamilton.



L'exceptionnel HAROLD PATTERSON, le grand blessé des Alouettes présentement, complète de façon fort spectaculaire une passe du quart SAM ETCHEVERRY sous les yeux de GEORGE BRANCATO (87) et GERRY NESBITT (81) des Rough Riders d'Ottawa.



GEORGE BRANCATO (87) des Rough Riders d'Ottawa, interceptant un jeu aérien de SAM ETCHEVERRY à l'aïlier HAROLD PATTERSON. Le No 81 est GERRY NESBITT des RIDERS.

rieure Richard de Verdun. En un mot, le Québec au grand complet est atteint de la fièvre du football.

Cet épanouissement en trainée de poudre, on le suit de bien près chez les dirigeants des Alouettes, de beaucoup plus près qu'on veut bien le faire croire. On s'y intéresse en sachant fort bien qu'il est l'un des gages du succès pour l'avenir, qu'il est à former cette pépinière tant recherchée et indispensable. C'est de là que sortiront les Maurice Richard, Jean Béliveau et Bernard Geoffrion, ces jeunes d'expression française qui ne feront qu'augmenter la popularité des Alouettes auprès d'un public déjà farouchement vendu au football professionnel.

Ces athlètes de demain, cette génération qui pousse et qui bouscule, qui grouille avec toute la vivacité de l'avenir, c'est chez elle que repose le véritable succès du football. Si la crainte existait hier, aujourd'hui on ne peut que prévoir un demain étincelant.

L'histoire d'un retentissant scandale sportif aux Etats-Unis

par Louis Joy

« JE donnerais bien cent mille dollars pour racheter mon contrat et me débarrasser de toutes ces sangsues », me dit le champion de boxe suédois Johansson.

Les sangsues ? Tous ceux aux yeux desquels il est aujourd'hui « un savoureux gâteau ».

Et il y a vraiment beaucoup de gens, à New-York, qui veulent avoir leur part du « gâteau Johansson ».

Pour les organisateurs de combat, les joueurs, les bookmakers et les gangsters du sport, Johansson, c'est de l'or.

Ingmar Johansson a enlevé le 29 juin dernier, au boxeur noir Floyd Patterson le titre de champion du monde des poids lourds. A la surprise générale.

Ce contrat qu'il regrette tant est celui qui a signé avec l'organisateur de combats Bill Rosensohn, évincé depuis par des gangsters.

« Il est exact, dit-il, que je suis tenu, par ce contrat, à un match-revanche dans les quatre-vingt-dix jours. Mais il n'y aura pas de match avec Floyd tant que je n'aurai pas touché mon argent. Cela aussi figure au contrat. Et je ne quitterai pas Oslo avant d'avoir obtenu un relevé en bonne et due forme des recettes du combat de juin dernier. »

Un déficit de 46,000 dollars

Six semaines après ce match sensationnel, Johansson n'a pas encore touché un sou des 200,000 dollars qu'il attendait et Rosensohn, l'organisateur du match, avoue un déficit de 46,000 dollars. Il est en outre accusé de s'être compromis avec des books.

Ce sont les révélations de Rosensohn qui ont déclenché le scandale. Sur ces révélations Frank Hogan, district-attorney (procureur) de New-York, a ouvert une enquête.

Dire que les conclusions en sont claires serait une contre-vérité. Il a soulevé beaucoup de boue et déclare maintenant qu'on a beaucoup exagéré. A l'en croire, il n'y aurait pas de quoi fouetter un chat.

En fait, il semble plutôt que si la peine du fouet était rétablie il y aurait bien une bonne demi-douzaine de personnages qui n'auraient pas volé les coups qu'ils recevraient.

« L'enquête, assure Hogan, n'a révélé aucune intervention précise du monde interlope. »

Deux gangsters et un avocat véreux

Que lui faut-il ? Deux gangsters notoires et un avocat véreux, ne font-ils pas partie du « monde interlope » ?

Un ring monté au milieu d'un stade sous les projecteurs avec deux hommes

en culottes courtes qui s'ébattent paraît une chose assez simple.

Mais ces deux hommes défendent, la plupart du temps sans le savoir mais quelquefois en le sachant, des capitaux énormes.

Ainsi, pendant les semaines qui précéderont le match et jusqu'au troisième round du match, Patterson était favori à deux contre un.

Supposons qu'un joueur ait placé en connaissance de cause une fortune sur Johansson. En dix minutes il l'aurait doublée.

Il est certain que le match n'a pas été truqué.

Il est non moins certain que Rosensohn et Johansson ont été roulés.

Les recettes visibles des matches, c'est-à-dire celles des guichets à la porte du stade, sont généralement aujourd'hui très inférieures à celles que procure la vente des droits à la télévision, à la radio et au cinéma.

Ainsi, dans le match Patterson-Johansson, la recette du stade fut de 470,000 dollars mais celle des autres droits atteindra sans doute plus d'un million de dollars.

Ce sont ces droits que Gus d'Amato, manager de Patterson, a vendus pour 300,000 dollars à Irving Kahn, ex-patron et ennemi juré de Rosensohn, alors qu'une autre organisation offrait 450,000 dollars.

Pourquoi ? Hogan, le district attorney, devra trouver réponse à cette question.

Manager obligatoire

L'enjeu essentiel de la bataille est le contrôle des matches que livrera plus tard le champion suédois. Quand Johansson arriva aux Etats-Unis, Gus d'Amato, manager de son adversaire, voulut profiter de son inexpérience pour lui imposer un contrat avec un « manager à dix pour cent », en l'occurrence le propriétaire d'un minuscule restaurant dans la banlieue de New-York, Harry Davidom, qui n'aurait pas pu dire la différence entre un ring et une poêle à sauter.

Johansson estimait n'avoir pas besoin de manager. Surtout à 10%. Il s'est plaint à la commission de boxe et a obtenu gain de cause. Mais la bataille ne faisait que commencer.

Le 18 juin, une semaine avant le combat, d'Amato menaçait de ne pas laisser Patterson monter sur le ring si Rosensohn ne renonçait pas sur-le-champ à tous ses droits de partage des bénéfices de télévision, radio et cinéma, pour les matches que Patterson pourrait livrer à l'avenir.

ORGUEIL
DE L'AUSTRALIE...

VINS

EMU

Le porto rouge Emu 999

Longuement vieilli et mélangé avec art, ce grand vin de dessert a obtenu 4 médailles d'or internationales.

Le sherry Emu

Demi-sec, bien équilibré et vieilli en fût. C'est faire preuve de bon goût que de servir ce délicieux apéritif.

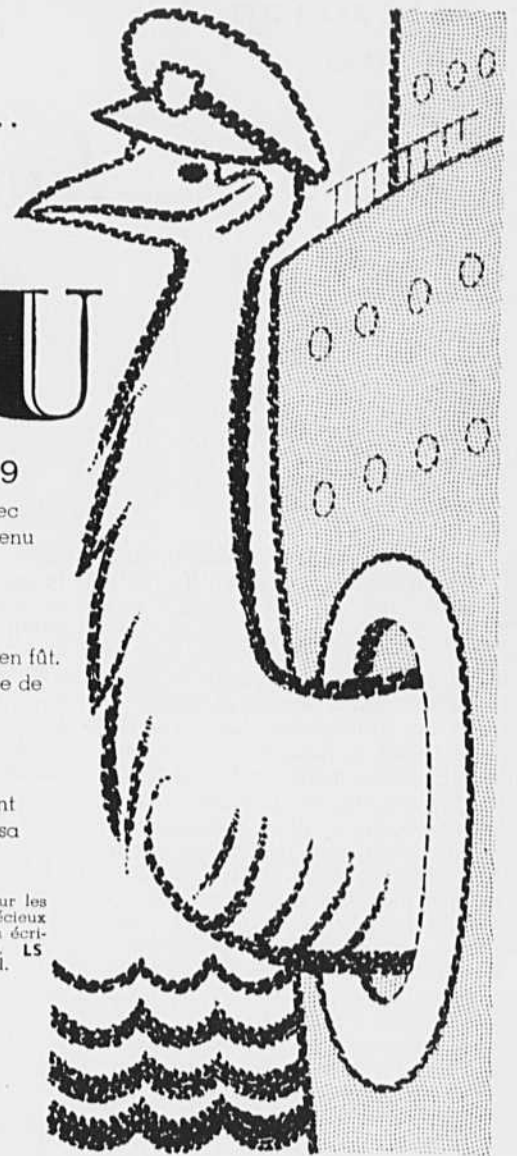
Le sherry Dryad

Le sherry blanc, sec, est hautement réputé pour son bouquet subtil et sa délicate couleur ambrée.

GRATIS: Une superbe brochure sur les vins australiens Emu... un guide précieux pour vos réceptions. Demandez-la en écrivant à Emu (Canada) Ltd., Dép. LS 1126 ouest, rue Sherbrooke, Montréal.



Marque déposée



Le même jour, il exigeait que Rosensohn cède un tiers des parts d'Associated Rosensohn Enterprises, qui détenait les droits du combat, à un « vieil ami », Charley Black.

Sans perdre une minute, Black téléphona à Rosensohn qu'il voulait bien entrer dans sa société s'il y mettait aussi un « vieil ami » à lui, Vincent Vellella, un avocat véreux, spécialisé dans la défense des gangsters.

Acculé par les dépenses et craignant de se retrouver seul, sans un sou et le ring vide, Rosensohn capitulait le 25 juin.

Le contrat personnel qui le liait avec Johansson devenait la propriété de la Société Rosensohn Enterprises, où les deux hommes de paille de d'Amato: Black et Vellella, avaient désormais deux tiers de parts.

A la première occasion, ils se débarrassèrent de Rosensohn en élisant à la présidence de la société qu'il avait fondée et qui porte encore son nom, son ennemi juré, Irving Kahn, qui contrôle un circuit de télévision à travers les Etats-Unis.

Selon une autre version, Rosensohn aurait fait appel pour financer le match à deux bookmakers, Backley et Erikson, dit « Baby Face ». C'est Backley qui lui avait présenté Vellella et Black.

Backley est en fuite. Lui et Erikson sont des gangsters notoires.

« Les seuls éléments réconfortants », écrit Sports Illustrated, « sont le visage ouvert et honnête de Johansson ou celui plus sombre mais tout aussi sympathique de Patterson. Ils sont, avec le public, les victimes de cette situation. Ce serait vraiment agréable de savoir que leur prochain combat se déroulera sous des auspices dignes d'eux. »

L. F.

Disney voit grand

Walt Disney a conquis la célébrité et la grande fortune grâce à la charmante poésie des féeries enfantines. Depuis, il n'a cessé d'étendre son entreprise, aux dépens de la poésie. Ses dernières œuvres, notamment *La Belle au Bois Dormant*, sentent nettement la « fabrique ». On a très nettement l'impression d'une équipe travaillant très loin de l'inspiration de son maître.

Walt Disney, de plus en plus, se désintéresse du cinéma pour se consacrer à l'exploitation commerciale et publicitaire de sa gloire. Notamment à Disneyland, ce village fantastique de la banlieue d'Hollywood, qui est en fait le plus habile parc d'attraction du monde.

Les nouvelles installations n'ont pas coûté moins de 9 millions de dollars. Lors de l'inauguration de Disneyland, en 1955, Disney avait promis de futures merveilles. Il a tenu parole, offrant ces jours-ci au public six nouvelles attractions, dont trois au moins sont exceptionnelles. Ainsi du *Voyage en sous-marin sous les sept mers*: huit authentiques submersibles à air conditionné, pouvant contenir chacun 38 passagers, sont mis à la disposition des visiteurs, auxquels ils font découvrir l'Atlantide engloutie et le « cimetière des navires naufragés ». Ensuite, la copie de la montagne suisse Matterhorn, et le *Monorail*, moyen de locomotion ultra-rapide, qui servira peut-être de pionnier pour la décongestion du trafic des grandes villes américaines.

Télévision

De Clémence de Hongrie... à Clémence Des Rochers par Gabriel Langlais

L'HISTOIRE fourmille de Clément, mais les Clémence sont rares ! Il y en a trois, toutefois, qui méritent une mention : *Clémence de Hongrie* qui, après avoir été reine de France, prit le voile dans un couvent de saint Dominique ; *Clémence de Titus*, un opéra de Mozart qui n'eut aucun succès et *Clémence Isaure*, à laquelle on a faussement attribué la fondation des Jeux floraux, et qui n'a du reste eu qu'une existence fictive... C'est probablement pourquoi Clémence DesRochers, pour faire sentir l'histoire, caresse l'ambition bien légitime de dorer un peu le blason historique si terne des Clémence ! Que grand bien lui fasse !

Je ne connaissais Clémence DesRochers que pour l'avoir vue ou entendue à la télévision et à la radio. Je la savais douée, amusante à ses heures, naturelle au possible. C'est tout. En d'autres termes, je la connaissais mal et j'ai décidé de causer quelques instants avec elle, pour essayer de vous la présenter sous son vrai jour.

Née à Sherbrooke, en Estrie, il y a un peu plus de vingt ans, Clémence DesRochers est l'avant-dernière d'une famille de trois garçons et de trois filles, celle du poète Alfred DesRochers qui pour traduire l'amour qu'il a pour elle, lui répète souvent qu'elle demeure son plus beau poème ! Clémence lui rend bien cette affection comme à toute sa famille du reste, puisqu'elle dit d'elle : « Mes parents sont extraordinaires. Ils aiment tout ce que je fais. C'est la famille de la liberté ! »

Devenue Montréalaise pour vrai, il y a huit ans, Clémence, qui se croyait la vocation d'institutrice, suivit pendant quatre ans des cours de pédagogie à l'Ecole Normale Jacques-Cartier et consacra une année et demie de sa vie à l'enseignement. Mais elle se rendit bien vite compte qu'elle n'avait pas la vocation, que pour enseigner la 2e ou la 3e année à des fillettes et à des gosses de 7 à 10 ans, il fallait une autorité et une discipline qu'elle ne possédait pas du tout. Corriger les devoirs, marquer les points, figurer les moyennes étaient autant de choses qui lui répugnaient à leur face même. Clémence, née sans le savoir comédienne, opta pour le Conservatoire où pendant deux ans elle étudia sous la direction de Jan Doat.

Elle passa vite de la théorie à la pratique et subit le baptême du feu, en compagnie de Jacques Normand et Jean Rigaux, au St-Germain-des-Prés, en novembre 1957. Ses premiers essais lui prouvèrent que la réalisation du rêve qu'elle caressait de devenir comédienne, seraient très laborieux. Elle ressentait un besoin de liberté excessif. Dès qu'on lui imposait une discipline, qu'on essayait le moins de lui tracer des cadres, elle sentait qu'elle perdait son naturel et sa spontanéité.

C'est à l'école des cabarets qu'elle apprit son métier. Une dure école, parce

qu'en général le public y est aussi bruyant qu'exigeant. Mais avant de s'aventurer dans un cabaret, Clémence s'était imposé la discipline d'écrire chez elle, et de n'écrire que pour elle.

C'est ainsi qu'elle créa ses monologues qui furent, pour une large part, responsables de ses succès. Elle composa un premier monologue : *Ce que toute jeune débutante doit savoir ou Mon*

notamment le *P'tit Café*, *Rendez-vous avec Michelle*, *Music-Hall*, *Porte ouverte*, etc.

Mais la télévision ne l'empêcha pas de poursuivre sa carrière dans les cabarets. Elle quittait les *Soirées de chez nous*, où elle venait de créer une tragédie moderne de sa composition, et en vers s'il vous plaît, la *Complainte des pieds dans le ciment*, pour aller au

d'autres oeuvres de sa composition : *Profil d'adolescent* (Chanson dite de cowboy) et *Tais-toi*, chanson réaliste.

Clémence DesRochers trouve toutefois que le travail de cabaret, qu'elle adore cependant, est parfois difficile. Il y a des boîtes où on se préoccupe malheureusement plus de boire que d'écouter les artistes. Cela ne l'empêche pas de les braver tous et de se faire entendre *Au baril d'huîtres*, à Québec, au *Faisan bleu* et à l'*Odéon-Mercier*, en compagnie de l'Oncle Albert.

Enfin, après avoir créé pour la *Famille Plouffe*, à la télévision, le rôle d'Agathe-à-la-pipe, elle connaît avec les troupiers de *Chez Bozo*, un succès remarquable. Elle s'y distingue surtout par l'interprétation de quatre de ses chansons : *L'Enfant de Marie*, *Profil d'adolescent*, *les Enfants de ma soeur* (à la Bolduc) et *Tais-toi*.

Chansonnière, ou mieux diseuse, Clémence possède un style tout à fait personnel. Elle compose ses chansons, qu'elle entremêle de monologues amusants qui leur donnent une saveur et un piquant extraordinaires.

" Chez Clémence "

Depuis le 19 octobre, à 7 heures 45, Radio-Canada présente au réseau français de télévision une nouvelle émission hebdomadaire intitulée *Chez Clémence*. Interrogée à ce sujet, Clémence DesRochers nous dit : « Je ferai partie du spectacle qui débute par un gag-amorce, suivi du générique. Nous y aurons des sketches dont je partagerai l'interprétation avec d'autres comédiens invités. Nous y donnerons des chansons, de la musique. Parfois, un ensemble musical ou un instrumentiste feront les frais de la musique. Somme toute, un programme que nous ferons aussi varié que possible : chansons, comédie, sketches, monologues, impressions, parodies, etc. Dans un décor que je ferai très intime, j'y lirai des tranches de mon journal. Mais il y aura aussi des textes rédigés par des scripteurs. Car il est bon, très souvent, de savoir jouer les textes des autres ! »

Son accent et sa philosophie

Nous avons posé franchement la question à Clémence DesRochers : « Votre accent que vous avez souvent rendu vulgaire vous a attiré bien des critiques. Comment vous défendez-vous ? »

— Vous faites sans doute allusion à l'accent que j'ai pris parfois à *Du coq à l'âne*. Je m'en accuse et je m'en excuse. Je possède évidemment un accent naturel dont je ne me déferai jamais. Mais j'avoue que j'en ai souvent exagéré la vulgarité. Je le faisais dans le but de me rendre plus drôle, et je me suis fort bien rendu compte que c'était mauvais. Soyez rassuré,

[Lire la suite page 61]



Photo Borremans

entrée à Radio-Canada. Peu après, elle composa sa propre chanson monologuée *Enfant de Marie*, qu'elle interprétait, attifée des médailles et rubans de circonstance. C'est ainsi qu'elle fit ses débuts au St-Germain-des-Prés où elle tint l'affiche pendant neuf semaines. Clémence était désormais lancée.

Elle devint par la suite en grande demande à la télévision, où elle participa à tous les spectacles de variété,

Quartier Latin, interpréter un autre de ses monologues, *Clémence*, c'est assez ! Et pour se reposer de la télémission *Rolande et Robert* dont elle remplaça le couple chanteur du même nom pendant leur séjour à Paris, elle se rendait au Théâtre-Club interpréter, en compagnie de Monique Lepage, son propre numéro : *Théâtre à une voix*, une parodie des *Femmes savantes* de Molière. Elle s'y fit entendre dans

Une célèbre affaire d'espionnage

Comment Morros, producteur d'Hollywood, devint un agent double...

BORIS Mikhaïlovitch Morros naquit à Saint-Petersbourg en 1895. Comme son père, il avait la musique dans le sang. Le grand Rimsky-Korsakov lui donna ses premières leçons. A 17 ans, il était déjà directeur adjoint de l'Opéra Impérial de Saint-Petersbourg.

Vint la guerre. en 1920, Morros demanda un visa pour les États-Unis et l'obtint. Il débarqua quelques semaines plus tard à New-York. Il y resta juste le temps de visiter la ville et prit le train pour Hollywood.

Pour gagner sa vie, il se mit à écrire des partitions pour comédies musicales. Elles eurent tout de suite du succès et sa maîtrise l'imposa rapidement.

Au printemps 1923, il signa un contrat d'exclusivité avec la Paramount qui ne tarda pas à le nommer Directeur musical de toutes ses productions. Mais c'est surtout sa fameuse *Parade des Petits Soldats de Bois* qui le rendit célèbre sur les deux continents.

Quelques années après son arrivée à Hollywood, Morros était millionnaire en dollars. Il avait réussi. Bien réussi même. Sa carrière d'artiste se doubla alors d'une carrière d'homme d'affaires. Toute l'Amérique fredonnait les couplets légers du businessman. Elle y retrouvait avec un certain plaisir tout le charme slave.

En 1930, Morros prit une grande décision, celle de se faire naturaliser Américain. C'était la moindre des choses. Ne devait-il pas à l'Amérique son succès et son imposant compte en banque ?

Et l'ascension de Boris Mikhaïlovitch Morros continua. En 1933, à New-York, il avait la haute main sur les attractions de toutes les salles de cinéma Paramount. Morros, un des magnats du septième art américain ! Son rêve et avec lui toutes ses ambitions étaient enfin réalisés.

A cette époque-là, il consacrait un jour par semaine — le vendredi soir — à auditionner les artistes débutants.

Gregory Melamed, le visiteur de novembre

Tout commença un vendredi du mois de novembre 1933. Morros venait d'écouter une jeune chanteuse adorable, mais malheureusement moins pourvue de voix que de charme. Très gentiment, il essaya de la détourner de cette carrière.

— Voyez-vous, mon petit, le métier de chanteuse est un métier très dur. On y laisse souvent des plumes. Réfléchissez-y... Jolie comme vous êtes, vous pourriez réussir dans la haute couture comme mannequin...

La fille éclata en sanglots. Morros la reconduisit et lui glissa dans la main un billet de cent dollars.

— Allez voir de ma part le professeur Borgman. Il vous donnera des leçons de chant.

Comme il allait refermer la porte de son bureau, un homme se présenta. Il ne l'avait jamais vu auparavant.

Avec sans-gêne, celui-ci s'installa dans un fauteuil. Dès qu'il ouvrit la bouche, Morros comprit à son accent qu'il avait à faire à un compatriote.

C'était un gars solide, aux épaules larges et dont la tête longue et étroite paraissait avoir été faite pour un autre corps. De petites moustaches, un nez long et fin et, par dessus, un regard perçant et fouineur qui avait quelque chose d'étrange.

— Je m'appelle Grégory Melamed. Je suis agent commercial aux États-Unis depuis de nombreuses années.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Rien... Au contraire, c'est moi qui pourrais peut-être vous aider.

Morros fronça les sourcils. Où l'autre voulait-il donc en venir ?

— Je sais que vous avez encore vos parents en Russie. Leur vie n'est pas brillante. C'est tout juste s'ils ne meurent pas de faim. Ma situation d'agent commercial me permet, si vous le désirez, de leur envoyer régulièrement des colis de vivres.

— Bonne idée, fit Morros, un peu surpris de cette démarche inattendue.

— Je peux faire mieux encore.

— Quoi donc ?

— Faire venir votre père aux États-Unis.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

Grégory Melamed n'avait pas menti. Morros père vint passer six mois aux États-Unis. Les colis de vivres ou de vêtements partirent ensuite régulièrement pour la Russie. Ils n'empêchèrent pas la mère de Morros de mourir. Mais son vieux père était toujours là-bas. Et Morros rêvait de le faire revenir définitivement en Amérique.

Il revint quelquefois Melamed qui finit par être nommé Vice-Consul d'Union Soviétique à New-York. Mais Melamed retourna bientôt dans son pays et Morros alla s'installer à Hollywood où il assurait désormais la direction musicale des Films Paramount.

Une attestation pour Vassili Zoubiline

C'est là qu'un jour de 1936, un nouveau visiteur russe se présenta à lui : Vassili Zoubiline.

— Je suis un ami de Melamed, dit-il. Ce dernier a été rappelé à Moscou, et moi-même je vais bientôt quitter les États-Unis. Je crois que Melamed vous a rendu quelques menus services. C'est pourquoi je suis venu vous trouver.

— Que vous faut-il ? De l'argent ?

Zoubiline prit un temps avant de répondre. Il regardait avec attention le personnage trapu assis en face de lui, croisant et décroisant ses mains aux doigts boudinés. En plus vieux et en plus gras, exception faite de sa calvitie, Morros ressemblait vaguement à Gary Cooper. Mais les poches qui alourdisaient ses yeux disaient une vie de surmenage et les plis qui sillonnaient ses joues et marquaient son menton lui ajoutaient un masque énergique dé-

mentant l'apparente bonhomie d'un classique magnat de cinéma.

— Pas du tout, finit par répondre Zoubiline. Je dois me rendre en Allemagne pour organiser des réseaux de résistants contre les nazis. J'ai pensé que si j'étais envoyé par une firme américaine, je passerais inaperçu. Enfin, plus facilement... Et votre affaire d'artistes ferait très bien.

— Je ne vois pas.

— Si... Je serais censé chercher de nouveaux talents pour votre firme dans les pays de la Vieille Europe.

— Une « couverture », quoi ?

— C'est cela même. Une simple attestation de votre part. Ça ne vous ennuie pas au moins ?

— Pas le moins du monde.

— Alors, c'est parfait. Melamed m'avait dit que je pouvais compter sur vous.

Sur-le-champ, Morros fit le certificat de travail demandé et Massili Zoubiline partit en Allemagne. Par la suite, de temps en temps, il écrivit à Morros et celui-ci lui répondit. Des lettres d'affaires pour donner le change aux Nazis qui surveillaient le courrier des étrangers.

De la société de production au "réseau"

La guerre vint une nouvelle fois. Une nouvelle fois elle allait changer le destin de Boris Mikhaïlovitch Morros qui comptait bien ne plus jamais entendre parler de Melamed et de Zoubiline.

Pourtant, au cours d'une soirée donnée à l'occasion du tournage de *Tales of Manhattan*, film produit par Morros, Zoubiline fit de nouveau son apparition.

C'était en décembre 1941.

— Je suis maintenant à l'Ambassade Soviétique de Washington, expliqua Zoubiline.

— Et votre « séjour » en Allemagne ?

— Ça s'est passé normalement. Et cela grâce à vous, mon cher Morros. Les Nazis ne se sont jamais doutés de rien et j'ai pu mettre sur pied quelques réseaux de résistance qui en ce moment même ont commencé leur action.

— Content pour vous...

— Je vous dois donc une fière chandelle. Et je serais heureux de vous rendre service à mon tour. Je crois que je peux faire quelque chose.

Morros comprit tout de suite.

— Mon père ?

— Exactement. Nous allons le faire venir définitivement ici, en Amérique. Qu'en dites-vous ?

— C'est une excellente idée. Il a 82 ans et il a bien droit à finir ses jours en paix.

Les tractations entre Morros et Zoubiline durèrent tout le printemps 1942. Les deux hommes se revirent à plusieurs occasions à Washington ou à New-York.



LAXATIF PURGATIF

libère l'organisme...
supprime les lourdeurs.
Redonne de l'éclat au teint

Chez votre pharmacien
ASEPTA
LIMONADE

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE ou TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR - 6 - 3718

1250, rue Villerey, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps.
Abonnez vos parents et amis aux
3 grands magazines : *Le Samedi*,
La Revue Populaire et *Le Film*.

Remplissez VOTRE COUPON D'ABONNEMENT



**EXTRA SPECIAL
GOLD LABEL**

**Bulloch Lade
SCOTCH WHISKY**

*Embouteillé
en Ecosse*



VICTORIA SHAW est questionnée par le détective GLENN CORBETT au sujet du meurtre de l'actrice Sugar Touch.



La jeune fille s'aperçoit qu'elle devient amoureuse du détective d'origine japonaise James Shigeta qui mène l'enquête.



VICTORIA, qui connaît des amours malheureuses, va solliciter les conseils de son amie ANNA LEE.

Des Studios Columbia

"The Crimson Kimono"

Récit policier à intrigue fortement nouée. Le spectateur reste en haleine jusqu'à la fin du film.

Sugar Touch (Gloria Pall), une vedette de music-hall, est tuée au moment où elle retournait à la loge après son numéro. Deux détectives, Charles Bancroft (Glenn Corbett) et Joe Kojaku (James Shigeta) ont charge de l'enquête. Dans le cours de celle-ci, ils sont frappés par une magnifique peinture où la victime, Sugar Touch, apparaît revêtue d'un éblouissant kimono pourpre.

L'auteur de cette peinture est une jeune étudiante des Beaux-Arts du nom de Christine Dawnes (Victoria Shaw). Celle-ci révèle aux détectives que lors des séances de pose, Sugar Touch était accompagnée d'un homme du nom de Hansel. Elle leur fait un portrait de l'individu mais aucun des suspects ne ressemble à ces traits. Peu de temps après, Christine est elle-même l'objet d'un attentat manqué. C'est alors que les deux détectives prennent la jeune fille sous leur protection.

A l'élément mystère vient s'ajouter ici la rivalité des détectives devenus tous deux amoureux de Christine.

Pour le dénouement de toutes ces intrigues, le film apporte sa solution inattendue et pleine d'intérêt.



GLENN CORBETT et VICTORIA SHAW rencontrent de multiples problèmes d'amour et de mystère dans ce film.



La jeune fille et son amie PEARL LAY discutent du meurtre qui fait la manchette des journaux.



Une scène du film dans laquelle JAMES SHIGETA poursuit son enquête auprès de deux religieuses.



VICTORIA SHAW, entourée de deux détectives JAMES SHIGETA et GLENN CORBETT, tente d'identifier un suspect.

L'ETONNANTE FAMILLE...

[Suite de la page 26]

En 1939, on décide de frapper un grand coup : le premier. La nouvelle équipée ne sera plus une promenade, et le nouveau film sera autre chose que du cinéma d'amateur. C'est la descente en kayak des Gorges du Verdon, avec deux vedettes, d'une du canoë, la séduisante Geneviève de Colmont, célèbre pour avoir descendu le canyon du Colorado en kayak, l'autre devenue depuis une actrice connue : Claude Nollier, la future *Jeanne d'Arc* de Claudel et Honegger. Cet excellent documentaire rapporte en effet un franc succès, sous le titre de « La Croisière sauvage ».

Puis c'est la guerre. Mahuzier n'étant pas mobilisable à cause de sa grande famille, regagne cette Ardèche qu'il aime. C'est alors, comme pour tous, une période difficile. Mahuzier entre dans la Résistance, mais ce n'est pas cela qui peut faire vivre les siens. Le cinéma documentaire pas davantage, en cette époque troublée. Alors il entre comme administrateur dans une tournée théâtrale organisée par Jean Nothin, Claude Dauphin et Marguerite Moréno.

Après quelques années ternes et financièrement pénibles, l'année 1947 est cruciale pour Albert Mahuzier, mais pour lui seul. Il parvient à se faire engager comme cinéaste dans une expédition qui se monte pour l'Afrique Equatoriale Française. Cette fois, pas question d'emmener sa famille, qui remâchera suffisamment sa déception pour en venir cinq ans plus tard à la décision du grand départ collectif.

Mais le chef de famille prépare activement le terrain. Il rentre avec un film : « Les Grandes Chasses en Afrique centrale ». Il écrit un livre du même titre et signe un contrat à long terme avec l'éditeur Amiot-Dumont.

A ce premier voyage, il n'avait encore aucune expérience, mais accumula les premiers éléments de celle qui allait lui permettre d'emmener sa famille au bout du monde. Le problème initial avait été celui de la tenue.

« Alors que les uns me conseillaient le style dit « canadien », avec des bottes, chemise de cow-boy, culotte de trappeur, d'autres me riaient au nez quand j'énumérais interrogativement cet équipement, paraît-il absolument désuet... Tout cela : inutile. Prenez un short, des espadrilles ordinaires, une chemise sans manches largement échantonnée, et avec un foulard sur la tête vous serez paré pour la Grosse Bête ! »

Ce futur uniforme de la « tribu », Albert Mahuzier l'estime insuffisant pour les battues.

« Je me ralliai à une opinion modérée et emportai une combinaison militaire, genre « mécano », précieuse contre les herbes coupantes et de solides espadrilles de montagne, à tiges hautes et semelles renforcées ; l'expérience montra qu'avec un vieux casque kaki qui me fut prêté sur place, j'étais l'un des mieux équipés. »

Au retour, Mahuzier inaugure également la grande organisation de conférences d'explorateurs : « Connaissances du Monde », en collaboration avec d'autres tenants de la grande aventure, dont Paul-Emile Victor et Roger Ferlet.

Une deuxième expédition en Afrique, en 1950, vit la mort tragique de Marcel Vincent, l'un des meilleurs amis de Mahuzier, alors que celui-ci filmait un lion blessé. Mais n'animal, dans un sursaut désespéré, se jeta sur Vincent. Mahuzier acheva aussitôt la bête, mais il était trop tard.

Comme de toutes ses expéditions désormais, Mahuzier allait tirer de celle-ci un film et un livre : « Tornades et Chasses tragiques ».

A chacun de ses retours en Afrique, Mahuzier aura la surprise de décou-

vrir un pays toujours plus imprégné par le progrès, tant sur le plan du costume que des coutumes et des idées. C'est la jeunesse surtout qui l'étonne, tant elle adopte vite les habitudes des blancs. Chaque soir, le camp est entouré de jeunes des deux sexes posant des questions au rythme d'une mitrailleuse. Le cinéma, notamment, les passionnent. Mais si les jeunes filles s'habillent « à la parisienne », au cœur de la brousse elles conservent les dents taillées en biseau. Ce dont Mahuzier comprit l'utilité lorsque, au lendemain d'une chasse à l'éléphant, il fut incapable de mastiquer un morceau de la langue de l'animal, laquelle langue avait cependant cuit pendant neuf heures...

En 1953, Alain, le dernier-né, à près de deux ans. Les aînés viennent de terminer leurs examens, et le problème ne se pose pas encore pour les plus jeunes. Le moment de partir est venu, préparé à dire vrai depuis des années.

A cette époque, la jeune classe est composée de Louis, vingt-deux ans, Philippe, vingt ans, licencié en lettres, l'« intellectuel de la tribu », Jacqueline, dix-neuf ans, Anne, dix-sept ans, Jeanne, seize ans, dites « les pin-up », Yves, treize ans, François, onze ans, dits « les âges ingrats », Luc, sept ans, et Alain, qui deviendra explorateur à vingt-deux mois.

De longue date, chacun sait dresser un campement, cuisiner, changer une roue, sauf les tout-petits, qui d'ailleurs ont appris à se rendre utile au maximum. En outre, pendant la période de préparation au premier grand voyage en commun, les filles ont appris à faire du pain, et les garçons à tuer et dépecer un mouton. Qui disait donc que la véritable aventure, à notre époque, consiste à devenir père de famille ? Avec ses neuf rejetons, Albert Mahuzier multipliait déjà les difficultés. En promenant les neuf par toute la terre, il a lancé un défi. Sa récompense réside dans le fait qu'il semble avoir beaucoup moins de mal avec sa nichée que le père d'une famille nombreuse sédentaire. Peut-être parce qu'il a eu le courage de lui offrir une école buissonnière permanente en même temps que la plus authentique école de sciences naturelles.

Car il n'était pas question de renoncer aux études. Papa et les aînés feraient travailler les plus jeunes. Quant aux aînés, on faisait confiance à leur maturité pour préparer eux-mêmes leurs examens.

Ainsi partit, le premier jour de l'année 1953, la première des « Expéditions cinématographiques Mahuzier autour du monde ». Deux mois plus tôt, la famille s'était installée, si l'on peut dire, dans une maison de Boulogne-sur-Seine qui allait devenir son port d'attache.

La caravane était composée de trois voitures dans lesquelles on se serrait sans grogner, trop heureux de partir enfin tous ensemble. Objectif : aller filmer les gorilles sur les volcans du Kivu, au Congo Belge. Imagine-t-on ce que ces quelques mots magiques peuvent signifier pour des moins de vingt ans ?

Cette fois, Albert Mahuzier décide d'écrire son livre sur place, en même temps qu'il réalise son film. Pourquoi ce surcroît de travail ? Parce qu'au retour « on redevient bourgeois en quelques heures, comme si l'on n'était jamais parti ». Il est vrai qu'à chacun de ses retours, le chef de famille retrouve un épais paquet de feuilles d'impôts, ce qui vous coupe aussitôt les ailes du romanesque...

Ce livre pris sur le vif, dédié « à l'héroïne numéro un de cet ouvrage sincère, à Jeannine Mahuzier, compagne de bons et de fichus quarts

d'heures », c'est « A la poursuite des Gorilles ».

Ils se sont effectivement fait désirer, ces monstrueux quadrumanes. Ils n'ont cessé dix jours durant de dépister la troupe familiale, en pleine région des Pygmées et malgré l'aide de ceux-ci, allant jusqu'à blesser le vieux N'Dendéré, le chef des Pygmées.

Il y eut en outre les inévitables ennuis mécaniques. On ne saurait mieux se rendre compte de la folle aventure de ce premier voyage que par cet aveu sans détour du chef de l'expédition :

« Louis a 22 ans ; il est fort comme un Turc et possède d'indéniables dons pour la mécanique, surtout en ce qui concerne le démontage. Il est moins fort pour le remontage, mais il est jeune et j'ai bon espoir qu'il y arrivera... Philippe a une aversion marquée pour la mécanique et un mauvais oeil évident dans ce genre d'activité. Ce sera toujours sa voiture qui crèvera, son moteur qui calera au moment le plus désagréable. »

« C'est Louis, Philippe et moi qui constituons l'équipe de pilotes titulaires. Nous sommes très qualifiés pour traverser l'Afrique. J'ai mon permis de conduire depuis trois ans, Louis depuis six mois et Philippe depuis quinze jours. Mais nous avons été « gonflés » par un charmant garçon, Avenel, pilote de la même voiture que nous dans le rallye Alger-Le Cap. Il nous a donné quelques précieux conseils, fait mettre des soupapes en Stellite (nous ne savons pas au juste ce que sont les soupapes et ce qu'est la Stellite) et ajouter une lame à chaque ressort. Pour le reste : *Inch'Allah* ! Sa voiture a marché, les nôtres font de même ! »

En outre, nul n'étant prophète dans son pays, et moins encore dans sa famille, Albert Mahuzier a par moments le plus grand mal à se faire obéir de sa troupe. Il y a même de brèves mutineries ! Toutefois, d'expédition en expédition, tout a fini par s'assouplir, par rouler à merveille.

Mais un autre facteur intervenait : les années passant, Louis, l'aîné, vole aujourd'hui de ses propres ailes et vient de tourner un film en Israël. Philippe est père de deux enfants. La dernière fois que la famille a été au complet, en Australie, en 1954, elle a failli disparaître dans un cyclone alors qu'elle avait frété un petit cotre pour filmer la ponte des tortues marines.

— Puisque nous sommes tous ensemble, ce sera moins grave, avon-nous dit.

Au lieu de mourir, ils aboutirent dans une petite île où ils vécurent dix jours de paradis terrestre.

Depuis, il a fallu modifier la composition de l'équipe. Anne a épousé un dessinateur de dessins animés qui n'a pas la passion de l'aventure. On a par contre « intégré » Simone, la femme de Philippe, bien qu'elle manque d'entraînement.

Mais une chose est certaine : l'aventure continuera. On adaptera seulement les prochains voyages aux futurs changements de la famille : aux mariages, aux naissances, aux services militaires, aux changements de vocation toujours possibles, bien que peu probables.

Jusqu'à présent, pas un Mahuzier n'a renié la devise familiale : « Réaliser d'une manière raisonnable quelque chose qui semble friser la folie ». Surtout pas l'admirable Jeannine, dont le dévouement sans bornes s'allie à « un manque de discipline sans limites ».

— Il est vrai, conclut Albert Mahuzier, que la vie de bohème, puisque c'est cette vie-là que j'ai voulu lui faire partager, ne doit pas s'encombrer d'horaires ni de plans longuement mûris.

J.-F. PÉRIER

IMPORTÉE D'ANGLETERRE

Byford '98'



La Chaussette Pure Laine

On ne fait pas mieux !

Irrétrécissable. Indéformable. Mi-chaussette \$1.50. Chaussette montante \$1.75. En vente dans les meilleurs magasins pour hommes. Distribution par Caulfeild, Burns & Gibson Ltd., Toronto.

Poils PARTIS FIGURE

Lèvres Bras Jambes

HEUREUSE Après avoir tout essayé, je découvre un moyen simple et **MAINTENANT** modique de faire disparaître les poils superflus. Grâce à son usage régulier, des milliers de femmes sont admirées et aimées. Mon livre **gratuit** vous livre mon secret. Posté sous pli discret. Aucun échantillon d'essai. Ecrivez à :

ANNETTE LANZETTE, P. O. Box 600
Dépt. C-241, Toronto, Ontario.
Inclure 5c pour réponse.

CAT'S PAW

TALONS mous, flexibles

SEMELLES TWIN-GRIPPERS

chez votre cordonnier

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE ou TERRAIN

à vendre

Adresses-vous à

ROMEO AUGER

CR - 6 - 3718 1250, rue Villeray, Montréal

Ayez plus de confort avec vos FAUSSES DENTS

Voici un moyen agréable de supprimer le malaise causé par les fausses dents. **FASTEETH**, une poudre améliorée, qu'on saupoudre sur les fausses dents du haut et du bas, fait que ces dernières adhèrent plus fermement, de sorte que vous vous sentez plus à votre aise. Aucune sensation ni goût gommeux, sur ou pâteux. Elle est alcaline (non acide). Ne surit pas. Enrayez l'odeur désagréable (halitose de dentier). Procurez-vous **FASTEETH** des aujourd'hui à n'importe quelle pharmacie. 7

"LA BUICK DES BUICK"



BUICK ELECTRA 225 — 4 DOOR HARDTOP

LA BUICK '60 À TRANSMISSION TOUTE À TURBINES

Il n'y a pas d'autre façon de la décrire: c'est la Buick des Buick! Cette voiture marque la plus grande réussite de Buick aux points de vue de l'apparence, du fini de la fabrication, de la perfection technique.

La nouveauté de la Buick '60 est évidente. Tous les éléments de sa carrosserie sont, soit entièrement nouveaux, soit profondément modifiés. Ses formes pleines, ses lignes arrondies sont la nouveauté marquante de 1960. La grille concave, les lignes latérales sinueuses, le capot surbaissé, les enjoliveurs de côtés confèrent à la Buick '60 une remarquable distinction.

Et maintenant, le point de vue technique: seule la Buick possède une transmission toute à turbines. Du démarrage aux vitesses de route, pas le moindre changement de vitesses, mais un "flot" régulier, soutenu, de puissance. Et pour doubler, sur route, la transmission toute à turbines Buick permet des accélérations subites absolument sans égales.

Aux points de vue de la valeur, de l'apparence et de la perfection technique, c'est vraiment "la Buick des Buick". Essayez-la! Demandez à votre concessionnaire de vous donner tous les renseignements sur la Buick 1960 à transmission toute à turbines.

UNE VALEUR GENERAL MOTORS



Servo-direction*—C'est un fait reconnu, aucune direction n'égale la servo-direction Buick pour la facilité de conduite et la parfaite maîtrise du véhicule.



Nouvel intérieur, plus de commodités—
Les portes s'ouvrent plus grand. Il est donc plus facile de monter en voiture et d'en descendre. Le plancher est plus bas, ce qui donne plus d'espace pour les jambes. Les sièges sont plus élevés, les coussins plus épais et plus moelleux. Et vous serez enchanté du nouvel accessoire de sécurité—la "Sentinelle du crépuscule"—qui allume automatiquement les phares lorsque le jour baisse.

*SUR DEMANDE MOYENNANT SUPPLÉMENT DE PRIX

Confort, silence et qualité encore inconnus—
La Buick 1960, grâce à son châssis avec transmission par arbre de poussée et à sa carrosserie parfaitement insonorisée, est la plus silencieuse des Buick jamais construites. De plus, l'acheteur profite aujourd'hui d'un contrôle de la qualité qui a été porté à la perfection avec la Buick à transmission toute à turbines.

LE SABRE

—la plus économique des Buick

LUXE...

le mot
qui résume
la Buick!

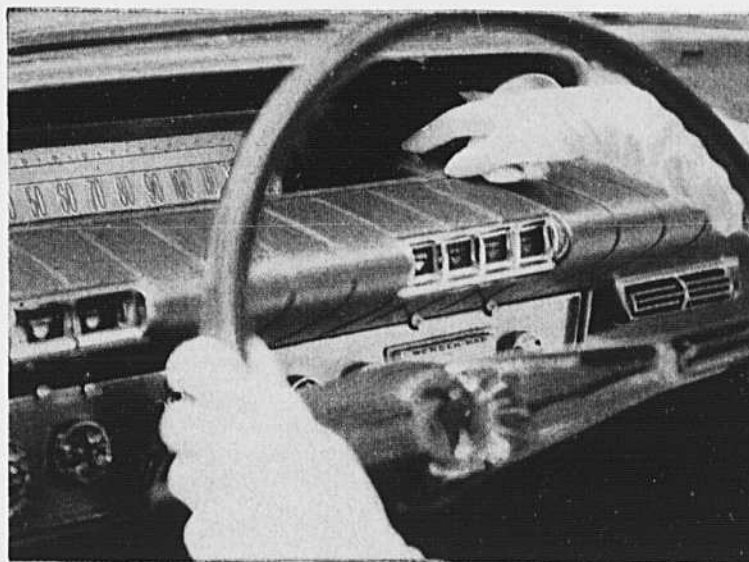


Tableau de bord "Mirromagic"—Un tableau de bord de conception entièrement nouvelle permettant de voir d'un seul coup d'oeil l'indicateur de vitesse, la jauge d'essence et les autres cadrans, grâce à un miroir inclinable selon la hauteur des yeux.



INVICTA

—la plus fougueuse des Buick

ELECTRA

—la plus luxueuse des Buick



Si MAMIE VAN DOREN déclare à qui veut l'entendre qu'elle n'aime pas New-York, c'est peut-être qu'à cause de la température, elle doit s'habiller des pieds à la tête. La voici en jupe et chandail en compagnie de deux jeunes amis, GIGI PERREAU et son frère.



Si VERA-ELLEN et son mari VIC ROTHCHILD ont fait sensation à une récente réception à Hollywood, ce n'est pas sans raison. La blonde VERA-ELLEN portait une robe et un manteau faits de tissu métallique d'or avec sac à main, gants et souliers assortis. Elle démentait bien sûr le dicton: Tout ce qui brille n'est pas or.

Une photo de famille à la descente de l'avion à Londres. Vous avez reconnu JAYNE MANSFIELD et son puissant mari, MICKY HARGITAY qui tient en équilibre son non moins puissant fils. La fillette s'appelle JAYNE MARIE.



Le regard d'admiration chez KIM NOVAK est sincère. Il n'y a que quelques années, elle fouillait le fond de ses goussets pour pouvoir s'acheter le billet d'entrée au cinéma où passait le dernier film de CARY GRANT. Mais les choses ont changé et aujourd'hui c'est avec son héros en chair et en os qu'elle peut se permettre de danser.

Côte-à-côte...

...chez les vedettes

Trois des vedettes les plus haut cotées d'Hollywood: DEAN MARTIN, FRANK SINATRA et SHIRLEY MACLAINE, se concentrent sur un détail qui semble à leurs yeux une importance énorme. Question de mode, vraisemblablement.



ROMANCE D'OUEST

une nouvelle de Gilbert Ganne

1880 — Arkansas City. La locomotive avec sa haute cheminée et ses roues énormes, entrait dans la petite gare en trainant à sa suite une longue file de wagons de bois où les voyageurs les plus hétéroclites étaient accrochés. Dès qu'elle eut stoppé, essoufflée, crachant des jets de vapeur noire, les portières claquèrent et les nouveaux arrivants s'épandirent au dehors, se heurtant puis se mêlant à la foule bariolée des porteurs, des cow-boys et de tous les chercheurs de fortune, venus dans la cité en formation pour y développer un commerce ou y trafiquer de l'or ou de l'alcool.

Joël MacCowen arrivait par ce train. C'était un grand garçon d'une vingtaine d'années, avec un visage candide sous d'épais cheveux noirs. Son corps athlétique était revêtu de la tenue qu'adoptaient en général tous les aventuriers pour se rendre dans les villes de l'Ouest : blouse, guêtres et ceinturon où l'on peut accrocher la bourse et les pistolets. Il venait travailler dans la proche vallée, avec son oncle, pour y distribuer les fourrures qui descendaient du Nord, et y garder les chevaux. Il avait à la fois la fierté et l'insouciance des jeunes conquérants, et comme au surplus il était poète sans le savoir, il ouvrit des yeux émerveillés sur l'animation de la ville naissante.

Nanti d'une grande sacoche pour tout bagage, il traversa les groupes compacts formés autour des voyageurs, frôlant les naseaux des chevaux, se glissant entre deux carrioles, jouant des coudes au besoin. Et comme la nuit s'annonçait, il héla un de ces individus faméliques, bon à tout sauf au travail honnête, qui encombraient la rue principale, la seule, à vrai dire, qui pût se targuer d'avoir une apparence de rue.

— Hé ! mon vieux ! Tu connais un endroit où l'on peut boire et s'asseoir ?

— L'interpellé s'empressa et voulut s'emparer du sac de Joël.

— Laisse ça. Pas besoin de boy. Où me conduis-tu ?

Le bonhomme cligna de l'oeil d'un air entendu.

— Au meilleur des bouges — *La Pépète d'Or* !

Les cabarets n'étaient alors que de vulgaires cabanes de bois d'où s'échappaient au dehors de la fumée, des rires et des chansons. Un continuels va et vient faisait claquer les portes à battants qui en barraient l'entrée et il n'était pas rare d'entendre des coups de feu ponctuer les rixes fréquentes. Lorsque Joël entra à *La Pépète d'Or*, la salle était bondée de consommateurs, les uns râpés, les autres confortablement huppés suivant la marche de leurs affaires, mais tous vêtus d'une manière simple et pratique. Au comptoir, quelques regards s'attachèrent au nouvel arrivant et semblèrent jauger son importance. La fumée enveloppait tout ce monde d'un voile épais et bleuâtre. Joël MacCowen s'assit et regarda.

Certes, l'atmosphère ne le surprenait pas. Qu'il vînt du Nord, des récentes conversations et des courriers l'avaient renseigné sur la vie pittoresque de ces villes surgies de la terre comme des champignons et des hommes rudes qui y vivaient. Et son oncle, en l'appelant à lui, l'avait mis sur ses gardes :

— Attention aux rencontres faciles, lui avait-il écrit.

Dans le fond sur la scène une femme chantait. Et lorsque Joël arrêta ses yeux sur elle, il vit une créature brune, une de ces femmes comme il n'y en a pas dans le nord et dont la longue robe sombre et les mains gantées de noir accusaient la blancheur du bras et du cou où scintillait un gros diamant. Sa voix prenante et un peu âpre modulait un chant où il était question d'amour et d'héroïsme.

Alors Joël releva son chapeau sur le front, posa ses deux coudes sur la table et écouta. Et quand elle eut fini, il se tourna vers son plus proche voisin :

— Qui est cette femme ? dit-il.

L'autre eut un sourire railleur.

« Tu débarques d'aujourd'hui, répondit-il. Ça se voit. C'est Dorothy mon bon. Une belle garce, ma parole. Ils n'en n'ont pas comme ça à New-York ».

* * *

Joël se plut aussitôt beaucoup dans le ranch de son oncle. Son travail était rude et simple. Le matin alors que l'aube commençait à poindre, il conduisait les chevaux à travers la plaine, puisqu'il revenait vers la rivière pour charger et décharger les peaux. Et quand le soir tombait, il prenait le chemin de la ville et entrait à *La Pépète d'Or*.

Il y avait déjà fait pas mal de connaissances, buvant par ci par là un whisky avec des vagabonds ou de riches habitués, et il n'était pas rare qu'on l'appelât familièrement « le gosse » à cause de son visage clair et de ses yeux francs qui s'allumaient de paillettes lorsqu'il riait. Mais surtout il écoutait Dorothy qui, chaque soir, versait dans son cœur l'amère mélancolie de ces existences farouches dont elle savait traduire à merveille les violentes passions. Il la voyait ensuite passer entre les tables, happée au passage par des mains rugueuses, souriant à tous, promenant son beau corps souple à travers les multiples visages. Et quand parfois, elle était bousculée par un individu un peu ivre, il eut envie de bondir et de la dégager. Mais elle n'avait pas besoin de lui, et, toujours souriante, elle se faufilait. Alors il se demandait pourquoi elle ne vivrait pas plutôt dans une grande prairie comme la sienne, avec les chevaux qu'il aimait tant.

Or, un soir, comme par hasard, une place était vide en face de lui, elle vint s'y asseoir et, malgré soi, il se sentit rougir jusqu'aux cheveux. Elle ne l'avait même pas regardé. Alors, il avance timidement la main et touche un de ses gants.

— Vous prenez quelque chose ? dit-il.

Elle leva sur lui de grands yeux bleus et eut une seconde de saisissement.

— Il n'y a pas longtemps que tu es ici ? dit-elle. Tu es plus frais que les autres.

Joël se sentait troublé profondément.

— Je viens tous les soirs vous écouter chanter, dit-il.

Elle le considéra un moment et ses yeux prirent une expression d'indefinissable tristesse. Et, sans parler, elle se leva.

Ce soir-là, il sembla à Joël que les lumignons de la salle étaient des lustres. Sur le chemin du retour, les étoiles lui clignaient de l'oeil d'un air complice. Et il se sentait plus léger que l'air nocturne, qui, sentait bon.

* * *

Comme toujours, pour ceux qui sont nés pour des destins uniques, le miracle se produisit. Joël était en train de caracoler dans la vallée, lorsqu'il aperçut un matin un svelte cavalier qui venait à lui dans un nuage de poussière. Quand il fut arrivé à sa hauteur, il s'arrêta. Alors Joël reconnut Dorothy. D'un geste énergique elle ramena les brides vers elle, et le cheval, tout soufflant, se cabra.

— Hé ! Garçon ! lança-t-elle, je suis bien dans le ranch de Johnson ?

— Exactement.

— La piste d'Arkansas passe par là ?

— Je vous y conduis.

D'un bond, Joël fut près d'elle, maintenant sa monture d'une main ferme et experte. Dorothy était plus belle que jamais avec sa chevelure pleine de reflets fauves qui retombait lourdement sur ses épaules. Ses grands yeux dévisageaient le jeune cavalier.

— Mais je te reconnais, tu es un habitué de la *Pépète*.

Joël MacCowen enleva d'un geste son chapeau :

— Vous m'avez fait l'honneur de me parler l'autre soir...

Dorothy baissa la tête et talonna sa monture. Les deux cavaliers se mirent en route, l'un à côté de l'autre, au pas tranquille de leurs chevaux.

— L'honneur, c'est un bien grand mot pour une fille comme moi, dit

Dorothy. Les hommes du Nord sont galants. Mes chansons te plaisent, mais moi, je les chante pour vivre. Et quand la belle romance est finie je retrouve la vie dure, cruelle et égoïste des hommes de l'Arkansas.

Elle s'exprimait de cette voix un peu sourde et âpre qui donnait tant de vérité à ses chants. Et Joël l'écoutait comme si, pour la première fois, l'existence déchirait son voile.

— Et toi, c'est ici que tu passes tes journées ? dit-elle.

— Oui, c'est ici, dit Joël. Parmi les troupeaux, ou à diriger les équipes de noirs qui déchargent les radeaux. Depuis le point du jour, je suis libre et disparais dans les clairs espaces. A midi, je déjeune rapidement d'une tranche de pain et d'un morceau de porc. Et le soir je file à travers le moor... pour me retrouver à *La Pépète*.

— Et après une journée aussi limpide tu vas t'enfermer au cabaret ?

Joël tourna la tête vers Dorothy et ses yeux où brillaient des paillettes, avaient un tel éclat qu'elle baissa le front.

— Et... tu ne fais aucun commerce ? dit-elle. Tu ne trafiques pas sur le gin ou la coco ?

Joël éclata de rire.

— A quoi bon se compliquer l'existence ? Je travaille pour mon oncle, c'est tout. Et quand je me retrouve chaque matin entre le ciel et mes chevaux, avec de la vie plein les muscles, le cœur léger, l'esprit clair, qu'ai-je besoin d'autre pour vivre ?

Dorothy regardait maintenant ce grand garçon, plein de lumière dont les larges épaules étaient légèrement penchées en arrière et qui souriait content de lui.

— C'est curieux, dit-elle de sa voix un peu rauque. Jamais un homme à Arkansas ne m'a parlé comme toi. Ils ne recherchent tous que leur plaisir ou leur intérêt. Il est dangereux ici d'être désintéressé !

Ils étaient arrivés sur le sentier. L'air était lumineux. On apercevait dans le lointain, les premières maisons de la ville.

— Heureux garçon, dit-elle — A ce soir !

Et se redressant sur sa selle, d'un bref commandement de jambes, elle lança sa monture au galop.

* * *

Quand Joël entra ce soir-là à *La Pépète*, des regards d'envie se tournèrent vers lui. Il portait suspendue à sa ceinture, une bourse gonflée de louis d'or et encadrée de deux pistolets impressionnants. Il se rendait à Los Angeles pour y régler les comptes de son oncle. Certes, il ne lui avait pas dit qu'il s'arrêterait au cabaret. Fier de son importance, il s'assit au centre de la salle, en attendant Dorothy. Après son tour de chant, avant de le rejoindre, elle s'arrêta au comptoir, longuement. Elle se tenait à proximité de deux hommes, l'un, sorte de géant hirsute, et l'autre, gros, vêtu de gris, coiffé d'un chapeau melon, et mâchonnant un cigare. Et Joël, plus solide que jamais ce soir-là, tout pénétré de sa mission, s'impatienait à sa table. Enfin Dorothy vint à lui.

Elle s'assit rapidement en face du « gosse », elle était pâle et sa voix tremblait.

— Joël, dit-elle, il faut que tu partes. Tout de suite.

Comme il la regardait sans comprendre, elle posa les mains sur son bras.

— Je t'en supplie, Joël. C'est une bourse d'or que tu as à ta ceinture ? Et après ?

— L'homme en gris est le patron de l'établissement. C'est un être dur et sans scrupules. Chaque homme qui entre ici avec de l'argent, s'il n'est pas soutenu par une bande, est sûr d'être dépouillé.

Joël s'était cabré comme un jeune poulain, et avec impétuosité il s'écria :

— Mais j'ai mes pistolets !

— Tu es jeune et inexpérimenté, Joël. Que peux-tu faire contre tous ces hommes ? Ils te tueraient — Oui j'en suis sûre, ils te tueraient ! Voilà deux ans que je vis avec eux et que je subis leurs moeurs impitoyables. Pour l'argent, ils ne reculent devant aucune bassesse. Ses yeux se mouillaient de larmes.

— Mais alors, reprit Joël, votre vie est odieuse ici. Personne ne vous aime, sinon pour le rapport que vous procurez. Je ne vous laisserai pas, je me défendrai, je vous défendrai !

— Joël, supplia Dorothy, pense à ton oncle, à son commerce. Et puis aussi, ajouta-t-elle plus bas, fais-le pour moi...

Le jeune homme la regarda d'un air de surprise ravie :

— Pour vous ? Chère Dorothy, avez-vous autre chose pour moi que de l'amitié ?

Elle le regarda d'un air suppliant.

— J'ai le droit de t'aimer, Joël, mais pas toi. Tu es un être exceptionnel dans ce milieu infâme, la vraie pépète qui brille au sein du vil métal. Tu es fort de toute ta jeunesse, de tes dons, de ton espoir intact. Il ne faut pas les avilir auprès d'une femme comme moi...

— Dorothy ! Dorothy ! balbutiait Joël. Quel soir merveilleux !

— Va-t-en, continuait Dorothy. Il le faut. Toi, si fort et si courageux, serais-tu faible en face de l'amour ? Je me suis désaltérée à la source de tes illusions et de tes rêves, Joël, sans que tu le saches. Le monde dans lequel je vis ne te ressemble pas...

— Que m'importe, cria Joël, ce que tu faisais jusque là. Je suis assez fort pour t'emporter loin de ce monde affreux. C'est ton âme de maintenant que je veux. Dès le premier jour, je me suis accroché à toi, avec toutes les puissances de mon être. L'amour est une Rédemption...

Ils se regardèrent éperdument tous les deux. Il leur semblait maintenant qu'ils étaient suspendus dans la fumée, au-dessus des tables, au-dessus du peuple qui s'agitait sous eux dans l'or et dans l'orgie. Il n'y avait plus que Joël et Dorothy, face à face dans un grand silence et une grande lumière.

Quand la foule commença à diminuer dans la salle et que, seuls, quelques ivrognes restaient accrochés au comptoir, l'homme en gris entra dans la chambre de Dorothy. Elle était en train de peigner devant la glace ses longs cheveux noirs. Il se posta derrière son siège, jambes écartées, mains aux poches, tout en fumant son cigare bagué et le promenant d'un coin à l'autre de sa bouche.

— Alors, Madame a un Don Juan ? dit-il.

Dorothy haussa ses belles épaules blanches. L'homme y posa sa grosse main jaunâtre où brillait un rubis. Et se penchant au-dessus de la tête brune :

— Pourquoi est-il parti si vite le jeune cavalier à la bourse d'or ?

— Je n'en sais rien.

L'homme mâcha son cigare avec impatience.

— Tous les soirs tu le rejoins, reprit-il. C'est à croire qu'il n'y a que lui. Tout à l'heure tu m'as entendu discuter avec le grand Georgie, et tu as averti le beau monsieur du coup qu'on préparait. Hein ! dis-le ?

Dorothy faisait mine d'être absorbée par sa toilette et ne répondit pas. Mais son cœur battait follement. L'homme la secoua durement.

— Alors, on achète des diamants, on fait une situation à Madame, et elle fait échouer stupidement une affaire qui sert à son entretien ?

— Laisse-moi donc, disait Dorothy, laisse-moi !

Elle s'était levée, et des larmes brillaient dans son visage farouche. L'individu l'avait saisie par les bras et la tenait sauvagement devant lui, la bouche tordue d'un mauvais sourire.

— Tu ne pleures jamais avec moi, dit-il, l'aimerais-tu par hasard ?

Dorothy d'un geste fière releva la tête et fixa l'homme. Ses boucles brunes s'écrasaient comme de lourdes grappes, sur ses douces épaules. Sa gorge était toute éclairée.

— Et si je t'aimais, après tout, dit-elle avec une voix que la passion rendait plus âpre et plus belle. N'ai-je pas le droit d'aimer moi aussi ? Je ne vis qu'avec des êtres répugnants, comme toi, comme tous. Des trafiquants et des pirates à qui je vends mon âme, entre deux forfaits. Mon cavalier m'a appris le goût des larmes. Il m'a apporté la fraîcheur et la joie dans cette aridité sans fin. Sa jeunesse et ses illusions m'ont lavée de tous vos péchés. Et maintenant je vous hais, calmement, silencieusement mais implacablement, je vous hais !

L'homme l'avait lâchée. De ses petits yeux cruels et gris comme son chapeau melon, il l'observait. Puis il tira un pistolet de sa poche et le fit sauter dans le creux de sa main :

— Ces sortes de maladies ne peuvent se guérir que par ça ! dit-il en ricanant. Gare à ton Joël, si je le revois ici !

Dorothy avait averti l'oncle de Joël, pour l'empêcher de mettre les pieds, à son retour, à *La Pépète d'Or*. Mais Joël, sans passer au ranch, prit directement le chemin du cabaret. N'ayant plus aucun argent que pouvait-il redouter ?

Lorsqu'il entra, Dorothy était sur la scène et chantait, plus grave et belle qu'à l'ordinaire. Tous à coup, elle aperçut Joël, dans le fond, qui se tenait près de la porte. Alors il sembla qu'elle mettait encore plus de passion dans son chant. Et le gosse restait émerveillé écoutant les strophes harmonieuses qui semblaient ne s'adresser qu'à lui :

*Du bonheur, ce n'est point l'instant,
mon amour, mon amour, va-t-en !...*

Un homme en gris, coiffé d'un chapeau melon, traversa la salle, et comme Joël faisait mine d'aller s'asseoir, il se sentit happé par derrière et entraîné dehors.

Sur la scène, Dorothy, de sa voix âpre et chaude continuait sa mélodie plaintive. Ses bras se tordaient comme dans une véritable douleur. De près on aurait pu voir d'abondantes larmes ruisseler sur ses joues. Son regard ne quittait pas l'entrée.

On entendit dehors, un coup de feu, comme tant d'autres dans une soirée. Puis l'homme en gris rentra seul, en ajustant ses manchettes.

Dorothy était toute pâle. Elle crut qu'elle allait mourir. C'était à l'instant où elle achevait sa romance, qui disait que le bonheur est au-devant de nous.

— FIN —

Enigme criminelle

LES BANQUIERS DE ROUGEMONT

par *Alain Robert*

« Jamais je n'ai été en présence d'un meurtre aussi mystérieux ! » s'était exclamé le Chef Lorrain, de la Sûreté provinciale. C'est dire que l'affaire allait demander du travail. Comme question de fait, il n'est pas encore terminé. Car l'assassin court encore et les victimes n'ont pas été vengées.

La banque n'ouvre pas

Le samedi 24 octobre 1925. Il n'y avait alors qu'une banque à Rougemont, petit village des Cantons de l'Est, le paradis des pommes. C'était une succursale de la Banque Canadienne Na-

tionale. Monsieur Charles Bernard en était le gérant. Les bureaux de la banque se trouvaient chez lui.

Des clients se présentèrent à la porte de l'institution, mais ne furent pas surpris de constater qu'elle ne s'ouvrait pas. On s'adressa à la maison privée. Personne là non plus. Finalement on conclut que Monsieur Bernard et sa femme avaient dû s'absenter d'urgence.

La raison

Les clients qui avaient des affaires à traiter à la banque le samedi, 24 octobre, y retournèrent le lundi avant-

midi. La porte était toujours close. Le plus grand silence régnait dans la maison et tout autour.

Ce n'était pas normal. On se consulta dans le village. Monsieur Bernard habitait Rougemont depuis plusieurs années. Il y jouissait d'une excellente réputation. Sa famille était également remarquable. Un de ses frères, Xiste, occupait le siège épiscopal du diocèse de Saint-Hyacinthe. Deux autres frères étaient prêtres : l'un, aumônier à l'Hôtel-Dieu de Montréal ; le second faisait alors un séjour à Rome. En outre de représenter la Banque Canadienne Nationale à Rougemont, Charles Bernard remplissait aussi les fonctions de secrétaire-trésorier de la municipalité. Le maire et cinq autres citoyens de Rougemont décidèrent de pénétrer dans la maison.

Après en avoir examiné toutes les issues, le groupe constata que la porte de la cave n'était pas verrouillée. C'est en atteignant le rez-de-chaussée qu'ils comprirent pourquoi la maison était aussi tranquille, pourquoi il y régnait un silence de mort.

Charles Bernard, 58 ans, gisait au pied de l'escalier, qui conduisait à l'étage supérieur dans la maison. Il était mort depuis un certain temps, le crâne ouvert par un instrument tranchant, tout probablement une hache.

On visita toute la maison en hâte, à la recherche de Mme Bernard. On la trouva dans la chambre à coucher des époux. D'après le désordre qui régnait dans la pièce, il était évident que l'assassin y avait perpétré son double crime. Après avoir frappé, Monsieur Bernard avait dû faire quelques pas pour tomber dans l'escalier et dégringoler jusqu'en bas. Au premier coup d'oeil, il était évident que les deux malheureuses victimes avaient été surprises dans leur lit, car toutes deux étaient alors en toilette de nuit.

Le chien

Les époux Bernard possédaient un chien qui les aimait bien. Il faut ajouter qu'on le traitait également bien. Les premiers visiteurs, les six comparoisiens des victimes qui pénétrèrent les premiers dans la maison, trouvèrent le chien bien vivant.

Les détectives, à qui on parla de l'animal, interrogèrent tous les voisins. Personne ne l'avait entendu aboyer ni dans la soirée, ni dans la nuit du vendredi au samedi, date de l'assassinat de Monsieur et de Madame Bernard.

Fallait-il déduire de là que le meurtrier était un familier de la maison et, conséquemment, connu du chien ?

Indices

Une neige abondante était tombée dans la nuit du 23 au 24 octobre. Elle avait recouvert le sol et personne ne pouvait circuler sur la route ou ailleurs sans laisser de traces. Aucun citoyen de Rougemont n'avait vu une

automobile s'arrêter chez les Bernard cette nuit-là. On n'avait vu aucun piéton entrer ou sortir de la maison non plus. Et sur la neige, pas la moindre piste.

Un examen approfondi de la cour cependant révéla qu'une personne avait circulé au milieu de la tempête. Il y avait longtemps que la neige était fondue le lundi avant-midi, quand les policiers-enquêteurs apparurent sur les lieux du drame. On constata quand même qu'un homme était sorti de la maison, par la porte de la cave, et s'était dirigé vers la voie ferrée de la Montreal Southern Counties Railways.

C'est en étudiant le parcours suivi par l'inconnu que les policiers découvrirent la hache, qui avait été indubitablement l'instrument du crime, car elle était tachée de sang humain. Pas la moindre empreinte digitale cependant sur la hache en question.

Récompense de \$1,000.

Les pistes et la hache apportèrent un certain encouragement aux détectives. Malheureusement on en resta là. On eut beau étudier le problème sous tous ses aspects, pas la moindre indication utile.

On ne connaissait pas d'ennemis aux époux Bernard. Tout le monde, au contraire, les respectaient et les aimait. Les deux fonctions de banquier et de secrétaire-trésorier de la municipalité, qu'exerçait Charles Bernard, indiquaient suffisamment toute la confiance qu'on lui témoignait.

Et il fallait imaginer une vengeance comme motif du brutal assassinat. Ce ne pouvait être le vol. Rien n'était disparu de la maison. Aucune porte n'avait été forcée. Pas le moindre papier déplacé dans la banque ou ailleurs.

En admettant que l'assassin fût connu des époux Bernard, il demeura certain que ceux-ci n'attendaient pas sa visite, le vendredi précédant le meurtre. Le maire du village, Monsieur Gingras, et un autre citoyen s'étaient arrêtés chez Monsieur et Madame Bernard. Ils y étaient restés à jaser une bonne partie de la veillée. Tous deux paraissaient de bonne humeur. A aucun moment de la soirée il ne fut question d'une visite attendue. Bien au contraire, quand Monsieur Gingras et son compagnon prirent congé, les époux Bernard parlèrent de monter se coucher.

L'énigme paraissait sans issue. Finalement le Gouvernement de la province de Québec offrit une récompense de \$1,000, à qui pourrait aider à trouver le misérable assassin. La promesse de récompense alluma beaucoup d'ardeurs, fit naître des espérances. Rien de bon ne se produisit. Et les \$1,000, attendent encore celui ou celle qui résoudra la sanglante énigme de Rougemont.

DIS-MOI TON NOM... je te dirai qui tu es

VALÈRE

Les Valère et les Valériens ne sont pas des médiocres ; ils le savent et dédaignent les mesquineries, les compromissions, les bassesses. Le souci de se maintenir toujours dans une atmosphère élevée ne va pas sans quelque raideur, quelquefois ; de sorte qu'on les accuse — les Valère surtout — de dédain et de fierté. Ils ne se sentent à l'aise qu'en compagnie d'un très petit nombre d'intimes et se montrent si réservés avec les autres que, là aussi, on les taxe gratuitement de froideur et de sécheresse de coeur.

VAÉRIE : Au contraire des Valère, les Valérie sont tout expansion, grâce, fraîcheur, joliesse ; il leur manque la ténacité, la persévérance et, un peu... le goût du travail.

VÉRONIQUE

Les Véronique arrivent à saisir les concepts les plus compliqués, à force de réflexion et de persévérance logique ; leur volonté comme leur intelligence, est persévérante, sans bouillonnements et sans faiblesse. Elles ne se proposent par des buts extraordinaires mais ne lâchent pas celui qu'elles se sont fixé.

De même, le coeur ne bat pas la chamade, pour un rien, mais lorsqu'une fois, il s'est détaché, c'est définitif, solide et profond.

VICTOR - VICTOIRE

Ce qui caractérise l'intelligence des Victor, c'est l'ampleur, la fécondité, la force ; l'oeuvre immense de Victor Hugo en est une preuve. Foin des mièvreries, des richesses de joliesse ; Mirabeau ne faisait-il pas de sa proverbiale laideur un adjuvant à son éloquence violente, massive ?

Prétendre que les Victor sont gens particulièrement doux, modestes, malléables, serait au moins hasardeux... Hugo, pour en revenir au plus célèbre Victor, n'est pas un modèle d'humilité, d'effacement ! D'ailleurs, ce prénom sonne la bataille, le triomphe, la gloire !

Au point de vue du sentiment, aussi, les Victor ont l'habitude de se poser en vainqueurs, partout où ils passent, mais sont-ils toujours, pour leur propre compte, aussi passionnés et surtout aussi profondément fidèles que le souhaiteraient leurs victimes ?

VICTOIRE : Rien de belliqueux, dans les Victoire. Leurs armes sont toutes pacifiques ; ce sont les accessoires de la bonne ménagère, car les Victoire sont avant tout d'excellentes maîtresses de maison, soucieuses du bien-être des leurs et qui mettent leur gloire dans la parfaite tenue de leur foyer.

Elles aiment, certes, mais ne permettraient pas à de folles passions de déranger la belle ordonnance de leur sensibilité.

Le prénom de Victoria est peu donné chez nous ; il doit être plus apprécié chez nos voisins anglais à qui il rappelle une brillante époque de leur histoire.

La guerre des gâteaux décorés

Une nouvelle de Lucy Cundiff

adaptée de l'anglais par René D'Aguy

Raide dans sa jaquette noire et souriant d'un air fat, le marié marchait en tête du cortège, au bras de la jeune épouse rayonnante sous son voile blanc. Christine qui, comme toujours, travaillait en pinçant légèrement entre ses dents blanches le bout de sa langue rose, eut envie de la tirer toute grande. Elle résista à cette impulsion, où Anna, pouvait la voir et l'éducation de l'espiègle leur causait déjà bien assez de soucis pour qu'il ne fût pas nécessaire d'y rien ajouter par cet évident manque de respect à la clientèle. Avec un gros soupir, elle déposa sur l'immense plat de faïence jaune le gâteau achevé en se disant : « A vingt-trois ans, une jeune fille doit avoir acquis la maîtrise de sa langue », et commença à remplir la poche à décorer...

Une fois de plus, les familles, et aussi les époux, s'extasiaient sur la somptuosité rose et blanche d'une pièce montée « signée Christine Greenway ». Mais la créatrice de ces merveilles inégalées dans la ville restait fille. Quand donc lui sera-t-il donné de faire naître, d'une masse de biscuit, de beurre et de sucre, le chef-d'œuvre destiné à ses propres noces ? Elle se disait souvent : « Que n'ai-je le courage d'insérer une annonce dans une gazette... Par exemple : « Jeune fille, possédant de nombreuses qualités physiques et morales, et spécialement un réel talent pour confectionner des pièces montées, désire connaître beau jeune homme, disposant d'une bonne quantité de pâte à biscuit, en vue de préparer en commun un superbe gâteau matrimonial. »

Christine Greenway, donc, décorait des gâteaux en échafaudant des rêves d'amour. Elle réussissait fort bien dans sa première occupation. Née entre les sacs de sucre et les mottes de beurre, elle avait dès sa naissance sucé avec la crème glacée le génie de la pâtisserie spectaculaire. Fillette, tandis que ses camarades découpaient des poupées de papier coloré, elle passa des heures, debout à côté de son père qui lui enseignait patiemment l'art de tracer de délicates arabesques de sucre ou de chocolat ; elle apprit aussi à faire naître, tout au sommet d'une pyramide élancée, pétale après pétale, une énorme rose. Aujourd'hui, elle réussissait tout cela aussi bien que le papa Greenway dans son meilleur temps, et ses doigts agiles sauvèrent la boutique, lorsque, vaincu par les rhumatismes, le père dut laisser glisser de ses mains raidies la poche et la spatule : Christine les ramassa et continua, par nécessité, ce qu'elle faisait par jeu... On n'avait pas assez d'argent pour engager un spécialiste.

La jeune fille ne se plaignait pas de son sort. Ses décorations ne l'occupaient pas toute la journée et lui laissaient beaucoup de temps pour tenir compagnie au vieillard, maintenant à peu près confiné au premier étage. Mais une demoiselle, forcément, songe à un époux. Elle y pense davantage si son métier consiste à confectionner des gâteaux de mariage. Et, tout en laissant habilement tomber une perle argentée juste au milieu d'une marguerite jaune et blanche, Christine pensait à certain jeune homme brun qui tenait beaucoup de place dans ses projets.

Depuis plusieurs semaines, juste en face de la pâtisserie, on restaurait un local et, chaque matin, « il » passait quelques heures à surveiller les travaux. Mais, avant d'y entrer, « il » achetait trois feuilletés : « Donnez-m'en deux très cuits et un à point, s'il vous plaît, Mademoiselle... » et il la regardait avec une expression tendre qui, pour Christine, évoquait irrésistiblement une décoration de cupidons en sucre entourés de roses blanches entrelacées avec des fleurs d'oranger... La jeune fille avait rencontré son idéal : Grand, brun, des yeux tendres, les manières douces et réservées... Peut-être un peu timide ! Ne savait-il donc parler de rien d'autre que de feuilletés ? Mais, ce qu'il ne disait point, il le laissait assez voir et, forcément, un jour, l'aveu sortirait de ses lèvres tremblantes...

* * *

A plusieurs milles à la ronde, et depuis des années, les pièces montées des Greenway étaient renommées : On venait de fort loin les admirer, et toute noce convenable tenait à en voir trôner une sur la table du banquet. Ce jour-là, Christine s'approcha de la vitrine et disposa sa dernière création bien en vue. Puis elle leva la tête, poussa un cri et se précipita dans l'escalier. Au premier étage, son père, debout à la fenêtre, regardait, de ses yeux humides, un peintre qui mettait la dernière main à l'enseigne... Sur la boutique d'en face, complètement restaurée, on pouvait lire, en belles lettres dorées : *Pâtisserie Moderne*.

— Ah ! papa... papa ! gémissait la jeune fille... N'est-ce pas affreux. Une boutique toute neuve, toute moderne... et juste en face de notre magasin ! Je te l'avais bien dit !

— Oui, petite, tu m'en as souvent parlé, mais ces sottises d'aujourd'hui, ces comptoirs de bois luisant et ces armoires de métal et de verre, tous ces miroirs et toutes ces peintures, ça n'a rien à voir avec la qualité de la marchandise. Aurait-il fallu songer davantage à l'aspect de la boutique et de la devanture, et moins à ce que je mets dans mes gâteaux ? Je ne le crois pas. Si les gens veulent contempler des glaces et des meubles polis, ils iront dans cette maison moderne. Mais ceux qui savent apprécier la bonne pâtisserie faite avec de bonnes marchandises continueront à venir chez le papa Greenway.

Le cri de Christine interrompit cette profession de foi ; elle serra si fort l'épaule de son père qu'il protesta, mais elle n'y prit pas garde... Ce jeune homme en blouse blanche qui accrochait à la devanture rivale une pancarte sur laquelle elle lisait aisément : « *Ouverture de la Pâtisserie Moderne. Distribution d'échantillons* »... c'était « lui » !

Une jeune pâtissière amoureuse n'en peut supporter davantage... Christine faillit s'évanouir dans les bras de son père. Elle se mit à sangloter de douleur et de rage. Ah ! le monstre ! Venir chez elle, jouer au timide, sourire doucereusement et, sans doute, dès qu'il avait tourné le dos pour entrer dans son beau local, dont il dirigeait avec tant de soin les transformations, se moquer de la vieille boutique et de ses meubles de bois blanc ! Pendant tout ce temps, elle faisait des rêves d'épousailles et traçait les plans du plus beau gâteau de noce de toute sa vie. Il venait acheter des feuilletés pour espionner les Greenway, avant d'ouvrir, sous leur nez, ce magasin qui allait les ruiner.

Pouvait-on imaginer rien de plus perfide ? Mais elle lutterait, et on allait voir qui l'emporterait ! Christine descendit rapidement l'escalier, entra comme un coup de vent dans l'arrière-boutique et interpella Anna :

— Sais-tu qui a ouvert cette pâtisserie, en face de la nôtre ?

Anna ne répondit pas, mais Gus, tortillant nerveusement son tablier entre ses doigts le fit pour elle, d'une voix embarrassée :

— C'est un nommé Tom Taylor... un jeune homme brun. On dit qu'il connaît son métier.

— C'est bien lui ! se décida à dire Anna, d'un ton plein de compassion.

Péniblement descendu à la suite de Christine, le vieux pâtissier ne soufflait mot ; se jetant dans ses bras, sa fille s'écria, pleine de certitude et de confiance :

« Il sait sans doute faire du pain... Jamais il ne fera des gâteaux comme toi, papa... et jamais il ne décorera une pièce montée comme moi. Tout ce qu'il fera, nous le ferons... et bien mieux... Nous connaissons notre métier aussi, nous les Greenway !

Jusqu'au soir, les livreurs se succédèrent à la pâtisserie moderne. On y préparait une inauguration de grand style, avec corbeilles de fleurs et plantes vertes. Embusquée dans un angle du magasin, Christine observait tout, les joues en feu, à travers la glace.

Le lendemain, les Greenway eurent peu de chalands, mais en revanche il y eut foule devant la vitrine du nouveau magasin. On admirait, on discutait, puis on entra. Anna et Gus lançaient de temps en temps, à la dérobée, de tristes regards à la jeune fille, tapie dans son coin, le corps raidi et les yeux durs, et qui ne disait pas une parole.

Quand, vers midi et demie, la rue fut déserte, la jeune fille n'y tint plus. Elle sortit et, par un long détour, gagna comme en se promenant le trottoir opposé. Devant la devanture de Tom Taylor, elle s'arrêta, émerveillée : Réplique scrupuleuse de la façade à laquelle rien ne manquait — pas même la pancarte annonçant l'inauguration, pas même l'invitation alléchante : « Veuillez accepter un échantillon de notre marchandise ! » — une *Pâtisserie Moderne* de biscuit et de sucre emplissait la vitrine aux lignes harmonieuses.

Tandis qu'elle gravait chaque détail dans sa mémoire, appréciant en connaisseur la qualité du travail, l'odieux M. Taylor s'avança, souriant d'un air un peu embarrassé. Redressant farouchement la tête, la jeune fille tourna les talons, traversa la rue et rentra chez elle d'une allure qui manifestait sans équivoque la colère et sa rancune.

Quand elle arriva, Gus et Anna parlaient à voix basse, devant une feuille de papier glacé étalée sur une table. Une tranche de gâteau s'offrit aux regards de Christine avant que Gus ait eu le temps de la dissimuler. Elle demanda vivement :

— Qu'avez-vous là ? D'où vient ce gâteau ?

— Montre-lui, Gus, murmura tristement Anna.

— Il distribue des échantillons... on m'en a apporté un, naturelle-

ment ! avoua-t-il en offrant la tranche entamée à l'appréciation professionnelle de la jeune fille. Ses yeux confessaient une défaite...

Quel chef-d'oeuvre ! Exquis, vraiment ! Délicatement parfumé au chocolat, léger, presque mousseux. Il fondait sur la langue en embaumant le palais. Christine ouvrit de grands yeux, où se mêlaient comiquement le désappointement et l'admiration, puis elle se tourna vers le camp ennemi, avec une certaine considération dans le regard.

Tom, justement, était fort occupé à ajuster un grand triangle de toile destiné à protéger sa pièce montée des rayons directs du soleil. Il aperçut la jeune fille et leva la main pour la saluer quand elle se tourna de son côté, mais aussitôt, haussant les épaules d'un air mépris, elle lui tourna le dos avec colère... Oser la saluer, quand il se proposait de leur enlever le pain de la bouche ! Quelle comble d'impudence !

* * *

Le lendemain, c'est devant la vitrine de Greenway que s'arrêtait la foule... On fit de belles affaires... C'est que le bloc entier des maisons encadrant l'ancienne pâtisserie s'y dressait en crème et en sucre fondant — tout y était, jusqu'au pylône du téléphone, avec ses fils, à côté de la boutique du coiffeur... Mais, barrant la devanture, on avait ajouté en grosses lettres de cacao noir : « *Maison fondée en 1922* ». Cela rappelait aux vieux clients que, très longtemps déjà, le papa Greenway leur prodiguait ses douceurs incomparables et, en face du modernisme concurrent, asseyait sur le roc solide de la saine tradition les fondements inébranlables de la plus vieille pâtisserie de la ville.

La pluie qui tomba en rafales le mercredi ne suffisait pas à expliquer la modicité de la recette, et Christine soupira en faisant sa caisse. Bien sûr, le magasin conservait des fidèles, mais il y avait, dans le quartier, tant de nouveaux venus attirés par les formules modernes vers le clinquant et le tapageur ! A ceux-là s'ouvraient l'étincelante devanture et le comptoir luisant de Tom Taylor.

* * *

Le soleil aurait bien voulu éclairer la devanture de la *Pâtisserie moderne*, le jeudi matin, mais les rayons ne parvinrent pas à se glisser entre les rangs serrés des curieux. Et, en descendant au magasin, Christine remarqua que les gens la regardaient d'un air amusé et chuchotaient entre eux en jetant de rapides coups d'oeil vers la vitrine de Tom. Elle interrogea Gus qui lui répondit :

— Je ne puis pas te dire ce qu'il a fait... Il faudra que tu ailles le voir toi-même.

Anne ne fut pas plus locace et Christine dut attendre, avec quelle impatience ! que l'heure du déjeuner rendit déserte la rue qui servait de champ clos aux deux rivaux. Dès que tout le monde fut parti, elle traversa rapidement la chaussée, sans prendre la peine de se dissimuler et faillit se trouver mal en plein territoire ennemi ; Ah ! c'était un beau gâteau, il n'aurait servi de rien de vouloir le nier... Sur la crème neigeuse, bien lisse, souriait, entouré de délicats boutons de rose le propre visage de Christine... Nul ne pouvait s'y tromper, c'était bien elle. D'ailleurs, en belles lettres gothiques, on lisait : *Christine Greenway, 1929*. Au-dessus du nom, le petit nez de crème se dressait, impertinent, sous la coiffe empesée et la bouche rose souriait.

Quand elle revint chez elle, bouleversée, elle se jeta aux pieds de son père, qui se mit à caresser les cheveux blonds de sa main raide et tenta de la consoler :

— Voyons, petite, il ne faut pas prendre tout cela tellement à coeur... Ce qu'il a fait n'est pas méchant... et c'est certainement un très beau travail !

— Justement, papa ! s'écria-t-elle au milieu de ses larmes... Et il essaya de m'humilier devant tout le quartier... Il veut nous rendre ridicules, pour que nous fermions boutiques et lui laissions la place mais...

Bondissant sur ses pieds, les joues en feu, les yeux étincelants, elle proclama :

— Nous ne céderons pas... Il se repentira de nous avoir provoqués... Nous le combattons sans merci, jusqu'à la dernière goutte de crème !

* * *

Papa Greenway, Gus, Anna et Christine passèrent toute la nuit suivante au laboratoire. Quand l'aube parut, la jeune fille se redressa, les mains sur les hanches et lança à l'adresse de leur invisible concurrent des paroles qui claquèrent comme un hymne guerrier :

— Ah ! Monsieur-le-Pâtisseur-de-pain, je pense que ceci vous apprendra que les Greenway ne sont pas disposés à abandonner la partie pour vous laisser la place !

Le vieillard regardait leur oeuvre d'un air un peu mélancolique, mais il ne dit rien. La vitrine, complètement vidée pour lui faire place, accueillit à la lumière discrète des lampes l'indiscutable témoignage d'une détermination inflexible.

Le vendredi, les clients ne manquèrent pas, et les badauds furent innombrables. Au milieu des remarques amusées, Christine, les joues en feu, les yeux étincelants sous son bonnet blanc, ne cessa guère de courir de son comptoir à la caisse, dont la joyeuse sonnette retentissait presque sans arrêt. Quand vint midi, elle reprit son poste d'observation et attendit les événements. Tom-le-Pâtisseur-de-pain ne tarda pas à traverser la rue. Il regarda la pièce-montée, et secoua la tête d'un air navré. Toute surprise de cette réaction

insolite — il aurait dû se mettre en colère ! — Christine avança imprudemment la tête, et le jeune homme la vit. Il fit le geste d'applaudir, mais il ne sourit pas. Dès qu'il se fut retiré, la jeune fille sortit et examina soigneusement la devanture.

Tout était bien encore comme elle l'avait voulu : Appuyés contre la façade de sa propre maison, les canons empruntés au magasin de jouets tenaient sous leur feu les vitrines de la *Pâtisserie Moderne* et, rangés en ordre de bataille, les soldats de plomb s'apprétaient à donner l'assaut... C'était, sans aucune équivoque possible, une déclaration de guerre, et les moyens mis en oeuvre témoignaient du désir résolu de l'emporter.

Quand elle descendit, le samedi matin, Christine s'informa :

— Comment réagit-il ? A-t-il fait un nouveau gâteau pour nous répondre ?

— Non, pas de gâteau, mais il a répondu en effet... Il faut que tu ailles voir ! annonça Gus, d'une voix où se glissait une note amusée.

Devant la boutique concurrente, les gens s'amassaient. Ils parlaient avec animation puis, en souriant, se retournaient vers la vitrine des Greenway. Certains favorisaient la rue pour revoir la scène belliqueuse. N'y tenant plus, Christine décida d'aller courageusement affronter l'ennemi dans son camp et de pousser une reconnaissance dans les lignes ennemies. Pourquoi, avant d'oser s'y engager, jugea-t-elle indispensable d'aller se recoiffer ?... Pourquoi posa-t-elle sur ses cheveux d'or le foulard de laine qui en faisait si bien ressortir tout l'éclat ? Elle n'aurait pas voulu se l'avouer.

Dans la vitrine de Tom, il n'y avait aucun gâteau... Simplement, entassés jusqu'à mi-hauteur, des paquets de biscuits enveloppés de papier gris érigeaient une muraille crénelée et, tout au sommet, pathétique, flottait un grand drapeau blanc. Par dessus cette fortification impuissante à le protéger, le visage un peu triste de Tom Taylor regardait Christine. Elle battit en retraite, précipitamment. Au lieu d'être heureuse de cette capitulation, elle se sentait le coeur lourd... comme si elle venait de perdre un être cher.

* * *

Le lundi, Christine, qui s'occupait des nettoyages, ne descendait pas au magasin. Revêtue de vieilles salopettes, les boucles étroitement serrées dans un fichu sans grâce, elle maniait avec vigueur la brosse à récurer quand Gus escaladant l'escalier lui cria :

— Va vite voir ce qu'il a fait, ton terrible ennemi ! Et il se précipita dans la chambre du vieillard et lui parla un moment. Puis des éclats de rire fusèrent à travers la porte. Sans plus songer à sa tenue, et serrant convulsivement le manche de sa brosse, Christine dévala l'escalier, traversa la boutique et s'élança dans la rue...

La foule massée devant la *Pâtisserie Moderne* s'écarta pour la laisser passer, et les rires fusèrent autour d'elle : Elle vit la vitrine, entièrement drapée de satin blanc, — la façade fidèlement reproduite de leur maison et, devant la porte, elle-même, les bras écartés comme pour la protéger tandis qu'à genoux, un jeune homme brun étendait des mains suppliantes. Sur l'une d'elles, il portait la reproduction en miniature de son magasin, tandis que l'autre offrait un énorme coeur rouge, d'où coulaient en grosses larmes écarlates un sang de sucre filé qui s'étalait en une flaque pourprée jusqu'aux pieds de l'objet aimé... Tom Taylor apportait tout cela à la jeune fille : Son coeur et la *Pâtisserie Moderne*... A la déclaration de guerre, il répondait par une déclaration d'amour.

Christine chancela, puis elle se vit dans la glace et, horrifiée, se mit à courir. Des pas précipités se lancèrent à sa poursuite. En trombe, elle entra dans son magasin, traversa l'arrière-boutique, s'arrêta contre le mur du laboratoire, parce qu'il n'y avait pas de possibilité de fuir encore, et cacha dans ses bras ses joues empourprées.

Deux mains fermes saisirent ses poignets et la firent pivoter sur ses talons. Elle se raidit d'abord, mais un puissant levain agitait la pâte tendre de son petit coeur qui se mit à gonfler et, peu à peu, elle ouvrit les bras...

Au milieu du sucre et de la crème glacée, de très douces minutes passèrent très rapidement, silencieuses. Quand il s'arracha à la contemplation de la plus réussie des créations du papa Greenway, Tom Taylor annonça d'une voix ferme et décidée :

— Maintenant que j'ai l'occasion de vous parler, voici ce que je propose : Ouvrir un salon de thé, où, naturellement, nous vendrons nos gâteaux. Il n'y a pas assez de place chez moi et, puisque tout est réuni, je pense qu'il faudra l'installer ici, dans le magasin entièrement rénové... Anna et Gus s'en occuperont. Qu'en dites-vous, Christine ?

La réponse de la jeune fille, fidèlement rapportée par Anna, réjouit toute la ville.

* * *

Dans la vitrine de la *Pâtisserie Moderne*, durant plusieurs jours, une mémorable pièce montée attira la foule :

La *Pâtisserie Greenway* (fondée en 1922) et la *Pâtisserie Moderne* s'appuyaient l'une sur l'autre, d'une manière extrêmement romantique. Elles ressemblaient beaucoup à ce qu'elles sont dans la réalité mais, à la place des devantures, on avait sculpté en pleine masse deux visages : A droite, entourée de ses boucles blondes, Christine voilait pudiquement de ses longs cils abaissés des yeux emplis de rêves... à gauche, Tom avançait une bouche gourmande, épanouie dans un large sourire.

Et, planant sur tout cela au bout d'un fil d'archal, une colombe apportait dans son bec une carte décorée où se lisait en lettres de chocolat :

Pâtisseries réunies Tom Taylor et Christine Greenway.

Gilbert Ganne.

Nouvelle par Beryl Grey

(Traduction de Mireille Dejean)

LE COTTAGE ENCHANTE

Après le tournant de la route, Shirley descendit de taxi. Le chauffeur déposa ses bagages à l'intérieur de la barrière blanche.

— Merci, ça ira très bien comme ça. Tout en parlant, elle ôta son béret vert artistement campé sur ses boucles brillantes et aspira l'air avec délice. Au bout du sentier bordé de fleurs, se dressait le cottage vert et blanc, tel qu'elle se le rappelait, charmant et paisible, et il était à elle pour dix grands jours.

— N'est-ce pas merveilleux, s'exclama-t-elle doucement, tout en ouvrant son porte-monnaie. Elle s'arrêta, légèrement confuse, car l'homme la contemplait avec l'intérêt spéculatif qu'à la campagne on accorde généralement aux étrangers.

— Je suis fâchée, dit-elle, mal à propos. Je suis seulement un peu troublée...

Il inclina la tête.

— Vous n'êtes pas sa femme ?

Shirley leva vers lui un visage prêt à éclater de rire. La simple pensée d'avoir pour mari le vieux Jenkins, qui habitait la maisonnette à l'extrémité du jardin, provoquait son hilarité. Elle s'écria :

— Grands dieux, non !

L'étrange expression qui flotta sur les traits du chauffeur et modifia son attitude placide, intrigua Shirley un instant, puis, lorsqu'il eut porté la main à sa casquette et se fut éloigné, elle l'oublia complètement. Oh ! ce coin de paradis était trop précieux, trop irréel pour l'exprimer par des mots.

Elle n'avait jamais rêvé d'une pareille chance quand elle avait rendu visite à sa grand-tante Laura. Tante Laura était une femme stupéfiante et vivante en dépit des années de réclusion que son infirmité lui avait values. Elle parlait avec une joyeuse candeur.

— Tu as petite mine, enfant. Tu as l'air exténué. Il est temps que tu cesses de travailler dans un bureau et que tu aies un foyer.

— C'est précisément pour cela que nous travaillons durement, Jim et moi.

— Jim ?

Grand-tante Laura parut exaspérément incompréhensive.

— Tu veux parler de ce jeune homme pâle et distrait que tu m'as présenté l'hiver dernier ?

— Tantine, tu sais bien qu'il étudie...

— Tu n'as pas besoin d'un homme qui étudie, déclara la vieille dame avec emphase. Ce n'est pas ton genre. Tu as besoin d'un homme vigoureux, avec dans le cœur la faculté d'aimer.

— Tante Laura !

La protestation indignée de Shirley fit luire les prunelles malicieuses de l'infirme.

— A mon âge, mon enfant, on a le droit de dire ce que l'on pense.

Elle se tut, puis brusquement, demanda :

— Quand as-tu des vacances ?

— La semaine prochaine.

— La semaine prochaine, c'est magnifique.

Ce fut au tour de Shirley de ne pas comprendre. Elle ne voyait là rien de

magnifique. Des vacances, qui, pour des raisons d'économies, ne seraient pas de vraies vacances, n'avaient rien de bien réjouissant.

— As-tu des projets ?

— Je me reposerais et je ferais des excursions en car à la campagne.

— Des excursions en car, c'est ridicule, déclara fermement tante Laura. Tu peux aller dans mon cottage. Les anciens locataires sont partis et leurs remplaçants ne sont pas encore arrivés. Emmène une amie... choisis-la bien... et repose-toi. Je vais écrire à Jenkins.

— Oh ! C'est merveilleux.

Seulement, pensa Shirley, je n'emmènerai personne. Je jouirai de ma solitude. Je me lèverai et mangerai à ma guise, muserai dans le jardin, explorerai les collines et les chemins. Jim viendra pour le week-end et peut-être la paix et le soleil dissiperont-ils sa nonchalance. Jim acquerra peut-être un peu des qualités dominantes qui le sortiraient du bureau où il s'enlisait pour le conduire à l'existence qu'ils avaient projetée. Le pauvre Jim travaillait tellement lui aussi, que même un si court repos était probablement la chose dont il avait le plus urgent besoin.

Shirley s'empara de sa valise et s'avança le long du sentier dallé. Elle soupirait de plaisir. La porte entrouverte l'invitait à entrer et un jet de fumée paresseuse sortait de la cheminée de pierre. Cela ressemblait au vieux Jenkins d'avoir tout préparé pour son arrivée. Dans un instant, son visage rose et ridé apparaîtrait à l'un des angles de la maison.

Shirley pénétra dans le hall et s'arrêta, intriguée par les manteaux et les jaquettes suspendus aux patères. Étrange ! Personne de nos jours abandonne des vêtements en si bon état. Elle jeta un coup d'oeil dans la cuisine et vit, sur la nappe à damiers bleu et blanc, les restes d'un repas. Son front s'éclaira. Jenkins n'avait pas encore reçu le message de tante Laura. L'astucieux et cher vieillard avait décidé de s'installer au cottage en l'absence de locataires. Bien, on verrait ce qu'on ferait. Shirley sourit et entra dans la chambre à coucher. Elle s'immobilisa brusquement.

C'était impossible ! C'était un tour du soleil ou un fantôme créé par son imagination. Il ne pouvait y avoir une enfant sous la couverture rapiécée, une petite fille rose, aux boucles noires dont les lèvres, tout en dormant, dessinaient un sourire.

— Jenkins, appela Shirley, où êtes-vous ?

Elle descendit le sentier jusqu'au jardin potager et frappa à la porte de la maisonnette.

— Jenkins, appela-t-elle de nouveau.

Elle regarda à travers la vitre. Tout était propre et en ordre, mais il n'y avait personne.

Pour la première fois, elle se remémora l'expression bizarre du visage du chauffeur et, effrayée, tourna les talons. La même petite fille, en maillot bleu, la contemplait gravement. L'enfant déclara avec dignité :

— Tu m'as réveillée, je t'ai vu sortir

de ma chambre. Papa est-il revenu ?

Shirley parvint enfin à articuler :

— Où est ton papa ?

— Il est allé attendre l'autobus.

— L'autobus !

Confusément Shirley se rappela avoir aperçu deux ou trois personnes debout, sur la route, au sommet de la colline.

— Mais, qui es-tu ?

— Saramanthe, répondit l'enfant étonnée. Et toi ?

— Je suis la dame qui va habiter ici.

Shirley dévisagea la petite fille d'un air interrogateur, dans l'espoir que cette affirmation provoquerait une réponse qui l'éclairerait. A sa grande surprise, l'enfant battit des mains et parut ravie.

— Oh ! Tant mieux ! Tu as l'air gentille. Papa disait que tu serais peut-être vieille et fatiguée et que je devais être très sage.

Elle s'approcha, toucha timidement Shirley et confia :

— Je n'aime pas beaucoup être très sage, et toi ?

En dépit de son inquiétude croissante, Shirley ne put réprimer un sourire.

— Pas toujours, avoua-t-elle. Saramanthe, dites-moi, depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Oh ! Peut-être un million de minutes.

La petite fille continua avec une bonne volonté évidente.

— Je dors toute seule. Je n'ai plus besoin de dormir avec Barbie. Elle me donnait des coups de pieds, c'était affreux.

— Mon Dieu ! s'exclama Shirley sympathisante. Où est M. Jenkins ?

— Il est parti loin, loin, sur un cheval blanc.

Shirley la regarda, désespérée.

— Tu veux dire...

Elle se tut brusquement, car une ombre tombait directement sur le sentier ensoleillé. Shirley plongeait alors son regard dans celui, ironique et scrutateur, de deux prunelles bleues.

— Bonjour, dit l'inconnu calmement.

C'était un très grand jeune homme, au visage imberbe et hâlé, en pantalon gris et en chemise bleue et grise. Il y avait quelque chose de troublant dans son regard froid et pénétrant, mais Shirley, pour l'instant, était trop épouvanlée pour le remarquer, elle murmura :

— M. Jenkins n'est pas... vivant ?

Le nouveau venu rit.

— Oh si ! il est bien vivant. Il est allé rendre visite à son second fils et à ses sept petits-enfants.

Shirley n'était pas d'humeur à plaisanter.

— ...Mais... le cheval blanc ?

L'intrus rit pour la seconde fois.

— C'est une de nos inventions, à Saramanthe et à moi. Êtes-vous une amie de Jenkins ?

— Oui.

Shirley lui rendit son regard inquiet, mais sans sourire. Instinctivement, elle devinait qu'elle s'était mise dans une situation embarrassante.

— Je suppose que M. Jenkins vous a prié de veiller sur le cottage en son absence ?

— Pas du tout, c'est moi qui lui ai

dit de partir. Nous sommes les nouveaux locataires.

— Oh ! s'écria Shirley en constatant que le pire était arrivé. Mais c'est impossible !

Saramanthe leva les yeux étonnés.

— Papa, n'est-ce pas la dame ? Elle est gentille et elle n'aime pas être sage, elle me l'a dit.

— Voilà qui est intéressant, déclara le jeune homme. Son sourire de biais se teintait d'indignation silencieuse. Jeune dame, puis-je vous demander pourquoi cette nouvelle vous désole ?

Shirley retrouva l'usage de la parole.

— Elle me désole parce que je croyais séjourner ici. Je suis Shirley McLean.

— Et moi, Hugh Randall. Voici ma fille, Saramanthe.

— Je connais déjà Saramanthe, répondit Shirley, crispée. Mrs. McLean est ma tante. Elle m'a dit de venir ici, parce que les nouveaux locataires n'y étaient pas encore installés.

Le jeune homme ne se départit pas de son calme. Il sortit une pipe de sa poche.

— Voilà qui complique évidemment la situation, dit-il. Je ne sais où loger ailleurs.

Shirley répliqua plutôt froidement.

— Ceci ne me regarde pas. C'est ma semaine de vacances, j'ai le droit de rester ici.

— Bien ! Alors, arrangeons-nous comme nous pourrons.

Shirley le regarda glacial, le défia :

— Je veux rester... seule. Prenez vos dispositions en conséquence.

Elle était encore debout dans la cuisine, tremblante de colère, lorsqu'un petit visage se glissa dans l'entrebâillement de la porte.

— Tu es fâchée contre papa ? demanda Saramanthe, les yeux écarquillés d'étonnement.

Shirley lutta pour ne pas faiblir.

— Oui.

Le délicieux visage d'elfe trahit la déception.

— Tu ne veux pas vivre avec nous ?

Incapable de résister plus longtemps, Shirley poussa un soupir désespéré.

— Ma chérie, je ne puis pas vivre avec vous, commença-t-elle.

Elle n'eut pas le temps de trouver des explications, car la petite fille s'approcha d'elle et glissa dans sa main une menotte confiante en suppliant :

— Je t'en prie, ne pars pas. Mon papa est très gentil, mais j'aimerais aussi avoir une dame.

Shirley s'agenouilla et prit l'enfant dans ses bras.

— Chérie, dis moi. Qui veille sur toi avec ton papa ?

Saramanthe secoua la tête et répondit dignement.

— Je n'ai pas besoin qu'on veille sur moi, je suis grande.

— Mais avant que tu sois grande ?

— Je ne suis pas très grande, reprit Saramanthe, sans souci de la contradiction. Je le suis seulement un petit peu. Peut-être ferais-tu mieux de rester.

Shirley soupira, car la situation ne s'éclaircissait guère. Mais avant de pouvoir recommencer à interroger la

fillette, un bruit de voix lui parvint.
— Oui, l'évier est là. Il s'est bouché la nuit dernière.

Les hommes entrèrent et Hugh Randall expliqua :

— Miss McLean, voici M. Hogan, le plombier du village. Nous avons des ennuis avec les canalisations.

Shirley répliqua vivement :

— Je connais M. Hogan depuis des années.

L'homme la regarda, tout d'abord avec étonnement, puis, la reconnaissant.

— Certainement, Miss Shirley, certainement. Eh bien, vous êtes devenue une vraie dame. Ainsi c'est de vous que le chauffeur parlait.

Il s'arrêta, légèrement confus, puis affirma avec une véhémence superflue.

— Je lui dirai tout à l'heure que les choses sont aussi claires que de l'eau de roche.

— Mais, pas du tout, protesta Shirley désolée. M. Hogan, vous vous méprenez, ce monsieur ne m'est rien. Ma tante m'a dit de venir ici et j'y ai trouvé ce monsieur. Il prétend qu'il va rester.

Tout en prononçant ces paroles, elle les savait parfaitement vaines. Hugh Randall, appuyé contre l'évier, l'écoutait en souriant. M. Hogan les regardait à tour de rôle, avec la plus vive satisfaction. Il finit par déclarer :

— Mais c'est très simple, M. Randall, vous laissez Miss Shirley habiter ici avec la petite fille et vous irez vous installer dans la maisonnette de Jenkins. Ne vous faites pas de souci, je préviendrai les gens du village.

Le sourire d'Hugh s'accentua :

— Vous êtes un homme plein de bon sens, Hogan. J'attendais qu'elle soit un peu calmée pour le lui proposer.

Shirley leur fit face.

— Je suis calme, je suis très calme.

Et dans son horreur de sentir ses larmes prêtes à couler, elle cria en sortant de la pièce en courant :

— Je ne resterai pas une minute de plus.

Dans sa hâte, elle ne remarqua pas un jouet de bois, contre lequel elle se jeta. Une seconde après, elle était étendue dans le hall, la cheville foulée.

Une heure plus tard, Hugh Randall lui apporta une nouvelle compresse froide et une tasse de thé. Shirley, le visage pâle, était allongée sur le divan du salon.

— Vous voyez, dit Hugh en plaisantant. Tout est arrangé.

Il posa la compresse sur la cheville enflée et tendit la tasse à la jeune fille.

— Maintenant, vous devez rester pour vous reposer, et moi je dois rester pour vous soigner.

A travers ses cils baissés, Shirley le contempla. Comme il se penchait sur elle, une boucle de cheveux noirs tomba sur son front. Elle eut une furieuse envie de la tirer. Cependant, elle dit avec une retenue admirable :

— Vous pouvez être très persuasif et aimable, mais vous mettez vous gloire à ne faire que ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

Il répliqua sèchement.

— Pas le moins du monde. Il y a certainement eu un erreur. Puisqu'elle est commise, n'est-il pas préférable de l'accepter, le sourire aux lèvres ?

— Je ne puis pas, répondit Shirley nettement.

— Quel dommage ! Ma première pensée en vous voyant dans le jardin, fut de vous trouver charmante.

Quelque chose... elle ne savait pas exactement quoi... dans la voix d'Hugh fit battre plus vite le cœur de Shirley. Et peut-être parce que ce stupide organe n'avait pas à se comporter de la sorte, la jeune fille déclara d'un ton inutilement crispé :

— M. Randall, si je reste ici, il faut que vous sachiez que mon fiancé viendra passer le week-end.

Tout de suite, elle se demanda si elle avait dit une sottise, et elle s'attendit à une réponse outragée.

— Oh ! parfait, il me donnera un coup de mains pour construire un nouveau poulailler.

Shirley termina la journée dans ce qu'elle croyait être une attitude de judicieuse dignité. Mais dès l'instant où elle se réveilla, le lendemain, elle se demanda où sa dignité s'était envolée. Elle ouvrit les yeux et aperçut le soleil et une petite silhouette vêtue d'une courte jupe rose à raies blanches, portant solennellement un plateau sur lequel une coupe de porridge et la moitié d'une orange voisinaient galement. Shirley se souleva et prit le plateau.

Saramanthe déclara vivement :

— Papa m'a dit de t'apporter ça et de te souhaiter le bonjour.

Elle tourna les talons et se dirigea vivement vers la porte.

— Maintenant, je vais chercher les toasts.

Shirley l'arrêta :

— Attends une minute, viens bavarder avec moi.

L'enfant secoua la tête.

— Papa a dit que je ne devais pas t'ennuyer.

— Pourquoi ?

Sur la pointe des pieds, Saramanthe s'approcha du lit. Elle regarda vivement autour d'elle et, d'une voix haletante :

— Il a dit que si je n'étais pas aussi tranquille qu'une petite souris, d'un coup de ton balai, tu ferais disparaître la maison en nous laissant tous les deux assis sur un arbre.

Tandis que Shirley la regardait, désespérée, ne sachant si elle devait rire ou s'indigner, la petite fille murmura :

— Tu ne ferais pas vraiment cela, n'est-ce pas ?

— Eh bien, si je le pouvais, je te ferais disparaître avec la maison et je laisserais ton papa assis sur un arbre.

Puis, à la vue du petit visage perplexe, elle ajouta hâtivement :

— Chérie, ne t'inquiète pas, ton papa plaisantait.

Un sourire étincelant chassa les ombres furtives et Saramanthe confia :

— Papa aime plaisanter. Il dit que c'est bon pour les petites filles dont le papa doit être aussi la maman.

Elle se rapprocha légèrement.

— Je me souviens un tout petit peu de maman, elle sentait bon... comme toi.

Shirley s'assit au bord du lit et prit sa robe de chambre bleue. Elle essaya de remuer sa cheville et, soulagée, constata que la douleur était beaucoup moins intense. La veille, elle avait estimé qu'elle avait raison, sans se soucier d'Hugh Randall. Elle n'avait accordé aucune considération au fait que, malgré l'erreur commise, il était arrivé le premier et qu'il avait un urgent besoin de logement. Pourquoi s'était-elle imaginée, simplement parce qu'il prenait la chose du bon côté, qu'il désirait qu'elle restât ? Avant son arrivée, Saramanthe et lui avaient du plaisir, et elle les avait dérangés. Brusquement, à la clarté de cette belle matinée, Shirley le comprit.

Elle se souleva et attira contre elle la petite fille.

— Tu es gentille, dit-elle, d'une voix qui tremblait. Et tu verras... nous allons nous amuser.

Elle avança lentement le long du hall, effleurant le parquet de son pied malade. Hugh Randall versait le café. Il parut surpris et fit un pas en avant.

— Ne serait-il pas plus sage de demeurer allongée ?

Shirley secoua la tête en souriant et déclara, pendant qu'elle en avait le courage :

— M. Randall, je ne sais comment vous remercier de votre bonté à mon égard. Je ne sais pas pourquoi j'ai été

si désagréable. Je ne recommencerais pas.

— Vous aviez parfaitement le droit d'être désagréable, répondit-il. Je n'ai pas été très aimable non plus.

Elle protesta :

— Mais si... vous plaisantiez et je n'ai pas compris. M. Randall, si je puis rester ici quelques jours, je serai heureuse d'avoir la compagnie de Saramanthe et je vous aiderai par tous les moyens en mon pouvoir.

Les yeux d'Hugh s'éclairèrent et il jeta un coup d'oeil sur le visage ardent de la jeune fille.

— Si vous le voulez bien, ce sera merveilleux, oui, merveilleux.

Et cela s'arrangea aussi facilement. A partir de cette minute, Shirley s'en donna à cœur joie. Tout d'abord, elle se reposa dans la calme beauté du jardin. Saramanthe jouant gaiement à ses côtés. Non loin d'elles, Hugh s'agitait dans le potager. Au bout d'un certain temps, il disparut dans la cuisine et revint chargé d'un pique-nique.

— Oh ! Je ne devrais pas, commença Shirley. Mais il fit taire ses protestations.

Elle mordit dans un sandwich.

— Des tomates fraîches et de la laitue, c'est délicieux !

Il approuva en s'asseyant sur l'herbe.

— Oui, c'est délicieux. Il y a des années que je désire vivre à la campagne.

Il parla de sa profession d'agent littéraire, puis expliqua :

— J'ai décidé de me reposer quelques mois pour faire la connaissance de ma fille. Voyez-vous, elle a été un peu délaissée depuis que nous avons perdu sa maman.

Il n'en dit pas davantage et elle ne lui posa aucune question. Mais elle lui posait son enfance, comment sa mère veuve et elle-même habitaient parfois chez grand-tante Laura, comment elle était devenue orpheline à dix-huit ans et comment, depuis huit ans, elle faisait un travail pénible et ennuyeux.

— J'ai rencontré Jim dans l'autobus, lui confia-t-elle. Nous nous sommes liés d'amitié et, depuis trois ans, nous sommes fiancés. Mais il nous faut travailler durement pour pouvoir nous marier.

Pensif, il la contempla :

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Shirley parut surprise.

— Comment le pourrions-nous avec la cherté de la vie ?

— Qu'importe ! Je me suis marié dans de semblables conditions. Nous connaissions la difficulté et elle ne nous effrayait pas. Nous avons lutté, je lutte encore. Le succès ne vient que plus tard. Mais, croyez-moi, Shirley (il prononça son nom tout naturellement), nous avons vécu quatre années magnifiques.

Deux jours plus tard, sa cheville guérie, Shirley préparait le repas, veillait sur Saramanthe et y prenait grand plaisir. Si quelqu'un lui avait dit qu'elle éprouvait de la joie en la compagnie d'une petite fille, elle se fût moquée. Et maintenant, la seule pensée de la quitter lui serrait le cœur. Elles avaient passé ensemble des heures si agréables. Au village la présence de Saramanthe transformait les regards curieux en sourires. La receveuse des postes dit à la jeune fille :

— Votre accident fut heureux pour M. Randall ; il ne voudra jamais vous laisser partir.

— Oh ! Je ne pense pas, répondit vivement Shirley, qui n'aurait pas, pour un empire, voulu avouer ce qu'elle-même ressentait. Elle était convaincue qu'elle était indifférente à Hugh. Certes, sa compagnie ne déplaçait pas au jeune homme. Ils faisaient ensemble des promenades, ou travaillaient dans le jardin. Ils parlaient longuement de littérature, de musique, de psychologie

enfantine et de peinture. Toutefois, il se montrait très réservé en ce qui le concernait directement. Il avait accepté l'existence de Jim avec beaucoup de naturel et semblait parfaitement désireux de l'accueillir pendant le week-end. Shirley évitait de penser à ce que Jim dirait de cette aventure. Elle lui avait écrit, pour le mettre au courant, tout en glissant sur le fait que Hugh était jeune et beau.

Jim, en retour, lui avait répondu :

« Cette idée de partir seule m'a toujours déplu, Shirley. Je suis peut-être vieux jeu et timoré, qu'y puis-je ? J'espère que ce garçon a le bon sens de respecter les distances et ne vous complot pas la situation. Ne vous laissez pas importuner avec sa petite fille. Les enfants sont parfois si désagréables et si fatigants. Surtout, lorsque je serai là, ne les encouragez pas à être présents. J'avais l'intention de descendre à l'auberge, mais maintenant cela paraît bizarre. Je suis fatigué et je désire vous avoir pour moi seul. Vous me manquez beaucoup, ma chérie. Nous veillerons à ce qu'une telle histoire ne se renouvelle pas. »

La lettre arriva la veille du samedi où l'on attendait Jim. Toute la journée du vendredi, Shirley fut préoccupée, son sourire s'obscurcissait souvent et ses pensées vagabondaient. Elle ne se doutait pas que Hugh l'avait remarqué, mais, après avoir bordé Saramanthe dans son lit, tandis qu'ils se promenaient au jardin, dans la fraîcheur du soir, Hugh dit doucement :

— Shirley, quelque chose vous trouble.

Elle sursauta :

— Pourquoi ? Du moins...

Elle ne put rencontrer le regard pénétrant des yeux bleus et éluda la question.

— Je suis un peu préoccupée au sujet de Jim. Voyez-vous, il est très réservé et timide.

Hugh répondit lentement.

— Rien ici, ne devrait l'ennuyer.

— Hugh, je ne veux pas être grossière. Mais Jim ne se lie pas facilement avec des étrangers. Et... je crois qu'il serait plus heureux s'il ne voyait que moi.

Le jeune homme répliqua avec une pointe de son ancienne raillerie :

— Vous essayez de m'apprendre ce que je me suis efforcé d'ignorer, dès le début, c'est que vous êtes la fiancée de Jim.

Les joues de Shirley s'empourprèrent.

— Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi. Je ne veux pas être effrontée et suffisante.

— Effrontée et suffisante !... Pourquoi, Shirley ? C'est la dernière chose à laquelle j'aurais pensé ! Si vous saviez... je ne sais comment vous dire.

Il s'arrêta et Shirley le regarda brusquement confuse et troublée, car Hugh lui aussi... semblait saisi par un étrange sentiment.

— Hugh... commença-t-elle... et ne termina point. Car Hugh avait penché sa tête vers la sienne. Elle sentait la chaleur des mains du jeune homme sur ses bras et la caresse de ses lèvres sur les siennes.

Pendant une minute tout parut danser autour d'eux, puis le calme revint. Mais pendant cette minute, elle s'était sentie soulevée de terre et emportée dans un monde magique. Elle leva les mains en tremblant.

Et la barrière cliqueta :

— Shirley ! hurla une voix aigre.

Le monde enchanté s'évanouit.

— Jim ! cria Shirley en reculant précipitamment.

Elle lut sur le visage fermé de l'arrivant qu'il ne comprendrait jamais. Jim avait vu de ses propres yeux une chose difficile à expliquer, et toute la joie de Shirley se transforma en une sensation pénible de culpabilité.

Jim posa sa valise et déclara vivement :

— Ainsi, ce que cet homme prétendait, est vrai ?

— Quel homme ? interrogea Shirley dans un souffle.

— Le chauffeur de taxi.

Shirley se détourna en jetant un regard involontairement suppliant à Hugh. Quelques minutes auparavant, ils avaient entendu le roulement d'une voiture, sans toutefois y accorder d'attention. Hugh, après une très brève hésitation s'avança et dit sévèrement :

— Vous préférez croire aux bavardages d'une gazette de village qu'à la parole de Shirley ?

Jim le regarda, son visage pâle et crispé trahissait une rancune tenace.

— Je crois ce que j'ai vu.

Shirley posa une main légère sur le bras de son fiancé.

— Jim, je vous en prie, entrez et faites la connaissance de M. Randall. Quand vous le connaîtrez mieux, vous comprendrez. Voyez-vous, je ne vous attendais pas ce soir.

— C'est bien ce que j'ai constaté.

Le ton de Jim, si cela était possible, était encore plus glacial.

— Et je ne vois pas l'utilité de faire

la connaissance de M. Randall. Shirley, ne pardons pas de temps en vaines paroles. Priez M. Randall de quitter cette maison, pendant que vous l'habitez, ou venez avec moi.

Il y eut un silence. Puis Shirley dit tout à fait clairement.

— Non.

— Avez-vous dit non ? interrogea Jim incrédule.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai eu le temps de réfléchir et je ne crois pas que nous serions heureux ensemble. Oh ! Jim, je suis désolée de vous avouer cela.

Elle tourna brusquement les talons et s'enfuit dans la demeure.

Hugh l'y trouva dix minutes plus tard, assise désespérée, sur le divan, un mouchoir trempé dans la main. Elle leva vers lui un regard si triste qu'il ne put s'empêcher de sourire.

— Est-il parti ? murmura-t-elle.

Hugh s'assit près d'elle et lui prit la main.

— Shirley, tout va bien.

On eut dit qu'il s'adressait à une enfant.

— Il est parti, après avoir entendu quelques remarques auxquelles il lui

sera salutaire de réfléchir. Mais il reviendra. Il ne peut pas être assez stupide pour ne pas revenir. Ne vous faites pas de souci.

— Ce n'est pas à cause de lui, que je m'en fais. C'est seulement parce que je vous ai causé tant d'ennui. Les gens vont jaser et... cela peut vous nuire auprès de quelque... vraiment gentille jeune fille.

Ses larmes recommencèrent à couler et la main de Hugh resserra sa pression.

— Vous figurez-vous que je me soucie d'une gentille jeune fille... à part vous ? demanda-t-il.

Les yeux de Shirley s'ouvrirent tout grands.

— Moi, murmura-t-elle.

— Je vous ai embrassée, n'est-ce pas ?

— Mais... je croyais...

Il parla très doucement.

— Voulez-vous savoir ce que j'ai pensé... le premier jour, quand je vous ai vue agenouillée dans la cuisine, Samantha dans vos bras ? J'ai pensé que c'était le plus joli spectacle que j'aie jamais contemplé. Shirley, désirez-vous que Jim revienne ?

Elle le regarda et ses yeux brillaient comme des étoiles.

— Oh ! non, non.

Et en l'affirmant, elle n'offensait point la vérité. Pour la seconde fois de la soirée, elle se trouva dans les bras robustes de Hugh. Seulement cette fois-ci, tout était parfait et le monde fut de nouveau enchanteur.

Elle murmura dans un rêve.

— Savez-vous ce que tante Laura m'avait dit : elle prétendait que je ne devais pas épouser Jim, mais un homme qui...

— Qui ?... Quoi ?... chuchota la voix de Hugh à son oreille.

— Un homme qui...

Shirley s'arrêta encore.

— Hugh, je me demande... commençait-elle et pour la troisième fois, s'arrêta.

Mais même lorsque Hugh d'un baiser l'eut rendue muette, elle continua à réfléchir. Non, c'était incroyable... pas connaissant tante Laure. Et cependant, il était bien possible qu'elle eût espéré... et légèrement contribué à provoquer cette rencontre. C'était une question que Shirley se poserait toujours et dont elle ne connaîtrait jamais la réponse.

BERYL GREY.

patience, visita une église puis flâna sur le cours Napoléon, la voie la plus animée de la principale ville corse.

Des boutiques étaient là, nombreuses, aux vitrines agréablement disposées. Certaines offraient des objets destinés aux touristes désirant emporter une preuve tangible de leur voyage. Distraitement, Bertrand examinait ces étalages.

Soudain, il tressaillit. Au milieu de fichus d'origine locale, et d'autres colifichets féminins, ses yeux venaient d'apercevoir une veste de tissu blanc brodé de couleurs vives.

— Que fait cette veste parmi les objets du pays ? murmura-t-il. Elsa en avait une semblable, exactement semblable, brodée par elle d'après des dessins norvégiens et suivant une technique spéciale à sa patrie... Et voici des gants assortis... Comment, ici...

Il resta un moment immobile, infiniment surpris. Tant de chers souvenirs s'évoquaient devant lui, rappelés par ces objets s'apparentant à la veste blanche dont Bertrand aimait les broderies vertes et rouges rehaussées de noir et qui seyait si particulièrement à la blonde jeune femme...

Brusquement, il prit une résolution, entra dans le magasin. Du doigt, il désigna la veste au marchand empressé.

— Est-ce un travail corse ? demanda-t-il.

L'homme sourit :

— Non, Monsieur. Ceci est très particulier : c'est un ouvrage scandinave. Curieux, n'est-ce pas ? Les dessins sont anciens et très scrupuleusement reproduits.

— Un ouvrage scandinave... s'étonna Bertrand. Comment avez-vous, à Ajaccio, des broderies de ce pays ?

— Mon Dieu, le hasard a voulu qu'une femme norvégienne, je crois, nous les proposât. Evidemment, comme souvenir de l'île... Mais cela plaît beaucoup aux clients.

Bertrand écoutait à peine les explications du volubile commerçant. Ses doigts un peu tremblants tenaient la veste, en effleurant la broderie.

— Je l'achète, dit-il, mais j'aimerais, j'aimerais... Enfin, me serait-il possible d'avoir l'adresse de... la brodeuse ?

Le ton embarrassé de son acheteur surprit le marchand. Il hésita d'abord à répondre, puis dit :

— Son adresse... Nous ne la connaissons pas exactement, Monsieur. Je regrette. Cette dame vient toujours chez nous... Je sais qu'elle descend à Ajac-

BOURRASQUE

[Suite de la page 22]

cio par le car qui passe à Grosseto. C'est à la poste restante de ce village que nous lui écrivions, rarement d'ailleurs. Elle doit habiter aux alentours. Elle nous apporte aussi des aquarelles, faites par son père, je crois. En voici une...

Il saisit dans la vitrine un petit tableau, le mit sous les yeux de Bertrand. Celui-ci vit, comme signature, deux initiales : H. L. S'il avait eu besoin d'une confirmation à la certitude qu'il sentait en lui, Bertrand l'aurait trouvée dans ces initiales qui étaient celles d'Harold Longdöfen.

— Du moins, dit-il, pouvez-vous me donner le nom de ces personnes ?

— Mais oui. Je ne crois pas qu'il y ait d'indiscrétion. Ce nom est Longdöfen.

— Merci, dit Bertrand dont la voix était mal assurée.

Ainsi, il savait à n'en pouvoir douter qu'Elsa n'était pas très loin de lui et qu'il devait la retrouver.

Une heure plus tard, sans plus songer au bateau qui aurait dû le ramener à Nice, il roulait en auto sur la route qui montait à Grosseto.

VIII

DANS le silence de la campagne, Bertrand entendit sonner cinq heures à un clocher dont il apercevait la masse trapue un peu au-dessus de lui. Depuis le début de l'après-midi, il parcourait les mauvaises routes qui sinuaient à travers le massif montagneux. Que d'infimes bourgades, que de hameaux traversés dont aucun ne reculait Elsa !

Il laissa sa voiture incapable de s'engager dans le petit sentier qui s'amorçait sur le chemin. Un peu plus loin, quelques maisons s'élevaient, pauvres maisons de torchis qu'une autre, mieux construite, dominait. Un vague espoir animait encore le jeune homme ; il ne voulait rien négliger.

— Comment s'appelle ce hameau ?... demanda-t-il à un gamin qui passait. Celui-ci haussa les épaules en signe d'ignorance :

— Sais pas... Ah ! attendez... Santa... Santa... del Monte, je crois.

Bertrand eut un geste las. Ce n'était pas encore cela ! Il était très près des

premières maisons ; il avançait quand même. Au bout du sentier, il voyait la façade de celle qui lui paraissait moins rustique que les autres. De la porte en bois qui fermait la petite cour intérieure, il vit sortir en courant, un bambin aux cheveux blonds, le seul peut-être qu'il ait vu depuis qu'il était en cette île où la race est si brune. Il entendit, en même temps, une voix de femme crier d'un ton inquiet :

— Andou, attends maman, Andou...

Bertrand fut bouleversé... Cette voix, cette voix à l'accent chantant, cette voix claire, étrangement modulée, comme elle résonna douloureusement dans son cœur...

L'enfant, arrêtant son élan, se tourna, la main tendue, vers une jeune femme dont la silhouette élancée se découpait maintenant sur le fond ocre de la maison. Malgré la coiffure de toile à la mode paysanne qui protégeait son visage du soleil, Bertrand n'eut aucun doute. Il ne put retenir un cri vibrant :

— Elsa...

La jeune femme était arrivée auprès d'Andou ; elle allait prendre dans sa main la menotte tendue. En entendant crier son nom, elle demeura immobile, secouée d'un frisson.

— Maman, s'étonna l'enfant, qu'est-ce que tu as ?

Mais Bertrand s'était élancé ; il se trouvait tout près d'elle.

Alors, une faiblesse la prit. Elle s'appuya, défaillante, contre le montant du portail.

— Mon Dieu !... murmura-t-elle, est-ce possible ?

Bertrand déjà la soulevait, l'emportait jusqu'à la maison.

Andou, sans rien comprendre, un peu effrayé, suivait...

* * *

Etendue sur un sofa de cretonne fleurie, Elsa, revenue à elle, regardait Bertrand. Celui-ci épiait sur le visage de la jeune femme les traces de son retour à la réalité.

— Ma bien-aimée, dit-il, mon Elsa que j'ai tant cherchée, pourras-tu jamais me pardonner... pardonner mes injustes soupçons, ma violence ?

Elle eut un délicieux sourire :

— Pardonnez... Bertrand, tout était

contre moi ; je ne pouvais rien expliquer... Et je t'aime.

Vivement, elle se redressa. D'abord, elle n'avait vu que le miracle du retour de Bertrand ; à présent, elle se demandait comment il était parvenu jusqu'à elle.

— Si tu es là, fit-elle, c'est que tu sais... Et comment as-tu appris ?

Bertrand pencha tristement la tête. Il avait — il fallait bien s'en souvenir — une mission pénible à remplir.

— Je vais, hélas, t'apporter une grande peine, Elsa. A toi et à ton père, je dois dire...

Et, devant M. Longdöfen appelé — celui-ci ne prit pas le temps de s'étonner de l'apparition de Bertrand — le jeune homme parla.

Il dit d'abord la rude vie au Maroc et la suite de combats auxquels il avait participé. Et parmi ces combats, celui au cours duquel Hans Longdöfen était mort. Il dit la bravoure du soldat et comment, au dernier moment, il avait voulu que Bertrand vint auprès de lui et l'écoutât.

Les larmes coulaient, nombreuses, pressées, sur les joues d'Elsa, tandis que M. Longdöfen, accablé, couvrait ses yeux de ses mains agitées d'un pénible tremblement. Il évoquait le souvenir du fils qu'il avait chéri, du fils coupable mais auquel il pouvait, à présent, pardonner.

Le premier, il réussit à rappeler à lui son courage.

— Il a racheté, Elsa... dit-il ; nous ne devons plus pleurer. Par sa mort, il a, ainsi qu'il l'espérait, reconstruit ton bonheur.

* * *

La félicité régnait de nouveau, totale, absolue, dans le ménage Bertrand-Elsa. M. Longdöfen, si douloureusement éprouvé depuis quelques années, goûte, en voyant cette félicité, une précieuse consolation.

La retraite en Corse n'ayant plus de raison d'être, un nouveau voyage a ramené la famille en Bretagne. Ne pouvant de nouveau disposer de la maison de Saint-Quilvic, le père d'Elsa acceptera provisoirement l'hospitalité du château. Un peu plus tard, peut-être mettra-t-il à exécution d'autres projets. Il s'efforcera de libérer la propriété de Trondhjem afin de s'y réinstaller et d'y recevoir, parfois, ses enfants.

ANNIE ACHARD.

Le feuilleton du Samedi

LA VISITEUSE INATTENDUE

par Claude Virmonne

No 2

“L'on venait de m'apprendre que les méthodes de rééducation essayées pour me rendre l'usage de ma jambe malade ne pouvait rien pour moi, qu'elle resterait paralysée. Cela signifiait éventuellement la fin de ma carrière au cinéma. Je ne fus pas long à m'apercevoir d'un changement autour de moi. De même que les rats quittent le navire en perdition, les amis que mon succès attirait, mes anciens camarades, toujours à l'affût d'une recommandation, d'une aide, d'un prêt d'argent, cessèrent de venir me voir. Les producteurs de cinéma, les metteurs en scène, si empressés à m'offrir des contrats peu de temps avant ma maladie, m'ignorèrent désormais. Je ne les intéressais plus.

Il murmura, ironique et douloureux :

— Les lauriers étaient coupés, flétris les fleurs qui parfumaient ma vie. Cependant je gardais encore ma confiance en Cynthia.

Il s'interrompit, et regardant Nancy, il observa brusquement :

— En vérité, je ne sais pourquoi je me confie à vous ainsi ! Est-ce parce que vous êtes la visiteuse inattendue ou à cause de vos yeux qui semblent tout comprendre ?

Elle sourit avec douceur :

— C'est parce que vous aviez besoin de parler, de déverser le trop plein de votre peine, et que je suis là pour vous écouter.

— Peut-être.

Il éprouvait en effet une sorte de soulagement à confesser sa détresse à cette jeune créature au visage mélancolique et tendre. Et il reprit :

— Après le départ de Cynthia, je quittai la clinique où l'on ne pouvait plus rien pour moi, et cherchant un endroit où passer ma convalescence, j'eus l'idée de venir dans cette région d'où je suis originaire.

A cette révélation, Nancy reconnut alors le caractère breton du visage du jeune homme et l'alliance assez rare des yeux gris-bleus et des cheveux noirs ; elle comprit également pourquoi le pseudonyme de l'acteur réunissait les noms de deux saints célèbres en Bretagne.

— Mais, continuait Ronan, plutôt que de prendre pension dans un hôtel où j'eus excité la curiosité, ou encore cette pitié superficielle qui blesse plus qu'elle ne console, je décidai de louer une maison à l'écart des lieux fréquentés. Une agence me proposa la vôtre qui me plut pour son isolement et son ancienneté. Le fait qu'elle fut en mauvais état et manquait un peu de confort m'importait peu...

Il prit dans son étui une cigarette qu'il n'alluma pas, et garda à la main tandis qu'il reprenait d'une voix sourde :

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Par suite de son mariage rompu, Nancy Guerrand se dirige vers sa propriété de Kermen, petit bien hérité deux ans plus tôt et, à son insu, se rend à un rendez-vous fixé par le destin. Elle y fait la connaissance de Ronan Gaël, célèbre artiste de l'écran, atteint de poliomyélite et fiancé à Cynthia Duchesne, fille d'un riche armateur de Nantes.

— Dans cette solitude, sans autre compagnie que le ciel, l'océan, les oiseaux de mer ; sans autre distraction que le bruit monotone de la houle ou la grave psalmodie des pins dont les racines puissantes arrêtaient les flots qui, sans eux, envahiraient les dunes, je pensai que j'arriverais à acquiescer le courage résigné des marins, que la vie des gardiens de phare m'enseignerait la patience, que je m'habituerai peu à peu à mon sort, et parviendrais enfin à guérir de cette autre maladie plus difficile à traiter que celle dont on m'avait sauvé : la douleur de me savoir diminué à jamais.

Il baissa la tête.

— Hélas ! la pensée que j'étais infirme à moins de trente ans me rendait fou...

Semblant davantage parler pour lui-même que pour sa mince interlocutrice, il fit :

— Par moment, il me semblait faire un cauchemar affreux dont j'allais me réveiller pour me retrouver fort et agile, tel que j'étais quelques mois plus tôt... Hélas ! je ne me suis jamais réveillé.

Sa voix tremblait, et l'on sentait dans les paroles saigner et sangloter son cœur qui ne se résignait pas. Après une pause, il reprit :

— De temps en temps, Cynthia m'envoyait une carte postale, quelques phrases brèves, indifférentes, aumône jetée à un pauvre. Et, de retour en France, elle s'arrangea pour esquisser toutes les occasions de nous rencontrer, pensant me lasser...

Il jeta dans le feu la cigarette qu'il avait écrasée dans sa main, et reprit :

— Sans doute eut-il été plus digne de m'effacer, de renoncer. Mais on ne se débarrasse pas si vite du besoin d'espérer. Il me semblait que si je pouvais revoir Cynthia je saurais la reprendre. Aussi quand, il y a quelques jours, j'appris par hasard qu'elle passait la saison de la chasse au château de la Sauvinière, près d'Herbignac, je lui écrivis pour lui demander de venir me voir ici, où je l'attendais pour dîner ce soir, jusqu'à minuit. Je terminais ma lettre en disant que si je ne la voyais plus, je considérerais que tout était fini entre nous. Cynthia possédant sa propre voiture et témoignant de beaucoup d'indépendance dans ses sorties, ce déplacement ne représentait pour elle aucune difficulté.

Il regarda le couvert si harmonieusement dressé, les roses rouges, couleur de sang et d'amour, et ses traits se crispèrent.

lamentation des vagues, ainsi que, parfois un cri de colère se mêle à un sanglot. J'attendais toujours et, pourtant, je savais que Cynthia ne viendrait pas, et j'avais l'impression que la rumeur des vagues et les cris des nocturnes raillaient mon espérance naïve.

Il se tut durant quelques instants ; sa pudeur d'homme se refusait à en dire plus sur l'agonie de cette longue attente, et, au fond de ses yeux, on voyait briller les larmes qu'il ne versait pas. D'une voix rauque, il reprit :

— Les douze coups de minuit sonnèrent, et celle que j'attendais n'était pas là. Les ultimes illusions que je voulais garder m'abandonnèrent ; je compris que Cynthia ne m'aimait plus, si elle m'avait jamais aimé qu'elle ne voulait pas s'embarrasser d'un époux estropié avec qui elle aurait honte

[Lire la suite page 54]

TOUTE BELLE,
TOUTE NEUVE,
CETTE LARK 1960!

NOUVELLE DÉCAPOTABLE LARK

LARK TOIT RIGIDE 2-PORTIÈRES

LARK SEDAN 4-PORTIÈRES

LARK FAMILIALE 2-PORTIÈRES

LARK SEDAN 2-PORTIÈRES

LA
TOUTE NOUVELLE LARK
FAMILIALE 4-PORTIÈRES

Pour le travail ou le plaisir ➤ Accommode 8 passagers si désiré, au moyen d'un siège escamotable face à l'arrière ➤ Portières larges et commodités : celle d'arrière a 44 pouces ➤ Peut transporter des charges maxima : les sièges se replient à plat pour créer plus d'espace ➤ Une auto maniable comme seule Lark peut l'être.

ÉPROUVÉE sur 750 millions de milles par des automobilistes satisfaits.

filez doux, filez bien

DANS UNE LARK DE STUDEBAKER

V8 ou 6

► Le maire de New-York a engagé 100 belles jeunes filles comme surveillantes des parkings et zones de stationnement limité de la grand-ville. Il est établi depuis longtemps, à travers les Etats-Unis, que les conducteurs acceptent avec plus de calme les contraventions dressées par des policières. Les nouvelles « wacs » de la police métropolitaine auront un uniforme élégant, gris clair avec blouse blanche, couleur préférée des hommes et elles suivront un cours spécial de charme envers les automobilistes en infraction mais... récalcitrants. Les nouvelles surveillantes, espèrent les édiles, feront rentrer dans ses caisses plus de 500,000 dollars de bénéfices par an.

► Dans l'Etat du New-Jersey, l'automobiliste surpris à faire de l'excès de vitesse, paie une amende comptant et il est, au surplus, pénalisé de 6 points, et d'une amende plus forte; un conducteur ivre au volant se voit déborder de 12 point. Or, le total de 12 points provoque déjà le retrait temporaire du permis de conduire. Lorsque le permis est restitué, il est de couleur rouge, et en cas d'infraction, l'agent le considère comme un récidiviste. C'est pourquoi, au New-Jersey, les conducteurs « rouges » sont particulièrement prudents.

► Devant un juge de Cincinnati a comparu une jeune conductrice qui, au cours de la même journée, avait été notée par sept agents différents pour : stationnement interdit, avoir passé deux fois le signal rouge, avoir heurté un piéton, avoir défoncé l'arrière d'une voiture en stationnement, avoir fait de l'excès de vitesse et finalement avoir menacé un agent de police qui l'avait sermonnée. La jolie dame n'a plus son permis.

► Johnny Car roulait trop vite à Beaumont, ville du Texas, trop vite au gré d'une voiture qui ralentit devant lui et dont le conducteur lui fit signe « doucement ». Mais Johnny de crier : « Débutant toi-même ». Et une heure plus tard, en sortant de chez le juge, Johnny dit : « J'aurais mieux fait de fermer ma grande gueule... c'était un flic en civil. J'ai pas de permis et ça me coûte 40 dollars ».

► A Wellesley, les compteurs du parking de la grand-place ont été enrichis d'un carillon qui joue le fameux air *Il est temps de mourir, Johnny...*, lorsque le temps du stationnement est doublé.

► Pris au hasard dans la rue, 1 automobiliste sur 50 de Hambourg (Allemagne) est soumis rapidement à des tests obligatoires, notam-

AUTOS-NOUVELLES

ment en ce qui concerne la vue, l'ouïe, les nerfs, les réflexes. La police découvrit ainsi qu'un conducteur était pratiquement aveugle et qu'à 15 pieds de distance, il ne savait pas distinguer un homme d'une femme et de 30 pieds, les autres véhicules n'étaient pour lui que des taches mouvantes. Et cependant, il conduisait placidement, sans lunettes.

► N'ayant pu trouver de lit dans un hôtel, un motocycliste décida de dormir dans un bois proche d'Heidelberg; la moto, il l'avait attachée à son pied au moyen d'une corde... et les voleurs coupèrent tout simplement la corde, pour emmener la moto.

► Un habitant de Kassel, qui se rend régulièrement à Francfort, excédé de devoir, chaque semaine, remplir une nouvelle feuille d'entrée dans le même hôtel, voulait prouver à la police que ce formulaire n'était qu'une formalité inutile et tracassière. Dans la case de la profession, il inscrivit : *aventurier*, ce qui éveilla, le soir même, l'intérêt de l'agent de service au commissariat. Il téléphona à Kassel et apprit que M. R... y était un gros commerçant, très honorablement connu. Le commissaire de Kassel renonça donc à le tirer de son lit, mais cette « plaisanterie » a valu au brave M. R... une condamnation pour « fausse déclaration ».

► Si Bruxelles possède un pont-autoroute d'une longueur d'un mille et quart planté au milieu d'un large boulevard du centre de la ville, Tokyo a perfectionné sa méthode : au lieu de construire un pont-route long de 3,600 pieds pour décongestionner la circulation urbaine, la municipalité a construit un immeuble de deux étages sur le toit duquel a été aménagé une route d'une largeur de 60 pieds, comportant deux larges pistes de roulage.

► Histoire en 4 lignes, publiée par un quotidien australien : « A Hay, deux voitures roulant à vive allure sont entrées en collision; au volant de l'une, il y avait le maire de la ville, de l'autre sortit le chef de la police du district. Qu'arriva-t-il ensuite? Vous l'avez deviné : rien, car il n'y a pas eu de procès-verbal. — Mais on pourrait demander : qui a payé les dégâts importants aux deux belles voitures, propriétés de la municipalité et de la Police ?

► Le gouvernement français a donné son accord à la construction du pipe-line Marseille-Karlsruhe, pour le transport du pétrole déchargé dans les ports méditerranéens français; il fonctionnera dès l'année 1962. Mais les Russes veulent faire bien mieux : construire un « pipe » d'une longueur de 2,400 milles qui relierait la Volga à la Pologne et l'Allemagne populaire d'une part, la Hongrie et la Tchécoslovaquie d'autre part.

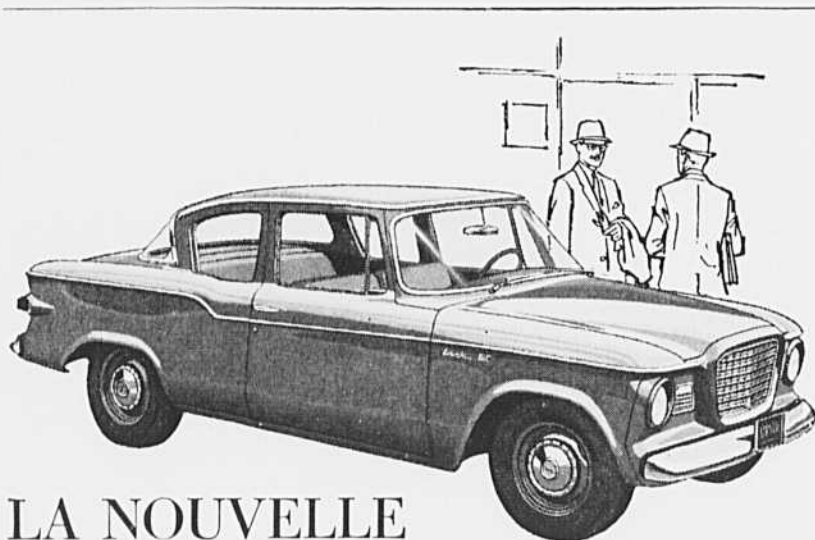
► L'Office Fédéral Allemand des Statistiques va envoyer 200,000 cartes-questionnaires à autant d'automobilistes, pour leur demander la distance que leur voiture ou véhicule a parcourue au cours de cette année. Les conducteurs seront également invités à préciser les parcours qu'ils empruntent d'habitude (pour se rendre au travail, en ville, au spectacle, à l'école), occasionnellement et exceptionnellement. L'importance des grandes voies pourra ainsi être établie avec beaucoup de précision.

► La Cour Suprême fédérale a rendu un jugement qui a beaucoup surpris les automobilistes et qui aura fait plaisir aux voleurs. Il déclare que « quiconque vole un pneumatique du coffre d'une voiture automobile ne commet pas un vol grave avec effraction, le coffre n'étant pas un local fermé comme l'intérieur de la voiture. Lorsque le voleur a pénétré à l'intérieur de la voiture uniquement pour ouvrir le coffre, il a quitté cet espace-fermé, sans y avoir commis de vol. » Selon le Tribunal, il n'y a donc pas de vol avec effraction...

► La France compte plus de 406,250 milles de routes accessibles aux véhicules à moteur, l'Allemagne Fédérale n'en compte que 170,000, dont 1,500 d'autoroutes. Mais n'oublions pas que le territoire de l'Allemagne Fédérale n'a qu'une superficie de 150,000 milles carrés contre 340,000 en France.

► Le propriétaire du célèbre restaurant *Maxim's* à Paris, M. L. Vaudable, a décidé d'ouvrir une succursale à New-York. Il a en même temps demandé à la justice de l'Etat de New-York d'obliger la société « Montmartre Incorporated » de changer l'enseigne du restaurant qu'elle a ouvert à New-York. Selon lui, le propriétaire du *Maxim's* de Manhattan cherche à tirer profit d'un nom universellement célèbre et à tromper la clientèle américaine. Et pour le prouver, rien de tel que d'ouvrir à New-York, un vrai *Maxim's* parisien.

► L'industriel parisien qui avait acquis aux Etats-Unis une presse spéciale pour réduire en « dés » d'une verge de côté les voitures hors d'usage ne doit pas regretter les millions qu'il a ainsi investis; des



LA NOUVELLE LARK SEDAN 2-PORTIÈRES

Souple, compacte, élégante, cette auto est la plus économique de toute la série Lark ➤ Sa construction solide offre un rendement supérieur à un prix incomparablement bas ➤ Le fini intérieur en vinyle est facultatif; lavable, durable, ce fini est à l'épreuve des taches et des accrocs; en d'autres

termes, à l'épreuve des enfants et des chiens ➤ Moteur économique de 6 cylindres.

La première et la seule
série complète d'autos à
nouvelles dimensions.

ÉPROUVÉE sur 750 millions de milles
par des automobilistes satisfaits.

filez doux, filez bien
DANS UNE **LARK** DE STUDEBAKER
V8 ou 6

DU MONDE ENTIER

l'entrée en action de son installation, celle-ci était submergée de « commandes », et actuellement, le délai d'attente pour la suppression de votre voiture est de 5 mois...

► Deux ouvriers parisiens accusés de vol de voitures arrivèrent à l'audience... en voiture. Ils furent condamnés à une peine de prison. Deux jours plus tard, la police constata que la voiture avec laquelle ils n'avaient pu quitter le Palais de Justice, avait été, elle aussi, volée. Nouvelle audience, peine aggravée. Lorsqu'enfin, un an après, les deux amis quittèrent la prison, un de leurs amis vint les chercher... en voiture. Elle avait été volée et actuellement, le « copain » purge sa peine. Que vont faire ses deux amis ?...

► Le ministre des Transports avait envoyé une dizaine d'experts en circulation le long d'une route nationale au sud de Manchester (G.-B.), avec mission d'établir la provenance et la distribution des véhicules, qui empruntent cette route. Cette enquête devait permettre de remédier à son encombrement continu. Le premier résultat de l'« action provenance et destination » a été... une queue de voitures et de camions, longue de plus de 3 milles. Des milliers d'ouvriers et d'employés arrivèrent en retard à leur travail, ce jour-là, d'où une perte de milliers de dollars d'heures-salaires. Sans compter la colère des conducteurs, qui ne fit pas perdre une seconde leur calme aux fonctionnaires de la route.

► La Grande-Bretagne se devait de posséder un expert en « fantômes enregistrés et classés », en la personne de David Huw Jones, qui est bel et bien employé en cette qualité par la *British Travel Association*. Car, à côté de ses monuments et de son rare soleil, l'Angleterre offre, d'abord... ses fantômes. L'Association a publié un « Guide pour les chasseurs de fantômes en Grande-Bretagne », rédigé par D. H. Jones. Il en a identifié et décrit environ 1,000 répartis entre 150 châteaux et maisons. Chaque fantôme a son nom, prénom et son histoire et parfois même sa... photographie... prise par des photographes au cours de l'apparition. On a enregistré aussi leurs pas, grincements, frémissements. Il y a des fantômes « du passé », « avec mission », violents, animaux. Ces derniers sont des animaux défunts qui reviennent miauler ou aboyer là où ils moururent. Ajoutons que les touristes qui s'intéressent le plus aux fantômes anglais sont... les Anglais eux-mêmes. Les autres...

► L'automobiliste Viril Scott roulait dans le brûlant désert d'Utah, lorsque sa voiture tomba en panne. Sa femme et leurs... six enfants voyageaient avec lui. Il vit rapidement qu'ils allaient mourir de soif et de faim. Il réussit à éteindre leur soif avec l'eau du radiateur, qui contenait de l'anti-gel, et la faim avec deux boîtes de conserves de poisson; ils s'enteraient sous le sable pour échapper aux brûlures du soleil. Heureusement, un avion les découvrit deux jours plus tard.

► La revue « Travel » donne ce conseil aux vacanciers contre le grossissement: Mettez en partant un costume trop grand pour vous et lorsque vous sentez, en boutonnant la veste, qu'il vous va bien, alors cessez de manger et boire sans restriction.

► Pour avoir écrit une carte de vœux d'anniversaire à son amie Telen, qui habite à 150 pieds d'elle, dans la même rue, Mme Jack Bardill devra payer 25 dollars. Car elle a voulu aller en voiture à la boîte postale, installée au coin de l'avenue! Cet exemple d'accidents « futiles et inutiles entre 1,000 » a été cité par la Prévention Routière américaine à l'occasion de ses récentes Journées Nationales de Sécurité. — Mais l'accident arriva à M. et Mme Will. Zarni à Indianapolis a fait rire encore plus les spectateurs de la 6-V: Mme Zarni se jette au devant d'une luxueuse 8-cylindres qui a traversé la haie de son jardin, parcouru la pelouse de luxe et s'est emboutie contre sa villa! Elle invitait le conducteur qui joyeusement lui lèche la main et aboie. C'était le chien de leur voisin...!

► Les voitures de Nic. Floyd et Gene Wilkin se télescopent sur la route, près de Little-Rock, Arkansas. Ils descendent, s'excusent mutuellement et regrettent... Ils n'étaient pas très intéressés, car une heure auparavant, ils avaient tous deux « emprunté » ces voitures pour faire un tour. Elles furent retrouvées sur place par la police...

► Avis accroché dans les vitrines d'un grand distributeur de New-York: « Nos nouveaux modèles sont tellement automatisés qu'ils vous permettent, en toute liberté d'esprit, de songer à vos paiements mensuels. »

► Le juge Stable aux Assises de Chelmsford (G.-B.): « A mon avis, tous ces délits de circulation doivent disparaître des tribunaux criminels; il y a un monde entre un criminel et un mauvais conducteur. »

► Une Société britannique de Sécurité Routière a lancé ce slogan avec une visible satisfaction: « En Grande-Bretagne, on fabrique plus

de voitures que d'enfants, — une voiture toutes les 50 secondes, — 1 enfant toutes les 2 minutes. » En portant ces chiffres à la connaissance de la population, la Road Security Association améliorera-t-elle la sécurité de la circulation ?

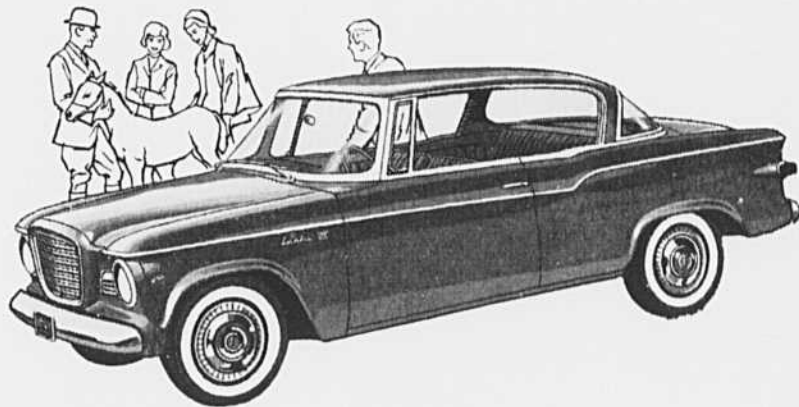
► Le « Tronçon II », nouvelle rue de Londres, inaugurée par la Duchesse de Kent et dont le vrai nom est « London Wall », est munie d'un parc à voitures souterrain pouvant recevoir 250 véhicules. La nouvelle rue va être bordée d'une série d'immeubles de 17 étages dont les façades se présenteront à un angle aigu. Le « Tronçon II », selon le ministre des Transports, est la première réalisation du plan à long terme destiné à dégager les rues encombrées du centre de Londres.

► Un nouveau dispositif électronique anglais allume automatiquement les feux de position des automobiles dès que l'obscurité ambiante les rend nécessaires. Ce qui élimine le risque de contravention pour défaut d'éclairage; le même dispositif éteint les feux à l'aube. Un commutateur met le dispositif en fonctionnement et l'éteint.

► Le premier journal russe, le fameux « Pravda », vient d'annoncer une construction « révolutionnaire »: l'usine de bicyclettes Sarkana de Riga, annonce la sortie prochaine du « premier cyclomoteur », qui a le poids d'une bicyclette, mais la vitesse d'une petite moto, et est d'un prix très inférieur.

► D'après une statistique établie par les autorités routières et l'administration des Eaux et Forêts danoises, 50,000 lapins et lièvres, 120,000 hérissons et 1,300,000 oiseaux sont écrasés chaque année par les véhicules à moteur. Pour obtenir ces données, une voiture de l'administration a périodiquement parcouru 160 milles de routes.

► Les célèbres brasseries de bière anglaise Guinness fêtent actuellement leur deuxième centenaire. A cette occasion, le journal « Irish Times » a publié un article commémoratif d'où nous avons traduit ce passage: « Le vrai buveur lève son verre avec recueillement, mais gaiement. Il sait que la vérité repose au fond de ce verre, ou du second ou troisième. Il n'y a pas de problème artistique, moral ou politique qu'un groupe de joyeux buveurs n'arrivent à résoudre autour de la table ».



LA NOUVELLE LARK TOIT RIGIDE

Une voiture élégante à l'allure coûteuse du « fait sur commande » — au prix très bas de toutes les Lark ➤ Vitres baissées, elle est aérée comme une décapotable; vitres montées, elle vous tient au chaud malgré le pire hiver ➤ Cette très belle auto a toute la

souplesse fougueuse d'un pur-sang ➤ Et elle accomode six passagers!

La première et la seule
série complète d'autos à
nouvelles dimensions.

ÉPROUVÉE sur 750 millions de milles par des automobilistes satisfaits.

filez doux, filez bien

DANS UNE **LARK** DE STUDEBAKER

V8 ou 6

[Suite de la page 51]

de se montrer, et que je ne saurais plus inspirer d'autres sentiments qu'un peu de compassion mêlée de dégoût.

Pour cet homme encore malade, harassé de détresse, à bout de courage, l'abandon de sa fiancée avait été la goutte qui fait déborder la coupe d'amertume. Et Nancy, pleine de pitié, se taisait, n'osant rien dire, craignant qu'un mot maladroit n'ajoutât à cette douleur. Il y eut un silence pendant lequel on n'entendit que le craquement des bûches et la rumeur endormie des vagues, puis Ronan reprit :

— C'est alors que je résolus de quitter ce lieu de gâchage qu'est notre planète et d'en finir avec la vie.

Nancy tressaillit et le fixa avec horreur :

— Vous ne voulez pas dire que...

Il inclina la tête.

— Quand vous êtes apparue, je me disposais à me tirer une balle dans la tête.

La jeune fille porta la main à sa poitrine.

— Mon Dieu ! Heureusement que je suis arrivée à temps !

Maintenant, la présence du revolver sur la table prenait son effrayante signification. Puis, tout d'un coup Nancy pensa que les péripéties de cette journée incohérente, la direction prise au hasard, sans qu'intervint sa volonté, alors qu'elle même souffrait de la vive déception, et cette randonnée insensée dans la nuit et le brouillard aboutissaient finalement à cela : la faire arriver avant que Ronan Gaël ait mis à l'exécution son projet de suicide.

A quelle force avait-elle obéi ? Elle l'ignorait toujours, mais sans doute une

puissance cachée la poussait-elle à accomplir cette mission de sauvetage. Et cela apportait comme une compensation une sorte de revanche mystérieuse à ce jour de malheur et de désarroi.

— Je suis arrivée à temps, répéta-t-elle, et c'est vraiment providentiel.

Elle respira profondément et reprit :

— Maintenant, vous allez me faire une promesse.

Désignant le revolver, elle acheva :

— Celle de ne pas vous servir de cet objet, de ne plus penser à attenter à vos jours...

Lentement le jeune homme secoua la tête :

— Ma décision est prise irrévocablement, dit-il d'une voix glacée. La femme que j'aimais m'a abandonné, je n'ai plus d'amis, ma carrière est brisée, et je suis à jamais estropié. Que me reste-t-il qui vaille la peine de vivre ? Dépourvu de tout ce qui en faisait l'agrément pour moi, le sport, le succès où la simple joie d'être fort et agile, l'existence ne m'intéresse pas. Croyez-vous que c'est vivre que de traîner un corps qui ne vous obéit plus, de tirer une jambe inerte, d'être jeune et de mener l'existence d'un vieillard ? Mieux vaut être mort que d'être infirme ! J'ai le droit de refuser ce supplice !

C'était une menace qu'il proférait, et en même temps le cri de détresse d'une âme qui appelle au secours et implore un peu de paix et d'espoir.

— Ne parlez pas ainsi, c'est terrible ! gémit Nancy. Je comprends que vous soyez malheureux, aigri, mais se tuer est lâche. On n'en a pas le droit. Dieu le défend, toutes les religions le disent. Il haussa ses belles épaules larges,

qui n'avaient pas encore pris l'aspect vouté caractérisant les vaincus.

— Peu m'importe ce que disent les religions, fit-il ; si j'avais la foi, peut-être raisonnerai-je autrement, peut-être aurai-je été chercher la paix et la résignation dans une cellule de moine. Mais tel que je suis, après avoir tant possédé de la vie, je ne puis envisager de vivre dans cette aridité de désert étendue devant moi.

Il parlait lentement, sans regarder Nancy, et de temps en temps, comme pour mieux affirmer sa résolution, sa main se posait sur le revolver, qui près des cristaux et des roses, brillait d'un éclat sinistre.

— Une amélioration peut se produire dans votre état, reprit Nancy. La science fait des progrès tous les jours, et l'on peut arriver à redonner de la vitalité à votre jambe.

Elle cherchait ce qu'elle pourrait dire pour le convaincre, mais tous les mots lui paraissaient faibles et mal choisis. Ronan secouait la tête, lentement.

— Je n'y compte pas. J'ai eu trop de déboires avec tous les traitements qu'on m'a fait subir en vain. Je sais que ma jambe est définitivement paralysée et je n'ai plus rien à attendre de ce monde, qui m'a repris plus qu'il ne m'avait donné. Ma vie est perdue. Le grand repos est le seul bien que je désire.

Il parlait avec un détachement glacé qui terrifiait Nancy.

— Assez d'humiliations, de déchirements, reprit-il. Je préfère demeurer dans la mémoire de ceux qui m'ont connu comme un homme n'ayant pas voulu survivre à son abaissement, non comme un être diminué dont on se détourne avec malaise. Plutôt que de recommencer chaque jour à souffrir, à me débattre contre le désespoir, j'aime mieux en finir.

La jeune fille le regardait avec épouvante.

— Mais vous ne pouvez faire cela ! cria-t-elle.

Il leva les sourcils ironiquement.

— Qui m'en empêchera ?

— Ce serait fou, absurde ! dit encore Nancy.

Elle ne voulait pas renoncer à ce bien conquis, ce sauvetage opéré par son arrivée et qui paraît d'une douceur de miracle la fin de cette affreuse journée. Et elle chercha des arguments pour toucher Ronan.

— Une autre femme vous aimera, dit-elle avec douceur. Vous retrouverez un intérêt dans la vie, et peu à peu, ayant organisé votre existence sur d'autres bases, vous verrez que vous vous habituerez à votre infirmité...

Elle parlait avec toute la pitié, toute la bonté de son cœur compatissant. Mais Ronan en était à ce point de désespoir et de révolte où l'on déteste le genre humain tout entier, où l'on éprouve le besoin irrésistible de tourmenter, de faire du mal. Et avec violence, il répondit :

— Une autre femme m'importe peu ! C'était Cynthia que j'aimais, qui représentait mon idéal. Et quel intérêt pourrai-je trouver dans la vie, je vous le demande ?... jouer aux dominos ou faire du crochet ?

Il rit méchamment :

— Mais, pour vous, du moment que vous avez trouvé une solution, il n'y a pas de problème. Parce que vous en avez décidé ainsi, avec le gentil sourire que font les infirmières au malade difficile ; je devrais me sentir dorénavant parfaitement heureux malgré ma jambe paralysée et ma canne d'infirme.

L'insolence et la douleur fonçaient ses yeux gris bleu. Nancy leva la main pour l'interrompre :

— Je n'ai pas dit cela, fit-elle d'une voix tremblante, et je sais que c'est triste pour vous d'être ainsi. Mais ce n'est pas une raison pour vous donner

la mort. Je ne puis supporter cette idée ! acheva-t-elle.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? fit-il avec ironie. Vous ne me connaissez pas et mon sort doit vous être bien indifférent.

A nouveau, il eut un rire plein de sarcasme.

— Ah ! mais j'y pense. Il serait très désagréable pour vous que l'on découvre un suicidé dans votre maison. Vous auriez ensuite du mal à trouver des locataires. C'est un point de vue que je n'avais pas envisagé.

Cette fois, épuisée, éprouvant cette défaillance qu'amène une trop grande tension nerveuse, Nancy fondit en larmes.

— Vous êtes odieux, fit-elle. Que vous ai-je fait pour que vous, vous montriez aussi méchant envers moi ? Vous souffrez, je vous plains. Je me suis efforcée de vous venir en aide, et vous n'avez eu pour moi que des méchantes paroles. Pourtant, croyez-moi, vous n'êtes pas seul à souffrir. Il me semble moi-même avoir parcouru l'enfer en une seule journée.

Sa propre peine que, dans son désir de consolation, elle avait un peu oubliée, lui revenait plus amère, lui arracha un âpre sanglot, mais elle reprit :

— Je venais ici à la recherche de calme, de paix, et la pensée de vous avoir sauvé, d'être arrivée avant que vous accomplissiez le geste fatal, adoucissait pour moi une journée affreusement lourde de tristesse et de désillusions. Et voici qu'il n'en est rien : vous me dites persister dans votre affreux dessein !

Elle s'arrêta. Quelque chose de désespéré monta en elle, se noua à sa gorge, comme si son propre désespoir et celui de l'homme qui se trouvait devant elle, ses beaux traits éclairés par les flammes des bougies, ne fussent qu'un même désespoir, une seule et inguérissable douleur. Elle continuait à pleurer, et voici que ses larmes parurent tomber sur le cœur de Ronan comme une rose sur un désert en feu. L'expression de révolte et de rage s'effaça de son visage ; un attendrissement adoucit ses beaux traits tourmentés. Examinant Nancy plus attentivement qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent, il découvrit la tristesse de ses prunelles veloutées, le désenchantement de la bouche encore enfantine, et il baissa la tête.

— Pardonnez-moi, dit-il. J'ai été brutal et égoïste. Cela arrive souvent quand on souffre. Ne me blâmez pas trop.

Emergeant de sa violence, comme d'un délire, il parlait maintenant avec une extrême courtoisie.

— Je suis désolé d'avoir ajouté à vos soucis... reprit-il. Ne pleurez plus, je vous en prie, cela augmente mes remords... Et dites que vous me pardonnez.

Posant sur elle le regard de ses yeux gris bleu qui faisaient rêver les femmes, il insista :

— Me pardonnez-vous ?

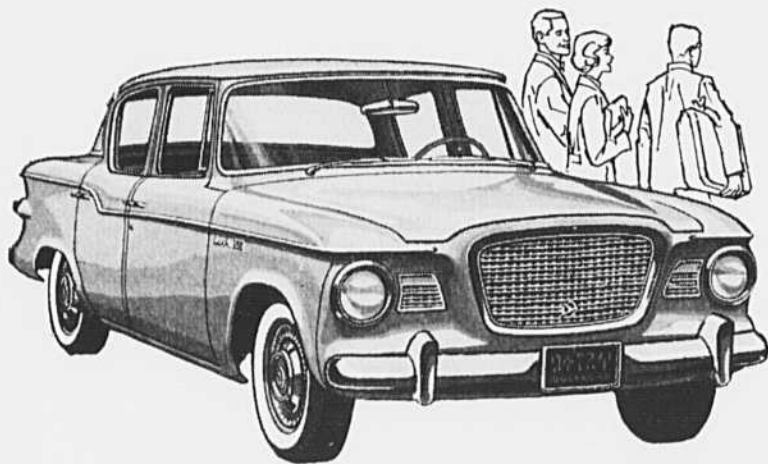
Nancy essuya ses paupières humides et, avec un lent sourire, elle fit :

— Oui ! A condition que vous me promettiez de renoncer à vos projets de désespoir...

Il se leva, passa la main sur ses paupières brûlantes comme pour en apaiser la flamme, il fit dans la pièce quelques pas claudicants qui résonnèrent lourdement sur les dalles, puis s'approcha de Nancy.

— Ecoutez, dit-il, pour vous prouver mon souci de vous être agréable et ma bonne volonté, je vais cacher ce revolver et je m'efforcerai de ne plus penser qu'il existe.

Il prit l'instrument de mort qu'il alla ranger dans un coffre de bois sculpté, puis il revint s'appuyer à son fauteuil.



LA NOUVELLE LARK SEDAN 4-PORTIÈRES

Larges portières, planchers bien plats ➤ Voici l'utilisation experte d'un espace limité à une base de 108 pouces ➤ ... Profil ultra-élégant, incroyable souplesse, et confort parfait pour 6 personnes ➤ Tout ceci, au prix modéré d'une Lark ➤ Cette auto est

spacieuse, mais à l'INTÉRIEUR, là où c'est important ; pas à l'extérieur où c'est cher.

**La première et la seule
série complète d'autos à
nouvelles dimensions.**

ÉPROUVÉE sur 750 millions de milles
par des automobilistes satisfaits.

filez doux, filez bien

DANS UNE **LARK** DE STUDEBAKER

V8 ou 6

Et ainsi, avec son beau visage, ses yeux gris bleu, ses cheveux sombres qui ondule autour de son front, il retrouvait son allure prestigieuse, il semblait à nouveau le héros de quelque poème romantique, marqué du signe mystérieux des destins exceptionnels. Quelques minutes, il resta silencieux, puis, avec le séduisant sourire qui lui ralliait tous les cœurs, il dit :

— Je m'aperçois que je n'ai pas été trop hospitalier... en réalité, je crois que j'ai négligé toutes les règles de la bonne éducation. Me permettez-vous de réparer cela ? Après le long voyage que vous avez fait, vous devez certainement avoir besoin de réconfort. Faites-moi donc le plaisir d'être une invitée... et de partager ce repas avec moi.

Comme elle paraissait hésiter, il insista :

— Ne me refusez pas, sinon je croirais que vous me gardez rancune !

Alors, elle inclina la tête.

— Soit, j'accepte.

— Merci !

Adroit malgré l'ankylose de sa jambe, Ronan déboucha la bouteille casquée d'or, préparée pour une invitée qui n'était pas venue, et versa le vin pétillant dans les flûtes de cristal, dont il tendit l'une à la visiteuse imprévue, et reprit :

— Il existe quelque part, en Vendée, où j'ai tourné un film sur les Chouans, un endroit qu'on appelle la « Fontaine d'Oubliance ». Il y a au milieu des bois un calvaire de granit au pied duquel coule une petite source, et la légende affirme que l'eau en enlève la mémoire, lorsqu'on la boit après avoir prié. Les fiancés trompés, les amoureux trahis qui veulent oublier leur chagrin viennent y chercher oubli et consolation ; et leur peine d'amour s'endort en buvant à la « Source d'Oubliance ».

Tourné vers la jeune fille, il poursuivit :

— Imaginons, ma visiteuse, que vous et moi qui souffrons de désillusions amoureuses — du moins en ce qui vous concerne, je le présume — sommes à la « Fontaine d'Oubliance », mais en remplacement de son eau fade, buvons de ce vin qui est peut-être une potion aussi efficace.

Il leva son verre et la lueur des bougies dora le vin où des paillettes d'or paraurent courir.

— A l'oubli de nos peines, pour ce soir, dit-il.

III

Ce furent ensuite des moments étranges qui se déroulèrent comme dans un rêve. Nancy, tout d'abord épuisée de fatigue et ne croyant désirer au monde qu'une chose : se reposer, dormir, ne plus parler, accepta cette invitation uniquement pour ne pas décevoir son hôte. Mais les besoins d'un organisme jeune résistent au chagrin, à la lassitude ; en se mettant à table, la jeune fille découvrit que la faim la tenaillait et se disposa à faire honneur au souper. Et grâce aux vins, aux mets délicats, l'atmosphère peu à peu s'allegée, une espèce de familiarité due aux circonstances s'installa entre les jeunes gens. Ronan traitait son invitée comme une ancienne amie retrouvée par hasard et entretenait agréablement la conversation. Il parlait de sa jeunesse, des circonstances qui avaient décidé de sa carrière en faisant d'un obscur employé au beau physique une vedette mondiale — et aussi de ses voyages, des pays visités alors qu'il tournait des films ; la jeune fille le découvrait beaucoup plus instruit et intelligent que ne le supposaient certainement ceux qui allaient le voir au cinéma — fanatiques des deux sexes qui admiraient surtout en lui sa beauté de jeune dieu et son adresse à tous les sports. Nancy elle-même n'eut jamais songé à lui

décerner d'autres qualités, en vertu de certaines préventions envers les acteurs, les jugeant — d'après quelques échantillons — vaniteux, affectés et aussi cabotins à la ville que dans l'exercice de leur profession, et ce qui la surprenait chez Ronan Gaël, c'était son absence totale de fatuité, la simplicité de ses manières et aussi qu'il eut gardé une étonnante fraîcheur d'âme.

A mesure que le temps s'écoulait, le visage du jeune homme se détendait, ses traits se décontractaient. D'avoir en face de lui cette jeune et charmante créature au charme désuet, avec sa robe grise, son cou frêle comme une tige d'iris, ses beaux yeux et ses cheveux sagement coiffés, une sorte de paix l'envahissait, chassant sa révolte, sa douleur. Habitué à fréquenter des femmes brillantes, à la beauté tapageuse, à l'élégance spectaculaire. Nancy n'était pas le genre de femme qu'il regardait, mais sa présence lui faisait du bien. Quant à la jeune fille, comme si le champagne qu'elle avait bu ait eu le pouvoir de donner l'oubli, telle l'eau de la Fontaine magique, un sentiment d'irréalité se glissait en elle.

Le repas finissait ; les roses effeuillées jonchaient la nappe d'une pluie pourpre, les flammes du foyer continuaient à jeter des éclats rougeoyants sur le sol, les meubles, parfois, allaient éclairer un portrait pendu au mur qui faisait face à Nancy.

C'était une oeuvre sans valeur, exécutée par un peintre médiocre, vers le dix-huitième siècle, ainsi qu'en témoignait la facture et le costume du modèle. Il représentait un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'amiral, qui désignait de la main une carte géographique déroulée sur une table auprès de compas et autres instruments de navigation. Nancy connaissait ce tableau pour l'avoir vu accroché à cette place lors de la prise de possession de sa mission, et savait donc qu'il lui appartenait, elle n'y avait pas à ce moment prêté attention ; mais voici qu'à la lueur des flammes, elle découvrit que les traits de l'homme du portrait, bien que plus marqués, rappelaient ceux de son vis-à-vis ; l'un et l'autre avaient les yeux gris bleu, la peau bronzée par le vent de mer, et leurs cheveux noirs, chez l'un, poudrés à la mode du temps, chez l'autre, poussaient de la même manière autour d'un front au pareil dessin. La jeune fille ne put se tenir d'en faire la remarque à Ronan.

— Il n'y a pas de doute, ce portrait vous ressemble, fit-elle.

Il acquiesça.

— Je l'ai également remarqué. Peut-être est-ce un de mes ancêtres...

— Je crains que vous ne deviez renoncer à cette flatteuse illusion, dit Nancy. Ce portrait se trouvait dans cette maison quand j'en ai hérité et appartenait à la parente qui me l'a léguée. Il est donc beaucoup plus plausible de penser que ce décoratif personnage est un de mes propres aïeux.

En souriant, elle ajouta :

— Remarquez que cette mise au point est de pure forme et que je n'en fais pas une question d'amour-propre !

Sur le même ton, il répondit :

— Je ne connais pas la généalogie de ma famille et ne puis défendre mes prétentions. Mais après tout, pourquoi ne serions-nous pas cousins ? Cela trancherait la question.

— En effet, pourquoi pas ?

Ils sourirent ensemble à la pensée de cette improbable parenté ; puis leurs yeux se reportèrent sur le portrait.

— En tout cas, la ressemblance est curieuse, reconnut Nancy.

Ronan se leva, et de sa démarche raide qui cependant n'enlevait rien à la majesté de son grand corps, il alla à la cheminée remettre une bûche dans le feu, puis revint à sa place ; les flam-

mes, un moment, dansèrent plus haut, dessinant sur le visage de l'homme peint des lignes fugaces, incompréhensibles, puis, changeant de direction, cessèrent d'éclairer le portrait. Et l'ombre emporta son mystère.

Au dehors, l'Océan continuait son concert. Parfois, c'étaient de puissantes clameurs qui montaient vers eux ; à d'autres moments, la rumeur des vagues s'apaisait, comme une voix qui se calme après avoir longtemps sangloté. Dans ce silence simplement peuplé du grondement des flots et du craquement des bûches, les jeunes gens avaient l'impression d'être loin du monde, éloignés de tout être vivant, dans un univers fait uniquement de nuit et de silence. Et cet isolement les rapprochait, accroissait leur intimité.

Ils fumaient, en devisant paisiblement, lorsqu'un souvenir s'éveilla dans la mémoire de Nancy : celui du revolver caché dans le coffre de bois, caché, non pas détruit... Et ses yeux se portèrent sur Ronan avec angoisse. Tout à l'heure, quand elle lui avait demandé de lui promettre de ne pas attenter à ses jours, il s'était contenté d'éluder la question, sans s'engager.

Quand il se trouverait seul à nouveau, ne serait-il pas repris par le désespoir et tenté de mettre son fatal projet à exécution ? La jeune fille frissonna à cette pensée. Il fallait arriver à détourner le jeune homme de sa hantise, poursuivre jusqu'au bout l'oeuvre de sauvetage commencée. Mais il en coûtait à Nancy de troubler ce moment de paix, de reprendre le difficile sujet ; cependant, elle s'y risqua. Timidement, d'une voix qui tremblait un peu, elle dit :

— Je voudrais bien revenir sur la

question qui vous a fait vous mettre en colère, c'est-à-dire vous rendre votre courage, votre confiance en l'avenir, mais j'ai peur de vous irriter à nouveau.

Les traits du jeune homme se contractèrent ; il dit, avec une grimace :

— Vous me rappelez que je me suis conduit d'une façon honteuse. Je ne sais ce qui m'a pris, je suis généralement plus civilisé. Mais j'étais comme un chien malade qui grogne et qui a envie de mordre.

Il baissait la tête, l'air malheureux, et sous cet angle, les stigmates de la douleur apparaissaient plus visibles sur son beau et fier visage. D'un ton qu'elle s'efforça de rendre léger, Nancy reprit :

— Et moi, j'ai sans doute été maladroite. Et je vais peut-être l'être encore, hélas ! Vous devez me trouver bien encombrante avec ma façon de vouloir empiéter sur votre conscience !

Il eut un mince sourire.

— Un peu entêtée, seulement, dit-il. Vous avez de la suite dans les idées, on ne peut dire le contraire !

— C'est que je voudrais tant arriver à vous convaincre que, telle qu'elle est, votre vie mérite encore d'être vécue, que vous pouvez avoir encore de belles heures !

Il ne répondit pas, détourna les yeux et elle comprit que son intuition était juste, qu'il n'avait pas entièrement renoncé à son projet de désespoir, et elle trembla de n'être pas assez habile pour le persuader, lui donner goût à l'existence, fouetter son énergie. Elle respira profondément et commença :

— Vous m'avez tout à l'heure déclaré ne pas vouloir survivre à votre infortune pour ne pas donner au public qui



La première et la seule série complète d'autos à nouvelles dimensions.

LA TOUTE NOUVELLE LARK DÉCAPOTABLE

La seule décapotable de dimensions raisonnables ➤ Son air alerte et désinvolte porte la marque d'une qualité inattendue à ce bas prix ➤ Luxueux rembourrage en cuir naturel, accessoires de choix, et tous les servo-mécanismes

facultatifs ➤ Une auto jeune pour les esprits modernes.



LA CÂPOTE AUTOMATIQUE FAIT PARTIE DE L'ÉQUIPEMENT STANDARD DE LA LARK DÉCAPOTABLE 1960

filez doux, filez bien

DANS UNE LARK DE STUDEBAKER

V8 ou 6

vous admirait une image diminuée de vous-même... Mais croyez-vous que vous êtes abaissé parce que vous avez perdu l'usage de vos jambes? Vous vous trompez; ce n'est pas une supériorité que d'être bien bâti, de posséder deux jambes solides; la supériorité est dans l'esprit, la force morale. Si vous commettez la lamentable erreur de vous donner la mort, loin d'approuver votre geste vos admirateurs seraient déçus, ils penseraient qu'alors que dans vos films vous représentez le courage, la vaillance sous toutes ses formes, vous en manquez dans la vie.

Sans répondre, il se versa un verre de cognac qu'il avala d'un trait. Avec effort, Nancy reprit :

— Voyez-vous, on n'aime pas ceux qui abdiquent. Votre public, tous ceux pour qui vous étiez une image de force morale et physique seraient déçus de ce que vous n'avez pas su lutter contre l'épreuve. Ils ne comprendraient pas qu'avec votre visage de conquérant, vous vous conduisiez comme un vaincu.

Il se taisait, et dans ses yeux passait la nostalgie de ses beaux rôles, où il courait, galopait à cheval, sautait les obstacles et accomplissait mille prouesses athlétiques. Comme si elle devinait ses pensées, la jeune fille poursuivait :

— Vous ne seriez plus celui qu'acclamaient les foules... Au lieu de voir en vous le héros vivant de vos films, le chevalier des belles chevauchées, des situations héroïques, des nobles sacrifices, l'homme de tous les courages, on vous prendrait pour un pauvre type sans énergie, ni volonté.

Amèrement, les lèvres tremblantes, il fit :

— Ce que je suis.

Elle leva la main.

— Non, ce que vous acceptez d'être. Il se plaignait pathétiquement.

— Vous ne pouvez savoir comment c'est dur.

Nancy hocha la tête.

— Si, dit-elle, je sais, je comprends.

Sa pitié pour cet homme si cruellement frappé, son immense désir de le sauver lui faisaient chercher des raisons, des arguments susceptibles de porter. Son désir de le persuader était si fort qu'elle ne sentait plus sa fatigue ni sa propre peine. Mais il est difficile de toucher un esprit malade, de ranimer un courage défaillant.

— Et quel remède préconisez-vous, Monsieur le professeur? demandait Ronan avec ironie.

La cuirasse de sarcasme, l'amertume qui tout à l'heure paraissait prête à céder, l'enveloppait à nouveau. Sans relever la raillerie, Nancy reprit de sa douce voix persuasive :

— Je sais que vous passez de très durs moments, mais voyez-vous, il faut se résigner à subir la part de souffrance dévolue à chacun de nous sur cette terre. Aucun n'y échappe, chacun à la sienne...

Elle s'interrompit et soupira, pendant que pour lui comme elle, obscur et triste était le chemin sur lequel ils marchaient solitaires... Sa voix, qui avait faibli, s'éleva plus fermement pour dire :

— Songez qu'il y a des êtres bien plus malheureux que vous. Tant de choses vous restent! Votre cerveau, vos mains, vos yeux sont intacts. Vous pouvez jouir du spectacle de la nature, regarder le ciel, la mer, les arbres, les oeuvres d'art source de joie...

Pitoyables comme le coeur, nobles comme l'âme de celle qui les prononçait, d'autres paroles suivirent :

— Réfléchissez, songez au sort des aveugles par exemple! Un aveugle n'accepterait-il pas avec joie d'être à votre place, d'avoir une jambe paralysée — et de voir à nouveau, de regarder les couleurs, les fleurs, les visages, de lire autrement qu'avec les mains? Pour moi, cette nuit perpétuelle serait la pire supplice!

Et tandis qu'elle parlait ainsi, éclairée par les flammes du foyer, il semblait que d'elle-même émanait la lumière.

— Pour échapper au désespoir, reprit-elle, la plupart des aveugles ont entrepris des travaux, utilisant les facultés qui leur restent, leurs oreilles, leur toucher affiné. Certains font du modelage, de la sculpture, beaucoup sont musiciens, compositeurs ou s'occupent de choses se rapportant à la musique. Une des célébrités de la chanson d'autrefois, René de Buxeuil, était aveugle, et a composé de fort jolies mélodies. Ce sont ces aveugles-là qu'il faut suivre, plutôt que de vous laisser aller à un désespoir stérile.

Elle se pencha vers lui et avec son doux visage pâle elle donnait l'impression d'être non pas une créature mortelle, mais l'image même de la bonté et de la charité. Après une courte pause, elle reprit :

— Ecoutez-moi sans bondir ni vous récrier. Votre vie d'autrefois est morte; une autre vie commence. La première chose à faire est de retrouver une activité. Avec votre cerveau, vos mains, vos yeux, vous pouvez accomplir beaucoup de choses. Quand tout à l'heure je vous adjurais de chercher une occupation, un intérêt à votre vie, puisque vous ne pouvez continuer à exercer votre carrière d'acteur, vous m'avez envoyé promener, disant que je vous proposais des ouvrages de dames! Il y a cependant d'autres travaux intéressants.

Il fit d'un ton désabusé :

— Trouvez-m'en qui ne soient pas sots et inutiles tout en convenant à l'invalidé à demi-paralysé que je suis.

Une fois de plus le désespoir s'empara de lui avec le regret, le sentiment de sa déchéance, de son inutilité, les ténèbres abattues sur lui à nouveau assombrissaient son âme et marquaient son visage. La réponse de Nancy vint vibrante.

— Mais il y en a des quantités pour lesquels il n'est pas besoin d'être champion de course à pied!

— Lesquels?

— Eh bien!... la peinture, par exemple. N'aimeriez-vous pas faire des tableaux?

Il haussa les épaules.

— Pas du tout, vous débordez de bonne volonté, c'est évident, dit-il, mais vous tombez mal. Je n'ai jamais été capable de dessiner une chaise!

Il avait retrouvé son ton railleur et las.

— Et la sculpture?

— Pas davantage.

— C'est regrettable.

Nancy se tut et ferma les yeux, à bout de forces et de ressources. Elle ne savait plus que dire, la partie lui paraissait perdue irrémédiablement.

Et puis, subitement, une inspiration lui vint.

Elle pensa à Dorine Bernard, la romancière à gros tirage dont elle était secrétaire, et dit :

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas d'écrire?

— Ecrire?... répéta Ronan, rêveusement.

— Oui, pourquoi pas?

Comprenant son intérêt, Nancy reprit avec ardeur :

— Ce serait un moyen de rétablir un contact avec votre public, de retrou-

ver peut-être ce succès, cette popularité que vous souffrez d'avoir perdu, car l'écrivain peut répandre sa pensée, sa manière de sentir, communiquer avec ses lecteurs, comme vous le faisiez avec les spectateurs.

Sur le même ton rêveur, il reprit :

— J'ai beaucoup lu, beaucoup aimé les livres. Et imaginez-vous qu'avant de faire du cinéma j'avais commencé un roman.

Il fit une grimace expressive.

— Mais cela m'a paru diablement difficile, malgré l'extrême facilité que cela semble avoir pour certains adolescents!

— Essayez encore, dit Nancy. En tout cas, les matériaux ne sont pas onéreux! Un stylo-bille et un paquet de copies peuvent suffire.



— Je pense qu'il veut sortir.

D'une voix basse, comme se parlant à lui-même, il fit :

— Oui, j'aimerais cela, mais... il ne suffit pas de désirer écrire pour avoir du talent.

On le sentait tenté, résistant à la tentation, et en même temps il révélait la faim d'espérance qui jamais n'abandonne tout à fait le plus misérable.

— Non évidemment, dit Nancy, le talent ne s'achète pas avec le papier et le stylo-bille. Mais si vous n'essayez pas d'écrire, vous ne saurez jamais si vous en avez. Il y a des terrains en friche qui seraient d'un excellent rapport s'ils étaient cultivés et dont on ignore le rendement parce qu'ils demeurent incultes. Mais par votre épreuve, votre intelligence, votre sensibilité se sont développées, et je crois que vous pourriez faire un écrivain.

Il l'écoutait silencieusement, et une lueur plus bleue brillait dans ses yeux, comme une fleur oubliée qui se remet à fleurir dans un jardin aride subitement arrosé.

— Je suis secrétaire d'une romancière connue, reprit Nancy. Je pourrais vous donner mon avis sur vos essais, et des indications utiles à un débutant.

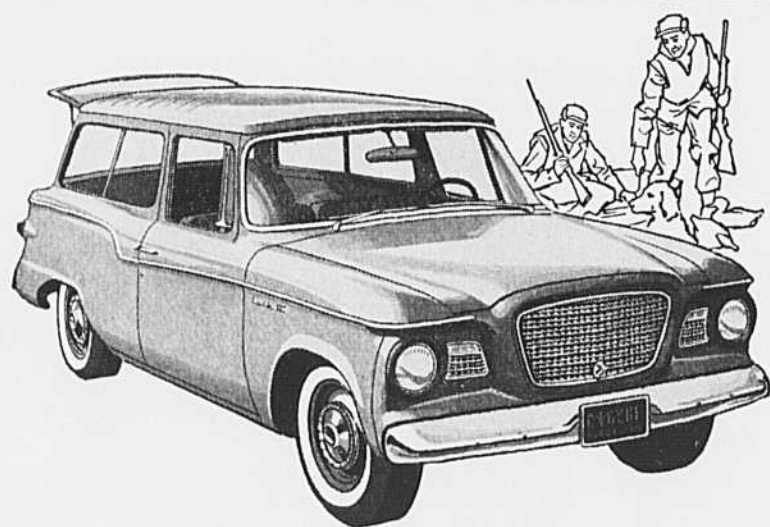
Il réfléchissait, les yeux fixés sur le feu comme pour demander aux flammes de lui dicter sa réponse. Puis il fit moqueusement :

— Il semble que vous considériez la littérature comme un remède à tous les maux. Enfin, je crois que je vais me décider à reprendre la plume. Ce sera un but, comme vous le dites. On verra ce que ça donnera.

— Peut-être des chefs-d'oeuvre, qui sait, fit Nancy en souriant.

— Qui sait? répéta-t-il.

Son visage se détendait par un miracle d'espérance, devenait jeune et enfantin. Il sourit et s'en étonna. Ainsi donc après le désastre qui avait ravagé sa vie, emportant, tel une avalanche, succès, fortune, amour, amitiés, il lui était possible d'éprouver encore quelque chose d'heureux alors qu'il croyait la vie devenue pour lui à jamais une chose stérile. Puis il soupira. A supposer — ce qui paraissait à priori bien improbable — qu'il réussisse dans la nou-



LA NOUVELLE LARK FAMILIALE 2-PORTIÈRES

Si vous préférez une auto 2-portières, cette familiale est faite pour vous. A 93 pieds cubes, elle est aussi spacieuse à l'intérieur qu'une 4-portières ➤ Elle résiste longtemps sans coûter cher—des années durant ➤ Comme toutes les Lark, cette auto consomme peu

d'essence ➤ Facile à manoeuvrer, c'est un plaisir de la conduire.

**La première et la seule
série complète d'autos à
nouvelles dimensions.**

ÉPROUVÉE sur 750 millions de milles
par des automobilistes satisfaits.

filez doux, filez bien

DANS UNE **LARK** DE STUDEBAKER
V8 ou 6

velle carrière qu'il allait entreprendre cela ne lui rendrait pas ses illusions, sa confiance en la vie, ni l'amour de Cynthia. Cynthia, si belle, si élégante, qu'il admirait autrefois du guichet de sa banque sans espérer jamais s'élever jusqu'à elle, et que le succès lui avait donné, puis repris et qui pour lui demeurait son idéal, et le symbole même de la réussite.

Que faisait-elle en ce moment ? Elle se vantait de ne pas appartenir à la race des « couche tôt », et sans doute dans le salon du château où elle résidait, parée d'une de ces robes de soirée qu'elle savait mettre en valeur, elle était en train de rire et de plaisanter avec un de ses admirateurs — un homme de son monde, non pas un employé de banque devenu vedette de cinéma par un coup de chance, à moins qu'elle ne commentât, en termes spirituels et railleurs la lettre qu'il lui avait adressée — trop dramatique pour son goût. Et à cette pensée, succédant au sourire ébauché, une grimace contractait les traits fiers du jeune homme.

* * *

Le feu murmurait dans la cheminée, la mer faisait entendre sa voix tour à tour douce ou grondante, et les bougies clignotaient, semblant regarder les pétales de roses qui jonchaient la nappe. La première, Nancy reprit la parole.

— Je suis bien heureuse d'être arrivée à vous convaincre, dit-elle. Maintenant, je suis certaine que vous ne songerez plus à attenter à vos jours.

Suppliante, elle insista :

— N'est-ce pas ?

Avant de répondre, il la regarda longuement.

— C'est promis !

Elle eut un soupir de délivrance.

— Merci, il me semble que d'avoir réussi à vous rendre votre courage, adoucit un peu pour moi les chagrins d'une journée très dure.



— Mlle Lamothe, nous avons décidé de moderniser le beau et nous allons commencer par vous.

Prononcés d'une voix sourde, ces mots éveillèrent une émotion dans l'âme de Ronan. Avec timidité, hésitation, il posa sa main sur celle de la jeune fille.

— Pardonnez-moi d'avoir été égoïste et seulement occupé de ma propre misère, dit-il. Je crois avoir compris que vous aviez de la peine aussi. Je me suis confié à vous et vous m'avez aidé. Dites-moi votre chagrin, peut-être à mon tour pourrai-je vous être secourable. Et vraiment on se sent toujours mieux quand on s'est déchargé de sa peine.

Nancy resta un moment sans répondre, et détourna son visage envahi d'une pâleur plus grande.

— Mon aventure est triste et ridicule... dit-elle à voix basse. Je préfère ne pas vous la dire.

Elle ne voulait pas raconter à Ronan sa grotesque et lamentable histoire ; elle se serait trouvée humiliée de l'exposer au drame poignant vécu par celui-ci. Elle étendit les mains devant

elle, les ramena contre sa poitrine comme pour y renfermer son secret.

...Le besoin, passionné de réussir dans sa mission de sauvetage, d'arracher Ronan Gaël à son obsession de suicide l'avaient soutenue jusqu'à présent, mais soudain sa détresse, sa peine lui revenaient avec toute leur acuité.

Elle se retenait avec peine de pleurer. Et Ronan, qui n'avait cessé de l'examiner, devina bien qu'elle souffrait, et pour la première fois depuis son malheur, il eut pitié d'un autre que lui. Mais toute insistance eût été maladroite et vaine ; et simplement il dit :

— Vous paraissiez lasse. Il serait temps de penser à aller vous reposer.

— Oui, reconnut-elle, je suis fatiguée...

Elle se levait, les membres perclus comme lorsqu'on sort d'une léthargie, et regardait autour d'elle avec une sorte de stupeur.

— Il faut que je m'en aille, fit-elle avec effort.

Son intense fatigue lui rendait effrayante la perspective de s'en aller dans la nuit, chercher un hôtel où on voulait bien l'héberger, et un frisson la secoua. Mais le jeune acteur protesta avec véhémence.

— Vous ne pensez pas que je vais permettre que vous partiez en pleine nuit, alors que vous êtes mon invitée, et ma propriétaire par-dessus le marché. Puisque vous connaissez la maison, vous devez savoir qu'il y a, à côté, une chambre convenable faisant partie de mon appartement. Je ne l'occupe pas, préférant, la plupart du temps, dormir ici, sur ce divan. Elle est à votre disposition.

Hésitante, elle murmura.

— C'est que j'ai laissé ma voiture à la porte.

Il eut un geste rassurant.

— Cela arrive souvent à la mienne. Elle ne risque rien, soyez tranquille.

— Très bien. Dans ce cas, j'accepte votre hospitalité.

Elle était trop lasse pour discuter, n'avait plus qu'un désir : dormir.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, j'en suis très content affirma Ronan Gaël qui ajouta :

— Avez-vous besoin de vos bagages ?

Mais Nancy était si fatiguée que tout retard entravant son repos lui semblait insupportable.

— Je m'arrangerai pour ce soir, dit-elle.

— Alors, suivez-moi.

Il ouvrit une porte basse, bardée de fer qui se découpait dans l'épaisseur de la muraille, et prévint :

— Attention, il y a deux marches. C'est l'habitude dans ces vieilles maisons, on dirait que les architectes avaient à cœur de faire les étages de chaque corps de logis à une hauteur différente.

Lui-même descendit les degrés, en s'appuyant sur une canne. Il tourna le bouton électrique et la chambre apparut, avec des murs blanchis à la chaux, des carreaux cirés sur lesquels, en guise de tapis, des peaux de bêtes s'étaient posées. Le lit avait été recouvert — sans doute par Ronan — d'une couverture marocaine aux teintes vives. Sur la cheminée on voyait une belle faïence du Croisic.

— Je pense que vous ne serez pas trop mal ici, dit le jeune homme. Qu'en dites-vous ?

— Je serai certainement très bien, murmura Nancy.

Son excitation tombée, elle titubait de fatigue, n'aspirant qu'à se reposer, et le jeune homme se disposa à s'en aller.

— Bonsoir, dit-il. Dormez bien.

— Merci.

Au moment où il allait quitter la pièce, la pensée du revolver caché dans le coffre, et la tentation qu'il repré-

sentait, vinrent traverser l'esprit fatigué de Nancy ; oubliant sa lassitude, elle s'élança vers le jeune homme et lui prit le bras.

— Vous m'avez promis, n'est-ce pas, d'être courageux ? fit-elle.

Il regarda avec douceur le petit visage tiré.

— Vous avez gagné, dit-il. Soyez fière de vous, et dormez sur vos lauriers.

IV

SEULE, elle ne se coucha pas tout de suite, malgré la fatigue, mais s'assit au hasard, sans souci de confort ou de commodité, sur le premier siège à sa portée. Maintenant, après la peine prise pour relever le courage de Ronan, lui redonner goût à la vie, elle se sentait effroyablement malheureuse et abandonnée. Comme si les forces dépensées pour consoler un autre lui faisaient défaut à elle-même à présent...

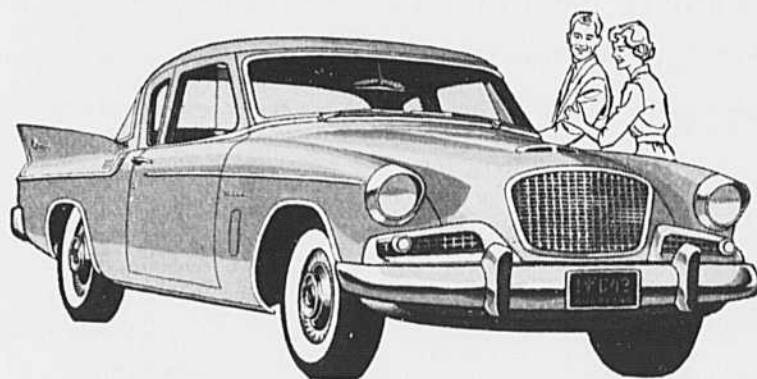
Au prix d'un gros effort, elle se leva de son siège, fit machinalement les gestes commandés par l'habitude, se déshabilla, et se mit au lit. Mais une fois étendue dans les draps de grosse toile fleurant la lavande, sous la couverture aux vives couleurs, elle ne s'endormit pas.

Dans l'obscurité bien close de sa chambre où l'on distinguait à peine les meubles et le plafond barré de poutres, parmi le bercement cadencé des flots, les images de la journée qu'elle venait de vivre, et d'autres qui la préparaient, défilaient devant elle, comme un film baroque, sans ordre, et sans cohérence, se heurtant, se meurtrissant dans son cerveau et dans son cœur...

Elle se revoyait, vêtue de sa robe blanche d'épousée... Quand donc cela se passait-il ? Mais ce matin même, puisque la nuit n'était pas encore écoulée... Il lui semblait que des siècles, et non pas seulement douze ou quinze heures la séparaient du moment où, radieuse sous son voile et ses boutons d'oranger, elle avait uni sa vie à Luc Emonière, l'homme qu'elle aimait, et qui disait l'aimer. Elle revoyait le visage du prêtre, puis se retrouvait au domicile de Dorine Bernard, la célèbre romancière dont elle était la secrétaire, et qui donnait dans son hôtel particulier, situé sur les quais, une réception pour fêter le mariage de sa protégée.

Petite, trapue, Dorine n'évoquait en rien les suaves héroïnes de ses romans et dans les milieux littéraires, elle passait pour un « type » à cause de sa turbulence, de son étourderie, et surtout de sa façon de s'habiller, qui ne reculait devant aucune audace de la mode. Bonne personne du reste, n'hésitant jamais à rendre service, elle avait recueilli Nancy, fille d'une amie de pension, à la mort des parents de celle-ci, survenue quatre ans plus tôt et depuis la jeune fille partageait sa vie participant à ses travaux, la déchargeant de beaucoup de soucis professionnels. Elle lui servait à la fois de secrétaire, de manager, de dame de compagnie — et veillait à ce que Dorine modérât ses excentricités vestimentaires et, par exemple, ne mit pas à l'envers l'élégant chapeau acheté très cher chez une modiste en renom.

Nancy se remémorait la stupeur de Dorine lorsqu'elle avait appris la demande en mariage de Luc, et l'intention de la jeune fille de l'accepter.



La HAWK 1960

Une auto pour les familles heureuses et les voyages de plaisir. Son profil contemporain unit avec bonheur l'élégance européenne et l'ingéniosité nord-américaine. Une voiture nerveuse, dont les 210 C.V. ont fait leurs preuves de souplesse et d'obéissance instantanée.

Peu d'autos peuvent vraiment se

comparer à la Studebaker Hawk.



HAWK DE STUDEBAKER

— Vous dites que Luc vous a demandé de l'épouser ? répétait-elle.

L'incrédule arrondissait ses yeux et rougissait sa large face un peu coupée-rosée de quinquagenaire corpulente. Ainsi qu'il arrive souvent, il se mêlait à son affection pour Nancy une bonne dose d'égoïsme. Elle s'était accoutumée à la présence, à ses côtés, de cette charmante créature, à son dévouement affectueux, à l'agrément de sa jeunesse, et elle finissait par oublier que la jeune fille avait sa propre vie. S'il lui arrivait de penser que Nancy se marierait un jour, la romancière repoussait cette éventualité à plus tard et, de toutes manières, n'imaginait pas que cela put se faire sans qu'elle y mit la main. Du moins à l'époque, la jeune fille interprétait-elle ainsi les sentiments de Dorine. Aujourd'hui elle se disait qu'il y avait dans sa surprise un avertissement dont elle eut dû tenir compte.

— Vous êtes sûre, Nancy, qu'il s'agit bien d'une demande en mariage, pas d'autre chose ? insistait la romancière.

... Les souvenirs de Nancy, tout à l'heure incohérents et sans lien, se présentaient à présent bien en ordre, avec tous leurs détails ; dans sa triste délectation, elle n'en omettait aucun, elle revoyait les expressions de Dorine, qui rentrait d'une réception et dont le petit chapeau vert pomme, perché sur le sommet du crâne, ajoutait à l'expression ahurie ; et elle se souvenait qu'elle-même avait ri en répondant :

— Tout à fait sûre. D'ailleurs, je ne suis pas de ces jeunes filles à qui on fait des propositions malséantes.

— C'est exact, grommelait Dorine. Mais enfin franchement, je n'en reviens

pas. De la part de Luc cela me surpasse !

Evidemment cela ne l'étonnait pas que Nancy fût tombée amoureuse de Luc : il savait être irrésistible, quand il le voulait ! Ce qui la surprenait — et Nancy l'avait fort bien compris — c'est que le jeune homme se fût épris d'elle, si différente à tous égards des femmes qui, jusqu'à présent, passaient pour l'avoir intéressé. Mais sûre d'être aimée, Nancy avait rétorqué gaiement :

— Ma chère Dorine, permettez-moi de vous faire remarquer que votre étonnement n'est pas flatteur pour moi !

Dorine haussait ses fortes épaules, en disant d'un ton bourru :

— Vous êtes jolie, vous le savez bien, petite sotte, si c'est cela que vous voulez me faire dire ! Mais je n'aurais jamais pensé qu'un gracieux minois suffirait à amener le beau Luc au mariage. Et, sincèrement, je ne croyais pas que votre genre pût lui plaire. Il me semblait qu'il aimait les filles plus... Ollé, ollé ! Pour ne rien vous cacher, c'est bien le dernier homme que j'aurais cru capable de vous épouser.

Pesant ses derniers mots, elle avait ajouté :

— Et puis... il n'a pas très bonne réputation. Sa profession, courtier en antiquités, y est peut-être pour quelque chose, mais il passe pour un aventurier sans scrupules, n'hésitant devant aucun moyen pour se procurer de l'argent...

Un moment la phrase harcela l'esprit de Nancy, obsédante comme un présage incompris...

— Et avant que vous me disiez son intention de vous épouser, j'aurais juré que, dans un mariage, il rechercherait

des avantages financiers, et non l'amour, achevait Dorine.

Et Nancy, toujours gaiment, avait rétorqué :

— Eh bien, vous vous trompez, car Luc ne m'épouse certainement pas pour un argent dont je suis dépourvue... Car ce n'est vraiment pas la maison de la cousine Guénola qui peut me faire considérer comme un beau parti !

C'était devenu un sujet de plaisanterie entre elles, que ce piètre héritage, et Dorine avait esquissé :

— Non, bien sûr. Cela ne peut tenter Luc.

Elle s'inclinait devant l'évidence, car ce n'était pas deux ou trois dizaines de mille francs par an — quand le toit ne réclamait pas de réparations — qui pouvaient intéresser le jeune homme.

— Il n'empêche, Nancy, que j'aurais souhaité pour vous un mari plus... rassurant.

Avec une grimace, elle avait ajouté :

— Après tout, je tombe peut-être dans le travers des vieilles dames, et deviens soupçonneuse et tracassière. Je me trompe probablement sur votre Luc. On a toujours tort d'écouter les médianes...

Posant sur l'épaule de la jeune fille une main affectueuse, elle ajouta :

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur, ma chérie.

Avec un regard ébloui la jeune fille murmura :

— Merci, Dorine, je suis déjà si heureuse... C'est comme un beau rêve que je fais !

L'émerveillement continua durant les semaines de leurs brèves fiançailles, car Luc, en fiancé épris, précipita le mariage. Tout pour Nancy contribua à faire de cette période un enchantement, qu'aucune ombre ne vint ternir. Luc, en effet, sut se montrer si aimable, si attentionné envers Dorine, que les préventions de celle-ci fondirent comme neige au soleil, et se dissipèrent entièrement. Assurée qu'elle ne perdrait pas sa jeune collaboratrice — Nancy lui avait promis qu'elle continuerait à travailler avec elle, une fois mariée — la romancière fit preuve de beaucoup de générosité. Elle prit à sa charge tous les frais du mariage et entre autres, offrit à Nancy en cadeau de nocces, la petite voiture qui servait à la jeune fille à se déplacer.

Et, car toutes les heures arrivent, les plus belles et les plus noires, les plus redoutées comme les plus attendues, le jour du mariage arriva. Dorine avait beaucoup pleuré à l'église, car la cérémonie lui rappelait son propre mariage, célébré trente ans plus tôt ; et suivi promptement de la mort de son mari. A présent, parée de tous ses bijoux, et sanglée dans une robe un peu trop ajustée pour sa corpulence, sa large face au nez bourbonnien surmontée d'une coiffure en boucles étagées qui lui donnait une vague ressemblance avec Louis XVI, elle pénétrait au milieu de ses invités, tout en élaborant mentalement le scénario d'un prochain roman.

Et dans la chambre qu'elle occupait chez la romancière depuis quatre ans, Nancy enlevait son voile pour remettre de l'ordre dans sa coiffure avant d'assister à la réception. Sur le divan, il y avait, tout préparé pour qu'on le revête, le costume gris souris qu'elle devait mettre un peu plus tard, pour partir en voyage de nocces...

* * *

Les souvenirs de la jeune fille se précisaient, devenaient si vifs, si poignants, qu'elle se croyait encore, à ce moment-là, dans la chambre claire, agréablement meublée, avec son divan de chintz imprimé, où s'étaient déroulées des nuits tranquilles, puis bercées de rêves hantés du visage de Luc, au souvenir de ses mots d'amour et de leurs

premiers baisers. Et maintenant, posée sur la commode de citronnier, une corbeille de roses blanches répandait dans la chambre son parfum de fête nuptiale — odeur qu'elle croyait respirer encore, ainsi qu'il lui semblait encore entendre le bourdonnement mondain des conversations et des rires qui montaient des pièces du rez-de-chaussée, où des invités arrivaient en foule, échangeant des propos légers, des réflexions de mise en pareille circonstance.

Les arbres qu'on apercevait par la fenêtre, tachés de rouille, se découpaient dans un ciel gris fer, quelque chose de surnois comme un maléfice rôdait dans l'atmosphère ; une mélancolie insidieuse s'élevait du fleuve caché, des feuillages jaunissants qu'un coup de vent parfois inclinait les uns vers les autres comme pour une confiance triste qu'ils se murmuraient tout bas. La venue de l'automne était dans l'air comme l'annonce encore secrète d'un malheur.

Parce que le soleil ne l'éclairait pas, la chambre, malgré ses meubles clairs, ses tentures fleuries, semblait sombre et, mêlée à l'enivrant parfum des roses blanches de la corbeille on distinguait une odeur âcre et amère. Et voici qu'à la joie exaltée de Nancy, à l'ivresse éblouie dans laquelle elle vivait depuis ses fiançailles succédait soudain un étrange sentiment d'incertitude et de malaise. L'émerveillement cédait la place à l'inquiétude, sans qu'elle sut pourquoi son bonheur subitement lui paraissait aussi fragile, éphémère, que les feuilles jaunies des arbres, dentelle d'or suspendue aux branches, qu'un coup de vent arrache et disperse. Elle eut l'impression que cette fête, ces fleurs, son mariage étaient un leurre, une illusion dont elle allait s'éveiller... Elle secoua les épaules.

— Qu'est-ce que j'ai ?

Elle ne comprenait pas la raison de son angoisse. Elle épousait l'homme qu'elle aimait, dont elle était aimée... Quel plus beau destin pouvait-elle rêver ? Pourquoi cette tristesse absurde ?

Du geste machinal des femmes quand elles sont seules, elle s'approcha du miroir encastré dans l'un des panneaux de sa chambre, et s'y contempla longuement, sévèrement, comme pour demander à son reflet une explication de son singulier état d'âme.

La glace lui renvoya l'image d'une svelte jeune fille en robe blanche, que sa minceur et l'élégance de ses proportions faisait paraître plus grande qu'elle n'était en réalité, avec des cheveux blond cendré, un délicat ovale à la bouche ravissante, tendre et grave à la fois, aux très beaux yeux bruns, dont les prunelles pleines de douceur s'abritaient sous de longs cils bruns.

Il y avait, dans le fin modelé du visage, comme dans la délicate harmonie des nuances des cheveux et des yeux, ainsi que dans les vêtements qu'elle aimait porter — la robe de mariée, si discrète dans sa forme princesse, l'ensemble gris souris qu'elle devait revêtir ensuite — quelque chose d'un peu archaïque, qui la faisait ressembler à un portrait ancien, un de ces délicats pastels qu'on voit dans des cadres. Peut-être par comparaison avec certaines femmes peintes et cosmétiquées manquait-elle un peu d'éclat ?

Mais sa grâce discrète pouvait plaire. D'ailleurs n'était-elle pas aimée ! Ce malaise, ce trouble ne rimait à rien.

— Je suis stupide, se dit-elle. Elle crut que la fatigue de ces dernières semaines, l'émotion de la cérémonie produisaient en elle une petite dépression nerveuse — qui causait en elle ce désenchantement.

La jeune fille chassa cette inquiétude sans cause, rappela à elle sa confiance, et se remit à sa toilette. Elle brossa ses cheveux, les renvoya en arrière pour les nouer en une souple

LA FAMILLE DES DÉTAILLANTS STUDEBAKER

Ventes et Service dans la Province de Québec

Où aller pour admirer la première et la seule série complète d'autos à nouvelles dimensions et la puissante Hawk.

ÉPROUVÉE sur 750 millions de milles par des automobilistes satisfaits.

AMOS

Equipment Agricole & Industriel Ltée.

ARVIDA

Garage Lapointe & Fils Enrg.

BARRAUTE

Garage H. Lacroix

BEAUHARNOIS

British Motor Cars Regd.

BEDFORD

Allard Auto Enrg.

BROWNSBURG

Landry Auto Enrg.

BUCKINGHAM

Superbest Station & Garage

CAMPBELL'S BAY

Pilon Service Centre Enrg.

CARLETON

Emilien Allard

CHARLESBOURG

Charlesbourg Auto Ltée.

CHUTES-AUX-OUTARDES

Garage Tremblay & Fils

COATICOOK

Kenneth Walker

COWANSVILLE

Bessette Auto Enrg.

DANVILLE

Garage Lionel Poirier Enrg.

DOLBEAU

Garage Fortin Auto Enrg.

FABRE

Fabre Garage

GASPE-SUD

Garage Roland Cabot

GATINEAU

Boulardier Motor Sales Ltée.

GRANBY

Garage Denison Auto Body Shop Ltd.

GRONDINES

Garage Grondines Enrg.

HAUTERIVE

Garage C. Lévesque Enrg.

HULL

Gascon Automobiles Enrg.

JOLIETTE

A. Alary Auto Enrg.

JONQUIERE

Marine & Auto Service

L'ASCENSION

Fernand Auto Inc.

LA TUQUE

Garage Armand Gauvin

LA SARRE

Garage Bussièrres & Frère Enrg.

L'ÉPIPHANIE

Garage Caza

LOUISEVILLE

Lemay Auto Body Enrg.

MAGOG

A. Pomerleau Garage

MALARTIC

Garage Moffette

MANIWAKI

Maniwaki Auto Enrg.

MARIEVILLE

Garage Benoit Enrg.

MATANE

J.-D. Collin & Fils Enrg.

MONT-LAURIER

Yves Beaugrand

MONTMAGNY

Garage Dallaire & Fils Inc.

RIMOUSKI

Rimouski Auto Inc.

RIVIERE-DU-LOUP

Garage Henri Ouellet

ROBERVAL

Garage Paul Bouchard Ltd.

ROUYN

D. Cloutier Auto Service

SEPT-ÎLES

Cartier Auto Enrg.

SHAWINIGAN

Bourque Auto Enrg.

SHERBROOKE

Henri Thibault Garage

SOREL

Bardier Auto Enrg.

STE-ANNE-DES-MONTS

Garage Anthyme Perry

ST-APOLLINAIRE

Garage C.-H. Croteau

ST-ANSELME

Garage Eugène Dallaire

ST-COME-DE-KENNEBEC

Garage Germain Larivière

ST-DAVID-DE-LEVIS

Garage Eugène Bégin

ST-GODEFROI

Paul-Arthur Nadeau

ST-HUBERT

Brais Motor Sales Enrg.

ST-HYACINTHE

General Auto Parts of St. Hyacinthe Inc.

ST-JEAN

Faillie Auto Enrg.

ST-JEAN-PORT-JOLI

Garage Gérard Pelletier & Fils Inc.

ST-JEROME

Maurice Auto Ltée.

ST-JOSEPH-DE-BEAUCE

Doyon Auto Enrg.

STE-MARTINE

Florent Thibert Garage

ST-NAZAIRE

St-Nazaire Auto Ltée.

ST-PASCAL

La Cie Machinerie de la Rive-Sud

ST-REMI

Garage Daigneault

STE-ROSE-DU-DEGELE

J.-P. Beaulieu Ltée.

THETFORD-MINES

Garage Léo Gagné

TROIS-RIVIERES

Lefrançois Auto Electric

TROIS-PISTOLES

Garage Henri Rousseau

VAL-D'OR

White Rose Service Regd.

VALLEYFIELD

Martin Auto Enrg.

VICTORIAVILLE

Charest Service Enrg.

WATERLOO

J. Wilfrid Bélanger

YAMASKA

Garage R. Arel

QUEBEC

Barma Auto Inc.

190, rue St-Jean

MONTREAL

Boisclair-Alix Auto Ltée & Inc.

6807, avenue Delormier

Bouchard Garage Ltd.

340, 10ième Avenue, Lachine

Dupuis Auto Specialist Regd.

9450, blvd. Lalande, Roxboro

Goyette Auto Ltd.

1672 est. rue St-Catherine

Labelle Auto Ltd.

9107, blvd. Lajeunesse

Lajeunesse Auto Inc.

7651, blvd. Lajeunesse

Garage Lapierre

5400, avenue Papineau

Lavigne Garage Enrg.

4, Montée Ste-Marie,

Ste-Anne-de-Bellevue

Lavoie Auto Enrg.

513, blvd. Labelle, L'Abord-à-Plouffe

Midland Motor Sales Inc.

1934 ouest, rue St-Catherine

Plamondon Motor Sales Regd.

2643 blvd Rosemount

Pointe Claire Motors Regd.

333, Lakeshore Road, Pointe-Claire

Woodland Garage Ltd.

980, avenue Woodland, Verdun

torsade sur la nuque, selon sa coiffure habituelle qui seyait à son ovale allongé, à son fin profil, passa ensuite sur ses lèvres un rouge peu teinté, et sortit de la pièce pour gagner les salons de réception.

De plus en plus, dans la mémoire de Nancy, les événements se déroulaient avec toutes leurs incidences. Elle revoyait ce moment où elle s'était appuyée à la balustrade de ferronnerie, avant de descendre les marches de l'escalier qui se développait sous ses pieds, ainsi qu'un éventail de marbre blanc... Les pas ne faisaient aucun bruit, et elle arriva ainsi jusqu'à la moitié des marches. Ce fut alors qu'en bas, une porte s'ouvrit pour livrer passage à Luc... Nancy eut un geste pour l'appeler mais le reprima, car il n'était pas seul. Il se trouvait en compagnie d'un homme de son âge présenté plus tôt à Nancy comme un de ses amis et dont elle ne se rappelait pas le nom. Sans soupçonner sa présence, les deux hommes traversèrent le hall pour entrer dans une petite pièce isolée dont ils omirent de refermer la porte.

Et il suffit parfois d'une porte entrouverte pour que les destins changent, que les vies soient transformées...

Poussée par un sentiment qu'elle eût été bien en peine de définir, Nancy descendit encore quelques degrés et, par l'entrebâillement de la porte, ainsi qu'elle l'avait fait d'elle quelques instants plus tôt, la jeune fille regarda celui qui était son époux par devant Dieu et les hommes. Elle examina cette élégante silhouette, ce profil dont un trait de lumière cernait le dessin un peu fuyant, ses longs yeux roux — physionomie plus séduisante que vraiment belle — faite pour plaire et charmer, avec son sourire félin, qui montrait ses dents très blanches et ses mains nerveuses, prenantes, comme des serres d'oiseaux de proie.

Avidement, Nancy contemplait celui qu'elle aimait, cherchant l'âme derrière le visage, et s'effrayait de ne découvrir qu'un mystère inquiétant voilant cette face...

Sans doute s'agissait-il d'un effet de lumière, du faux jour qui, accentuant certains traits, la minceur de la bouche et l'effilement des paupières, mais elle eut soudain l'impression que Luc lui était inconnu, étranger. Et à le voir ainsi, différent de celui qu'elle aimait, une crainte vague lui avait envahi le cœur, signe encore discret de ce qui allait venir...

— Allons, pensa-t-elle, voilà que ça me reprend !

Elle s'efforçait de rire, luttant contre le malaise qui l'envahissait, s'accusant de stupidité, de sottise. Elle allait se décider à quitter la place pour gagner les pièces de réceptions, lorsque, venant de l'endroit où se tenait Luc et son ami, une phrase lui parvint, la clouant au sol.

— Eh bien, disait l'ami de Luc, on peut dire que ton mariage a été une surprise, non seulement pour moi, mais pour tes amis, tous ceux qui te connaissent !

Sans doute la délicatesse eût-elle commandé à Nancy de s'éloigner, de ne pas écouter la réponse, d'ignorer une confidence qui ne lui était pas destinée... Mais qui donc à sa place eût eu la force de résister à l'envie de savoir ce que son mari allait dire d'elle à son ami, quels mots il emploierait pour dire sa tendresse ? Elle resta...

— Ta femme est plutôt gentille, dans le genre pâlot et distingué, reprenait l'inconnu, mais, d'après ce que je sais de toi, et tes principes si souvent énoncés, je ne t'aurais jamais cru capable d'épouser une petite secrétaire sans le sou, de faire l'insigne bêtise de te marier par amour...

Luc resta quelques instants sans rien dire. La fumée de sa cigarette dont il

tira une bouffée avant de répondre, dessina dans l'air une longue spirale. A sa place, le cœur battant, Nancy attendait. La phrase qui vint l'atteignit comme un soufflet.

— Aussi ne l'ai-je pas fait, dit Luc. Un rire cynique, insultant, ponctua les mots prononcés.

— Non, mon cher Adrien, reprit-il. Je ne suis pas le moins du monde épris de cette incolore jouvencelle que je viens d'épouser. Je ne l'aime nullement et, du reste, je ne crois pas que l'amour existe ailleurs que dans les romans. Mon mariage n'est pas un mariage d'amour, mais une affaire. Et la plus habilement menée de toutes celles que j'ai entreprises.

Atterrée, en proie à une sorte d'éblouissement, Nancy écoutait ; et de même que tout à l'heure en regardant le visage de Luc, elle ne le reconnaissait pas, dans la voix cynique, railleuse, qui prononçait ces mots épouvantables, elle ne retrouvait aucune des intonations caressantes avec lesquelles il lui affirmait son amour... Sur le même ton gouailleur, le jeune homme poursuivait.

— Car mon cher, ma femme est, en réalité, une héritière, bien que cela ne se sache pas, et que j'ai moi-même fait semblant de l'ignorer. Et avec un mariage sans contrat c'est du tout cuit !

On sentait qu'il se complaisait à jeter le masque, à parler sans contrainte, à cet homme sans doute semblable à lui. Et à nouveau son vilain rire retentit.

— Je vais t'expliquer l'histoire. Elle possède un héritage.

Nancy n'en entendit pas davantage. Par une tardive précaution l'un des deux hommes, Luc sans doute, poussa la porte et la conversation ne parvint plus à la jeune fille que comme un murmure étouffé. Mais les mots entendus continuaient à lui retentir aux oreilles avec leur force de ravage et de destruction.

Parvenue à leur évocation, elle mit sa tête dans ses mains, et gémit... Elle se demandait encore, à cette heure, comment elle avait trouvé la force de faire quelques pas, de s'éloigner de cette porte à présent fermée et où la vérité s'était échappée. Lentement, titubant comme une blessée qui a chaque mouvement perd son sang et ses forces, elle avait monté un à un les degrés de marbre de l'escalier.

Comme toute la maison, l'escalier était ancien, des générations d'hommes et de femmes y avait circulé, promenant leurs chagrins, leurs joies ; il ne vint pas à l'esprit que peut-être, ainsi qu'elle-même à cet instant, une femme avait pu s'appuyer à la rampe, succombant sous un semblable poids de peine.

Enfin elle arriva à sa chambre, et telle une naufragée atteignant un radeau, elle se jeta sur son lit.

Ainsi donc, voici en quelle réalité se transformait son beau rêve. Dorine, au début, ne se trompait pas en la mettant en garde contre Luc ; il était bien l'homme sans moralité ni scrupules qu'on dépeignait puisqu'il se vantait de lui avoir joué la comédie de l'amour dans un but intéressé. Elle lisait maintenant dans cette âme qui se dérobaient, elle voyait ce qui se cachait de perfide derrière ce masque séduisant.

Et ce qui ajoutait à l'horreur du drame l'ironie burlesque d'une farce, c'est que tout reposait sur une erreur, un quiproquo, cet héritage dérisoire, mentionné par elle sans qu'elle s'en rendit compte en des termes prêtant à confusion, avait causé cette méprise, ce malentendu, en la faisant passer pour une riche héritière aux yeux de Luc, excitant sa convoitise. C'était tellement ridicule et grotesque, que parfois un rire de démente, maintenant encore, se mêlait à ses larmes.

... Là-bas, sur les quais, les arbres

continuaient à murmurer mélancoliquement, et la brise, entrant dans sa petite chambre de jeune fille, erra un moment, comme si elle cherchait quelque chose ; puis, d'un seul coup, effeuilla les roses blanches de la corbeille nuptiale. Sur la cheminée, la petite pendule de Saxe sonna une demie, et sa petite voix grêle éveilla Nancy ; elle se dressa, hagarde.

Il lui fallait descendre, se mêler aux invités, pourrait-elle jouer le rôle de la jeune mariée heureuse et, devant l'homme dont l'amour duquel elle avait cru, dont les baisers brûlaient encore ses lèvres, simuler le bonheur ?

Comment, en présence des invités, pourrait-elle jouer le rôle de la jeune mariée heureuse et, devant l'homme dont l'amour duquel elle avait cru, dont les baisers brûlaient encore ses lèvres, simuler le bonheur ?

Si elle le revoyait elle ne pourrait pas s'empêcher de lui jeter à la face qu'elle connaissait la vérité, et qu'il l'épousait pour son argent qu'elle ne possédait pas, et lui expliquer le ridicule malentendu... Une nausée la prenait à la pensée de la scène odieuse... Victime, elle se sentait avilie, comme si elle eût été coupable.

Non, elle ne voulait pas revoir Luc, jamais, ni Dorine, pas assez clairvoyante pour avoir su la protéger. Tel l'animal malade qui se cache pour mourir, elle ne désirait qu'une chose, s'enfuir, s'en aller, n'importe où pourvu que ce soit loin de cette fête trompeuse dont les échos semblaient la narguer.

D'une main tremblante, elle avait essuyé les larmes qui coulaient sur ses joues, puis en hâte, par un réflexe machinal, elle enleva sa robe nuptiale pour revêtir le costume sombre de son voyage de noces, si amoureuxment préparé.

Elle se disposait à quitter la chambre lorsque, ses yeux tombant sur sa robe de mariée, dans un élan de rage, elle la déchira, lacérant le voile, le satin, les boutons d'oranger ; puis elle enleva de son doigt l'anneau nuptial ainsi que le petit diamant de ses fiançailles.

Ensuite se glissant par l'escalier de service, elle gagna le garage, prit la

St Raphael

l'apéritif de France

Vous connaissez le

Blanc

n° 541 A



apéritif

Rouge Blanc

Essayez le

Rouge

n° 541 C

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez VOTRE COUPON D'ABONNEMENT

VOICI COMMENT PRÉPARER



VOS ENVOIS DE NOËL

- 1 Achetez tout de suite vos timbres, avant l'affluence. Pour votre commodité, les timbres de 2c et de 5c se vendent en enveloppes de \$1.
- 2 Vérifiez bien votre liste d'adresses. Pour Vancouver, Winnipeg, Toronto, Ottawa, Montréal et Québec, prenez bien soin d'indiquer le numéro de la zone postale.
- 3 Pour accélérer le service, mettez en liasses distinctes le courrier local et le courrier pour l'extérieur et placez sur chacune l'étiquette voulue que la Poste fournit. Ayez soin d'indiquer aussi votre propre adresse sur chaque enveloppe.
- 4 Emballez bien et attachez solidement vos colis. Inscrivez l'adresse en lettres moulées. Ajoutez à l'extérieur et à l'intérieur votre propre adresse. Faites peser vos colis au guichet.
- 5 Postez vos envois le plus tôt possible. Quelle déception que le courrier qui se fait attendre à Noël. Le facteur vous laissera un feuillet qui vous indiquera les dates limites de dépôt.



POSTES CANADIENNES

PO-59-3MF

petite voiture offerte par Dorine, la mit en marche, et démarra.

...La joie de fête persistait dans les salons avec ses rires et sa musique, tandis qu'elle fuyait l'homme dont elle portait le nom.

V

LA brume se leva, découvrant la mer, et l'errante promenade des oiseaux et des nuages. L'âpre souffle du vent balayait les plaines, courbait les arbres derrière lesquels s'abritaient les maisons, roulait vers les collines lointaines et berçait de sa grande voix les rochers pointus comme des aiguilles d'énormes animaux engloutis depuis des siècles. Posées sur l'un ou l'autre d'entre eux, des mouettes battaient de l'aile, s'élevaient ou se rengorgeaient, montrant l'éclair de leur poitrail. Parfois l'une d'elles stridait et ce cri de l'oiseau de proie semblait saluer le soleil dont un rayon, glissant par la fenêtre de la chambre où reposait Nancy, se posa sur la fenêtre de la dormeuse...

...Elle ouvrit les yeux et, tout de suite, s'étonna de voir autour d'elle des meubles, des objets différents de ceux qu'elle voyait d'habitude à son réveil. Où donc se trouvait-elle ? Ainsi qu'il arrive dans les contes, un génie mystérieux l'aurait-il transportée magiquement dans cette chambre inconnue ?

Puis quelque chose frémait dans sa tête, sa conscience, sa mémoire s'éveillèrent ; elle se rappela qui elle était, les événements qui l'avaient amenée à Kermen, sa rencontre avec Ronan Gaël, le couvert dressé, le revolver sur la table, puis leur souper dans la tour... Et elle trouva qu'en effet cela ressemblait à un conte... Rien ne manquait, ni l'arrivée dans la nuit, la maison déserte avec cette unique fenêtre éclairée comme un appel ; puis l'invitation du jeune acteur à partager son repas, à prendre auprès de lui la place d'une autre pour qui étaient préparés le festin et les fleurs, et enfin, comme conclusion, ses efforts couronnés de succès pour convaincre Ronan de renoncer à ses intentions de suicide.

Mais, en même temps qu'elle se remémorait ces faits, le souvenir de son mariage, de la découverte de la trahison de Luc revenaient lui poignarder le cœur. Et elle ferma les yeux, avec le désir de reprendre son sommeil, de renoncer à vivre le jour qui commençait. En effet, qu'avait-elle à attendre de l'existence ! L'amour qu'elle croyait posséder n'existait pas, son bonheur s'était évanoui comme une bulle de savon. Alors qu'elle se croyait aimée, celui qu'elle aimait voyait en elle une affaire, et le fait qu'il se trompait en la croyant riche ajoutait à l'aventure un côté grotesque.

Pourtant, il faisait beau, cette journée d'automne serait aussi belle qu'une journée de printemps. Mais pour elle, désormais, toutes les saisons seraient pareilles. A l'âge où l'on vit pour l'amour, où l'on s'éveille avec une chanson aux lèvres, elle fermerait les yeux pour ne pas voir la beauté du jour, le bleu du ciel, l'éclat du soleil.

Quelques instants plus tard, des coups frappés à la porte la firent se dresser sur son lit. Emergeant à peine de son sommeil et de ses souvenirs, l'esprit encore confus, elle demanda :

— Qui est là ?

Une voix rude répondit.

— C'est Linaïck, mademoiselle. M. Gaël m'a dit que vous étiez arrivée dans la nuit. Alors, je vous apporte votre malle que j'ai prise dans l'auto, et de l'eau chaude pour votre toilette.

Le parler rauque enlevait toute amabilité aux paroles. Sans y prendre garde, Nancy répondit :

— Entrez, Linaïck.

La gardienne ouvrit la porte, déposa le broc d'eau chaude devant la toilette,

la mallette sur une chaise, et vint se planter devant la jeune fille. C'était une femme assez âgée, bien qu'il lui fût difficile de savoir si elle avait soixante ou soixante-dix ans, et d'apparence robuste, avec des hanches épaissies par la jupes à fronces et des bras solides. La figure plate, où, seules les pommettes avaient du relief, ressemblait à celles des saintes de bois au nez usé, qui décorent les églises, et sous les ailes blanches de la coiffe, au milieu du teint coloré, ses petits yeux luisaient, très clairs et totalement dépourvus d'expression. Les mains croisées sur le ventre, dans l'attitude préférée des paysannes, elle reprit.

— M. Gaël m'a raconté que vous aviez frappé hier soir... Mais j'ai le sommeil lourd, et je n'ai pas entendu.

Dans ses yeux trop clairs, ni vérité ni mensonge ne pouvaient se déceler. Nancy ne saurait jamais si la mauvaise volonté, la peur ou un début de surdité l'avaient empêchée d'ouvrir.

— Je le regrette bien, reprit la femme. Mais, n'est-ce pas, je ne vous attendais pas ! Et j'ai été bien étonnée ce matin en voyant la voiture devant la porte !

Qu'elle fut coupable ou non, elle éprouvait le besoin de se défendre, de s'excuser.

— Était pas prudent de venir comme ça, sans prévenir, ajouta-t-elle.

Elle restait au milieu de la pièce, les mains croisées, fixant la jeune fille qui, démunie de ses vêtements de nuit, s'était couchée la veille en combinaison, ramenait le drap sur ses épaules nues.

— Je ne vous fais pas de reproches. Linaïck, fit-elle. En effet, c'est de ma faute ; vous ne pouviez pas savoir.

La bonne femme hochait la tête.

— Est une drôle d'idée, quand même, de venir comme ça la nuit...

Elle ignorait le mariage de Nancy, celle-ci n'ayant pas jugé à propos de l'en avertir, et elle ne pouvait rien soupçonner des raisons qui l'avaient amenée à Kermen — mais malgré son opinion qu'il fallait s'attendre à tout d'une parisienne conduisant elle-même sa voiture — cette visite lui semblait vaguement insolite. Toutefois, elle ne fit pas d'autres réflexions et demanda simplement :

— Faut-il vous monter votre petit déjeuner, ou bien descendrez-vous le prendre à la cuisine ?

Elle fit un temps, et ajouta :

— Quoi qu'il me tarde de descendre les escaliers, M. Gaël le prend en bas. C'est un homme bien arrangeant.

L'intention était claire, et Nancy s'empressa d'y acquiescer.

— Je descendrai également.

— Bon. Je vais tout préparer.

Quand Linaïck fut sortie, son pas claquant sec dans le corridor, Nancy se leva et ouvrit la malle afin d'y prendre du linge et des objets de toilette. Mais quand elle vit les vêtements si amoureuxment choisis et préparés pour le voyage de noces, un flot de chagrin la souleva, et elle dut se retenir pour ne pas se mettre à sangloter. Afin de ne pas faire attendre Linaïck, elle ramassa son courage et fit une rapide toilette, puis revêtit une robe de jersey bleu marine prise dans la malle. En se regardant au miroir, négligeant la grâce de son cou mince, l'ovale exquis de son visage, elle se trouva lamentable, avec ses yeux cernés et son teint pâle. Pour elle-même, elle haussa les épaules. Qu'importait son aspect ?

La porte par laquelle était entrée Linaïck donnait sur un corridor. Nancy sut reconnaître son chemin et parvint sans difficultés à la cuisine où elle trouva Ronan assis devant une grande table de chêne sur laquelle des pots de café et de lait fumaient près de tartines grillées et de beurre. Aussi élé-

gant dans son veston d'intérieur que la veille dans son smoking, il parlait en souriant à Linaïck. On ne se fût jamais imaginé que c'était là le célèbre acteur qui, moins de six mois plus tôt, ralliait des centaines de milliers d'admirateurs qui ne pouvaient se déplacer sans être harcelé de demandes d'autographes et dont, une fois, un groupe de jeunes filles avait envahi la voiture.

Linaïck n'était certainement jamais allée au cinéma applaudir Ronan Gaël ; elle ignorait non moins certainement le sens du mot « sex appeal », mais le charme que le jeune acteur portait en lui, dans sa voix, son sourire ainsi que l'extrême simplicité de ses manières, agissaient même sur cette créature primitive et, à voir la façon dont elle s'empressait autour de lui, on devinait qu'elle eût rampé à ses pieds pour lui plaire. A l'entrée de la jeune fille, Ronan se leva.

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-il.

— Comme une souche, et je crois bien que je dormirais encore si Linaïck n'était venue me réveiller !

Elle s'efforçait de se montrer souriante. Lui semblait calme et très simplement amical. Tout en déjeunant, ils se mirent à bavarder sous la surveillance de Linaïck qui, tout en s'affairant, remuant la vaisselle et tisonnant le feu, ne les quittait pas des yeux. La cuisine sentait la pomme, le varech, la fougère séchée. Un lit clos occupait un des angles dans lequel dormait Linaïck. On y voyait également une crémaillère, un antique fourneau et un fournil pour faire cuire le pain, ainsi qu'une huche et un vaisselier garni d'assiettes. Une Vierge de faïence en manteau bleu, ses pieds nus reposant sur des coquillages, et dont la tête supportait une couronne semblable à une tour crénelée, garnissait une niche dans le mur.

Le repas fini, les jeunes gens continuèrent leur conversation, parlant de choses et autres. Mais Linaïck ayant dû sortir pour quelque besogne réclamant sa présence au dehors, Ronan changea de ton.

— Je tiens encore à vous remercier, dit-il. Vous m'avez positivement... regonflé.

Il fit une pause, puis reprit :

— Quoique, en vérité, je ne savais pas encore s'il faut vous bénir ou vous maudire d'avoir fait naître en moi le désir d'écrire ! Je ne pense plus qu'à cela ; j'en ai été obsédé toute la nuit !

Ses yeux brillaient, et dans la pleine lumière du matin, son beau visage amaigri semblait plus jeune.

— Par moments, dit-il encore, cela m'apparaît comme une entreprise absurde ; à d'autres il m'arrive d'y croire.

On sentait qu'il s'accrochait à ce projet comme un noyé s'accroche à une bouée, et qu'il craignait de perdre cet espoir craintif, si tendrement caressé.

— Mais il faut y croire ! dit Nancy. Quand on doute on n'arrive à rien !

Ronan sourit, et dans ses yeux gris bleus, l'étincelle brilla plus fortement.

— C'est entendu, dit-il. J'appliquerai la méthode Coué pour me persuader que je suis un écrivain. D'ailleurs...

Il hésita, et avec une timidité touchante, venant de cet homme que le succès avait comblé, il ajouta :

— D'ailleurs, j'ai déjà fait travailler mes facultés cervicales, et élabore un sujet... Je vous le dirai à un autre moment. Je veux vous entretenir d'autres questions.

Il se tut, tira de sa poche une pipe, qu'il bourra de tabac et alluma. Par la fenêtre, on vit passer Linaïck chargée d'une brassée de feuilles de choux destinées à ses lapins, et Ronan reprit :

[Lire la suite dans le prochain numéro]



LES MILLIARDAIRES SE...

[Suite de la page 31]

tier britannique. Il nous demanda, avant son départ, de le débaptiser pour l'appeler *Croix du Sud*. C'est la seule initiative qu'il eut jamais à l'égard de son yacht. Il devait revenir en prendre possession mais au bout de trois ans pendant lesquels il avait payé une petite fortune pour son entretien sans jamais réparaître. La guerre de 1939 éclata, et Howard Hughes nous câbla de revendre la *Croix du Sud*. Comme pour le *Savarona*, il n'y eut qu'un gouvernement, celui de Panama, qui fut capable de nous le racheter.

Tous les grands yachts n'ont pas une fin aussi honorifique que celle du *Savarona* et de la *Croix du Sud*. Le *Valhalla* qui avait fait un temps l'orgueil du fameux Comte Boni de Castellane, ne put trouver d'acheteur particulier, et il fut transformé en cargo pour le transport des oranges entre le Portugal et l'Angleterre. De même le *Iona* qui avait appartenu au roi d'Italie et qui, revendu à une société grecque, termina sa carrière en faisant la navette entre le Pirée et les Iles Ionniennes.

Certains yachts ont eu des fins difficiles et beaucoup d'entre eux des débuts assez modestes. Bon nombre de yachtsmen préférèrent en effet transformer d'anciens cotres de pêcheurs, plutôt que de faire bâtir. Il y eut même, en 1910, la mode des « Fripiers flottants ». C'étaient de vieux bateaux utilisés, par les tailleurs de Falmouth, à la fin du XIX^e siècle, au moment où les navires restaient deux ou trois ans en mer. Les jeunes officiers revenant à Falmouth après quelque vingt ou trente mois d'absence, étaient tous désireux d'arriver à terre dans de belles tenues neuves. « Les Fripiers flottants » allaient à leur rencontre, et les tailleurs travaillaient à bord, tout en escortant le navire jusqu'au port. La navigation à vapeur détruisit malheureusement ce petit commerce, et presque tous les « fripiers flottants » furent reconvertis en yachts par des armateurs.

L'un d'eux fut luxueusement aménagé par un célèbre homme d'affaires américain, Mr. Godsall, à qui son médecin avait prescrit une croisière de repos en Méditerranée. Il lui avait également recommandé une cure de lait frais, et l'on embarqua donc une vache à bord du yacht.

Godsall, qui avait débuté comme vendeur de journaux, et fait peu à peu fortune, était un esprit mathématique ; il avait cru remarquer que les innombrables mouches qui tournoyaient sans cesse autour de sa vache affectaient sérieusement son rendement en lait, il fit savoir à l'équipage qu'il paierait un penny par tête de mouche. Les matelots se mirent énergiquement à la tâche. L'Américain dépensa une dizaine de livres sterling en frais de mouches, mais il calcula qu'avec l'augmentation de la production de lait, il avait quand même gagné de l'argent...

Je reçus une fois l'ordre d'avoir à embarquer sur un yacht, non pas une vache, mais deux veaux et quatre moutons. C'était pour la Princesse de Broglie, la première femme à posséder personnellement un yacht. La première « yachtwoman ». Cela se passait vers la fin du siècle dernier, et la princesse, partant un mois en mer, ne voulait pour rien au monde, manquer de viande fraîche. Peu de femmes, jusqu'à présent, se sont, comme les hommes, passionnées pour le yachting. Une des plus célèbres fut sans doute Mme Hériot, la propriétaire des *Grands Magasins du Louvre*, qui participa à plusieurs régates internationales. Elle fit don d'un de ses voiliers à l'Ecole Navale de Brest qui faillit le refuser, le Directeur l'ayant confondu avec un

autre yacht que Mme Hériot avait acheté à Guillaume II, et ne voulant pas que ses cadets soient entraînés sur un bâtiment qu'avait possédé l'Empereur d'Allemagne.

J'eus également comme cliente, une des femmes les plus énergiques qu'il m'ait été donné de rencontrer : la veuve du capitaine Dick. Elle s'était retrouvée presque ruinée à la mort de son mari, mais, n'ayant pu se résoudre à vendre leur yacht, elle avait utilisé son dernier argent à la convertir en cargo. Elle recruta un petit équipage, en prit la tête et mit à profit ses trente ans d'expérience de yachting en compagnie de son mari, pour faire le transport des céréales entre le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord et l'Angleterre. Son équipage s'étant mutiné, elle le débarqua à Chypre et en recruta un autre entièrement composé de Maltais, qu'elle dirigea jusqu'à sa mort, sur un ancien yacht en pleine Méditerranée.

Il arrive, rarement il est vrai, que le propriétaire d'un yacht soit assez averti des choses de la mer pour se passer d'un capitaine et diriger lui-même son yacht. Le plus excentrique dont j'ai jamais entendu parler était un ancien capitaine de frégate. A la suite d'un héritage, à la fin du siècle dernier, il avait quitté la marine de guerre et s'était fait construire un solide voilier de 240 tonneaux. La coque, les mâts et les espars étaient entièrement peints en noir, et le pont en rouge sang. Il avait choisi, comme pavillon personnel, deux tibias entrecroisés surmontés d'une tête de mort, et recruté son équipage parmi les matelots les plus barbus, les plus hirsutes et les plus chevelus du sud de l'Angleterre, en leur interdisant de se raser et de se couper les cheveux. Après avoir fait le plein, jusqu'à ras bord, de provisions de toutes sortes, il entreprit le tour du monde sur cet étrange yacht et avec ce curieux équipage. Les matelots, qui n'avaient pas à se plaindre de la générosité de leur patron, découvrirent en pleine mer, jusqu'où pouvait aller sa fantaisie et son originalité. Dès qu'un navire était en vue, il faisait hisser le pavillon corsaire, tirer un coup de canon, et lui donnait aussitôt une chasse farouche. Sa goélette étant très rapide, il avait rapidement rattrapé le navire. A l'aide d'un porte-voix, il ordonnait au capitaine de venir se présenter à son bord. Celui-ci arrivait tremblant de frayeur devant cet équipage hirsute, et armé jusqu'aux dents persuadé qu'il venait d'être capturé par des pirates. Au lieu de cela, le « Chef des aires » lui demandait d'une voix affable s'il n'avait pas besoin de rien et il l'obligeait à emporter plusieurs caisses de vin, de champagne, et de liqueurs, après que les deux équipages avaient fraternisé sur le pont rouge, autour d'une énorme marmite de punch.

J'ai connu personnellement un capitaine pirate beaucoup plus sérieux que celui-là. Willis le Yankee, qui, sous le pavillon des Yacht-Clubs les plus connus d'Angleterre, avait fait la contrebande des armes pour tous les pays d'Amérique du Sud et du Moyen-Orient, jusqu'à ce que, poursuivi, par des garde-côtes en allant faire une livraison à des révolutionnaires finlandais, il fit sauter son yacht avec sa cargaison dans le golfe de Finlande, tout en réussissant à s'échapper de justesse avec ses hommes à bord d'un canot.

Je n'eus jamais affaire personnelle avec des clients de ce genre, sauf une fois, quelques années après la guerre. Je venais de conclure un marché, pour un yacht de 1.500 tonneaux avec un Américain que je pre-

nais pour un riche banquier, lorsqu'il me demanda, après s'être mis définitivement d'accord avec moi, de lui procurer également une dizaine de gilets à l'épreuve des balles. Je ne devais apprendre que plus tard, lors de son arrestation sur la Côte de Californie, qu'il était un des plus célèbres bootleggers américains.

Tous ces yachts, dont certains, comme celui de Willis le capitaine pirate, ou celui du bootlegger américain, avaient pu être utilisés à des besognes peu avouables, et qui, presque tous, en tous les cas n'avaient servi qu'à bercer la fastueuse indolence de quelques milliardaires — les véritables sportifs mis à part — tous ces yachts connurent néanmoins leurs heures de gloire, au cours des deux dernières guerres mondiales. Ils furent spontanément

DE CLEMENCE DE HONGRIE... [Suite de la page 36]

c'était une charge dont je ne me prévaudrai plus.

« Avant de terminer cette entrevue, avez-vous un message à adresser à votre public ? »

— Oui, je voudrais dire à ceux qui me reprochent de ne pas m'être renouvelée en deux ans, qu'ils sont un peu exigeants. J'ai l'impression, au contraire, d'avoir présenté tout le nouveau dont je pouvais normalement disposer. Cela devient une question de ne pas se vider. Il faut apprendre son métier tout en le pratiquant. Le génie ne court pas les rues... et tous les jours ne nous apportent pas une inspiration nouvelle. Je considère, par exemple, qu'il est convenable, dans un cabaret, de répéter

confiés à l'Amirauté par leurs propriétaires pour devenir d'humbles et anonymes patrouilleurs ou garde-côtes, et le banquier et l'homme d'affaires trouvaient leurs élégantes tenues de yachtsmen contre l'uniforme de simple soldat.

Mais, ce qui restera avant tout, dans l'histoire, c'est l'épopée des yachts de Dunkerque, l'équivalent maritime des taxis de la Marne lorsque, en juin 1940, tous les voiliers, tous les yachts, tous les cutters qui avaient fièrement concouru aux régates de Cowes, et qui se reposaient encore mollement dans les petits ports de la Tamise, cinglèrent vers les côtes françaises, comme une étrange Armada de luxe, afin d'arracher soldats anglais, et même français, à l'enfer tonnant de Dunkerque.

le même numéro pendant deux mois. A la télévision, c'est différent, le petit écran est plus exigeant. La répétition n'y est pas permise. La preuve de l'effort constant que je fais pour me renouveler, c'est que j'ai refusé une émission radiophonique où on me demandait d'être drôle, tous les matins, cinq fois par semaine. C'est un tour de force dont je ne me sentais pas capable !

Et avec un peu de mélancolie dans la voix et beaucoup de malice dans les yeux, Clémence s'est écriée en terminant :

— Ça serait tellement *le fun* d'être un génie !

GABRIEL LANGLAIS

COMMENT MORROS, producteur... [Suite de la page 37]

Le vieux père Morros arrive enfin aux États-Unis le 20 janvier 1943. Son fils vint l'attendre au bateau sur les quais de New-York et quelques jours plus tard, l'installait à Hollywood.

Cependant, Morros avait quitté la Paramount et avait fondé une petite société de disques. C'était la guerre et les affaires ne marchaient pas trop fort.

C'est alors que Zoubiline vint le relancer :

— Nous pouvons faire de votre Société quelque chose de très bien. Une grosse affaire.

— Je n'ai guère d'ambition, fit remarquer Morros à son visiteur.

— Heureusement, j'en ai pour vous, répliqua Zoubiline.

Morros avoue son rôle

Zoubiline, en contactant le producteur Morros, avait oublié de dire à son interlocuteur qu'il était le chef de tout le réseau d'espionnage soviétique aux États-Unis. Il se contenta d'expliquer :

— J'ai des amis qui pourront entrer dans cette nouvelle firme comme représentants. Ils parcourront les deux Amériques et les affaires, croyez-moi, prospéreront vite.

— Pour s'agrandir, il faut de l'argent, beaucoup d'argent...

— Aucun souci de ce côté-là, fit Zoubiline, en se versant lui-même un demi-verre de whisky. J'ai les capitaux sous la main. Ou tout comme. Ce sont les Stern qui ont l'argent. Vous les connaissez certainement. Le millionnaire Alfred Stern a épousé Martha Dodd, la fille de l'Ambassadeur Américain à Berlin.

— Oui, je la connais. Je l'ai aperçue quelquefois dans les studios.

— Alors, ça ira tout seul... J'organiserai un rendez-vous...

Le rendez-vous eut lieu le 22 décembre 1943, dans une somptueuse demeure de Ridgefield, dans le Connecticut.

Morros découvrit très vite que Martha Stern était la maîtresse de Zoubiline, mais il ne se doutait pas encore qu'il était au cœur même d'une sensationnelle organisation d'espionnage.

L'équivoque personnage de Martha Stern

Martha Dodd-Stern était une des femmes du monde les plus en vue de l'Amérique et de surcroît une femme de lettres. Née en 1908 à Ashland, dans l'Etat de Virginie, elle était fille d'un professeur à l'Université de Chicago. Vers 1930, la jeune étudiante nourrie de littérature d'avant-garde, suivait les cours de la Sorbonne. Elle était une des reines de la bohème surréaliste qui hantait alors Montparnasse.

A son retour à Chicago, elle se fit surtout remarquer dans les surprise-parties et se fit bien vite une réputation de fille facile. L'une de ses extraordinaires aventures d'alors fut son mariage-éclair avec le banquier new-yorkais George Basset, dont elle divorça le lendemain.

Quand en 1938, William E. Dodd, le petit professeur de Chicago, fut nommé ambassadeur à Berlin, sa fille le suivit. Elle était l'invitée de Goering ou de Goebbels. Hitler lui-même se plaisait en compagnie de cette jolie femme. Elle devint l'une de ses favorites, et un moment le bruit courut même qu'il allait se fiancer avec elle.

Martha Dodd, courtisée, se laissa emporter par le national socialisme et dans

son livre *Though Embassy eyes* — Vu d'une ambassade — elle ne cacha pas sa conversion.

Puis ce fut la guerre et le retour aux Etats-Unis. En 1943, elle épousa Alfred Stern, le riche héritier d'une famille de banquiers du Dakota. Le couple s'établit à New-York où Alfred Stern devait rapidement faire une fructueuse carrière à Wall Street. Il fréquentait déjà à cette époque le haut personnel de l'ambassade soviétique. Sa femme changea bien vite de camp et se consacra à l'apologie du régime communiste.

Voilà pourquoi Zoubiline comptait sur les Stern, sur Martha Stern surtout.

Les Stern recrutaient en effet, parmi les Américains, des agents bien placés ayant des rapports avec l'U. S. Air Force, l'Army ou la Navy et qui fournissaient des documents intéressants la Défense Nationale des Etats-Unis.

Ils acceptèrent, sans trop se faire prier, de financer la nouvelle société.

Mais par la suite, les rapports de Morros avec le ménage Stern devaient vite s'envenimer et la Société dut être dissoute et Morros remboursa à Stern les dollars que ce dernier avait avancés.

La Société n'avait eu que quinze mois de vie, la liquidation s'étant faite en mai 1945.

Pris dans l'engrenage

Pendant ces quinze mois, un événement important s'était produit.

Zoubiline avait quitté les Etats-Unis pour retourner définitivement en Russie, où il venait d'être promu général, mais avant son départ il avait présenté à Morros son successeur, un certain Jack Soble.

Ce Jack Soble avait le regard sévère d'un clergymen et la tenue d'un professeur de psychologie. Il était marié à une jolie femme blonde prénommée Myra.

Si celle-ci avait quelque charme, en dépit de sa quarantaine mûrissante, les yeux durs de son époux soulignés par d'épais sourcils noirs étaient totalement dénués de sympathie. Morros ne voyait aucun intérêt à fréquenter le couple et le fit comprendre à Zoubiline. C'est alors que celui-ci changea brutalement d'attitude.

Il ne mâcha pas ses mots :

— Vous devez m'obéir, M. Morros. Vous suivrez consciencieusement toutes les directives. Si par hasard vous cessiez d'être un collaborateur loyal, nous saurions nous intéresser de très près à vos nombreux parents restés en Russie.

Plus de doute pour Morros. Ce qu'il redoutait depuis quelque temps se précisait enfin : il était pris dans l'engrenage d'un réseau d'espionnage soviétique.

Il fit son examen de conscience. Jusqu'ici, il n'avait jamais livré aucun secret. D'ailleurs, il n'aurait pu le faire, car il n'en détenait aucun. Bien sûr, il avait rendu quelques menus services, notamment ce certificat de travail donné à Gregory Melamed. Mais qui pourrait lui reprocher d'avoir aidé un homme à lutter contre les Nazis ? Il y avait bien l'affaire de la Société montée avec les Stern. Mais là encore, il ne se sentait vraiment pas coupable.

De 1945 à 1947, pendant deux ans, Jack Soble lui rendit plusieurs visites. Morros savait maintenant qu'il était arrivé en Amérique au début de la guerre, mais qu'il appartenait depuis 1915 aux services secrets soviétiques. D'origine lithuanienne, il était naturalisé américain, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir été nommé récemment colonel de l'armée soviétique.

Que lui demandait Soble ? Toujours la même chose. Des « couvertures », des certificats de travail pour des amis qui voyageaient beaucoup.

Le F. B. I. était au courant

Morros comprit bien que ce petit jeu ne pouvait pas durer plus longtemps. Il reçut Jack Soble une nouvelle fois. Myra, plus aimable que jamais, l'accompagnait.

— Je me rends en France pour quelque temps, fit l'espion. Je vais diriger une fabrique de broches dans la région parisienne.

Morros comprit que cette affaire allait couvrir un nouveau réseau d'espionnage. Il souhaita bon voyage à son ami et beaucoup de réussite... dans les broches.

Au début de juillet 1947, Soble prit le bateau pour la France. Dix jours plus tard, Morros, bien décidé d'en finir, pénétra dans l'immeuble situé à l'angle de Pennsylvania Avenue et de 9th North West Street. Au premier étage, il tendit sa carte à un costaud :

— Votre patron est là ?

— Oui...

— Dites-lui que je veux le voir. C'est très urgent.

Morros attendit une bonne demi-heure dans un couloir ripoliné de vert pâle. Enfin, on l'appela. Il se précipita vers la porte entrebâillée. Une

seconde plus tard, il était dans l'antre de F. B. I.

— M. Morros, qu'est-ce qui vous arrive ? lui demanda le « patron », un gros bonhomme, avec une tête de bouledogue, qui jouait avec un coupe-papier en mâchant du chewing-gum. C'était John Edgar Hoover, le directeur du Federal Bureau of Investigations (F. B. I.).

Et Morros raconta son aventure.

— Et ça dure depuis vingt ans, cette histoire ?

— Oui... depuis vingt ans.

— Eh bien, Monsieur Morros, tout est parfait. Vous avez bien fait de venir. Mais c'était presque inutile.

— Inutile ? Pourquoi donc ?

— Parce que nous savions tout ou à peu près. Exactement depuis le jour où vous avez rencontré Vassili Zoubiline.

Morros n'en croyait pas ses oreilles.

— Et vous avez laissé faire ?

— Oui... Que pouvait-on faire ? Nous avons suivi les gens qui se réclamaient de votre Maison. Et sans le savoir, vous nous avez rendu de grands services. Maintenant vous pouvez faire mieux encore.

— Quoi donc ?

— Continuez... et nous renseigner sur ce qui se passe. Je parie que vous avez besoin d'un secrétaire. Nous sommes prêts à couvrir tous ses frais et les vôtres...

WILLY SUNSET

ZSA ZSA SE MARIE...

[Suite de la page 11]

faire légèrement mélancolique, malgré tant de succès :

— Les gens sont méchants, se plaignait-elle. Ils me disent intéressée. Mais quand j'ai divorcé d'avec Conrad pour épouser George, j'ai du même coup renoncé à la pension de 40,000 dollars par an que me faisait mon ex-mari. Alors ? C'était bien un mariage d'amour, non ? D'ailleurs, même un homme qui ne gagne pas d'argent peut être un bénéficiaire, en fin de compte : on peut toujours déduire son entretien de la déclaration d'impôts... Et puis, je suis tout à fait capable de trouver intéressant un petit professeur qui gagne juste de quoi vivre, si ce qu'il raconte m'intéresse.

— C'est un phénomène relativement courant, interrompit narquoisement un journaliste : je connais beaucoup de gens, par exemple, qui s'intéressent passionnément à ce que peut dire le Dr Robert Oppenheimer.

— Oppenheimer, le diamantaire ? demanda Zsa Zsa, intéressée.

— Non, le physicien...

— Ah, bon.

Et la belle Zsa Zsa, en haussant les épaules, changea de sujet.

Zsa Zsa Gabor change aisément de conversation. Depuis 36 ans, elle s'applique à être une « diseuse de mots ». Elle a réussi puisque périodiquement : ses aphorismes, vrais ou non, font le tour des journaux : « Les hommes aiment avec leurs yeux, les femmes avec leurs oreilles ». « Un homme est automatiquement beau dès qu'il est intéressant » ; « Séduction : un homme doit dire à une femme quelque chose d'intéressant, afin de lui faire comprendre qu'elle est intéressante, pour qu'elle s'intéresse à lui »...

Forcément, les aphorismes de la très séduisante actrice ne concernent que les hommes (et par la bande, les femmes), les visons et les bijoux. Mais ce sujet, pour Zsa Zsa, est devenu tellement vaste qu'elle peut en parler des heures sans discontinuer.

— Voyez-vous, quand je dis que les hommes aiment avec leurs yeux, c'est

vrai : ils sont capables de tomber bêtement amoureux, comme ça, à première vue. Tandis que les femmes ! Elles aiment avec leurs oreilles. La preuve ? Il suffit qu'un tout petit homme, gros, chauve, et pas très jeune arrive à convaincre une femme qu'il la croit intelligente pour qu'elle soit capable de l'aimer sur-le-champ... Evidemment, avec moi ça ne prend pas. J'aime surtout les hommes très virils...

— Comme Porfirio Rubirosa ?

— Euh... Rubi est un homme délicieux...

— Vous avez déclaré à la presse que vous l'aimiez vraiment beaucoup ?

— J'ai vraiment dit quelque chose comme ça ? Je ne me le rappelle pas. Rubi et moi sommes d'excellents amis. Il m'a donné une grande preuve de passion : il m'a fait un oeil au beurre noir... Je lui ai pardonné. C'est enivrant pour une femme de se dire que la passion peut conduire un homme à agir aussi sauvagement !

La seule chose raisonnable que l'on ait dite sur Zsa Zsa Gabor, c'est un gangster qui l'a dit. Cela se passait quand elle était encore la femme de Conrad Hilton. Cette nuit-là, Hilton était absent, et un gangster en profita pour venir rafler tous les bijoux qui traînaient :

— Revenez plus tard, je n'ai rien sur le dos, lui cria Zsa Zsa indignée.

— Ecoutez, ceci n'est pas une plaisanterie, c'est sérieux, répliqua l'homme en la menaçant d'un revolver. Sortez du lit !

Zsa Zsa s'enroula dans une couverture et entreprit de raisonner l'homme.

— Voyons, c'est idiot : nous sommes en Amérique. Si vous ne faites pas de choses comme ça, vous pouvez devenir Président des Etats-Unis !

Le gangster éclata de rire. Puis regardant autour de lui :

— Mais vous-même, pour une petite étrangère, vous n'avez pas trop mal réussi...

Et encore, à l'époque, Zsa Zsa n'avait pas le moindre chinchilla sur le dos...



L'ORIGINAL DU CANADA, le spécimen le plus impressionnant et le plus majestueux de notre gros gibier, attire les amateurs de chasse de tous les pays.

Seagram fait connaître le Canada à l'Etranger

DEPUIS DES ANNÉES, grâce à sa publicité, la Maison Seagram intéresse l'étranger aux progrès, aux traditions et aux produits du Canada.

L'annonce ci-contre fait partie d'une série publiée, par la Maison Seagram, dans les revues du monde entier. Grâce à ces annonces, les habitants des autres pays — de l'Amérique latine, de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique — découvrent et connaissent mieux le Canada... ses nombreuses richesses naturelles... ses centres récréatifs, ses manifestations culturelles et ses traditions.

La Maison Seagram a toujours cru que, tout en travaillant à répandre ses fines liqueurs à l'étranger, elle se devait par la même occasion et dans l'intérêt des Canadiens, d'accroître dans le monde la renommée de tous les produits et de toutes les réalisations du Canada.

A l'aide de cette campagne de publicité mondiale, riche en couleurs, Seagram concourt à faire connaître l'histoire du peuple canadien et la mise en valeur des riches et nombreuses ressources naturelles de ce pays favorisé... image vivante d'une terre en plein progrès.

LORNE BOUCHARD, A.R.C.A.

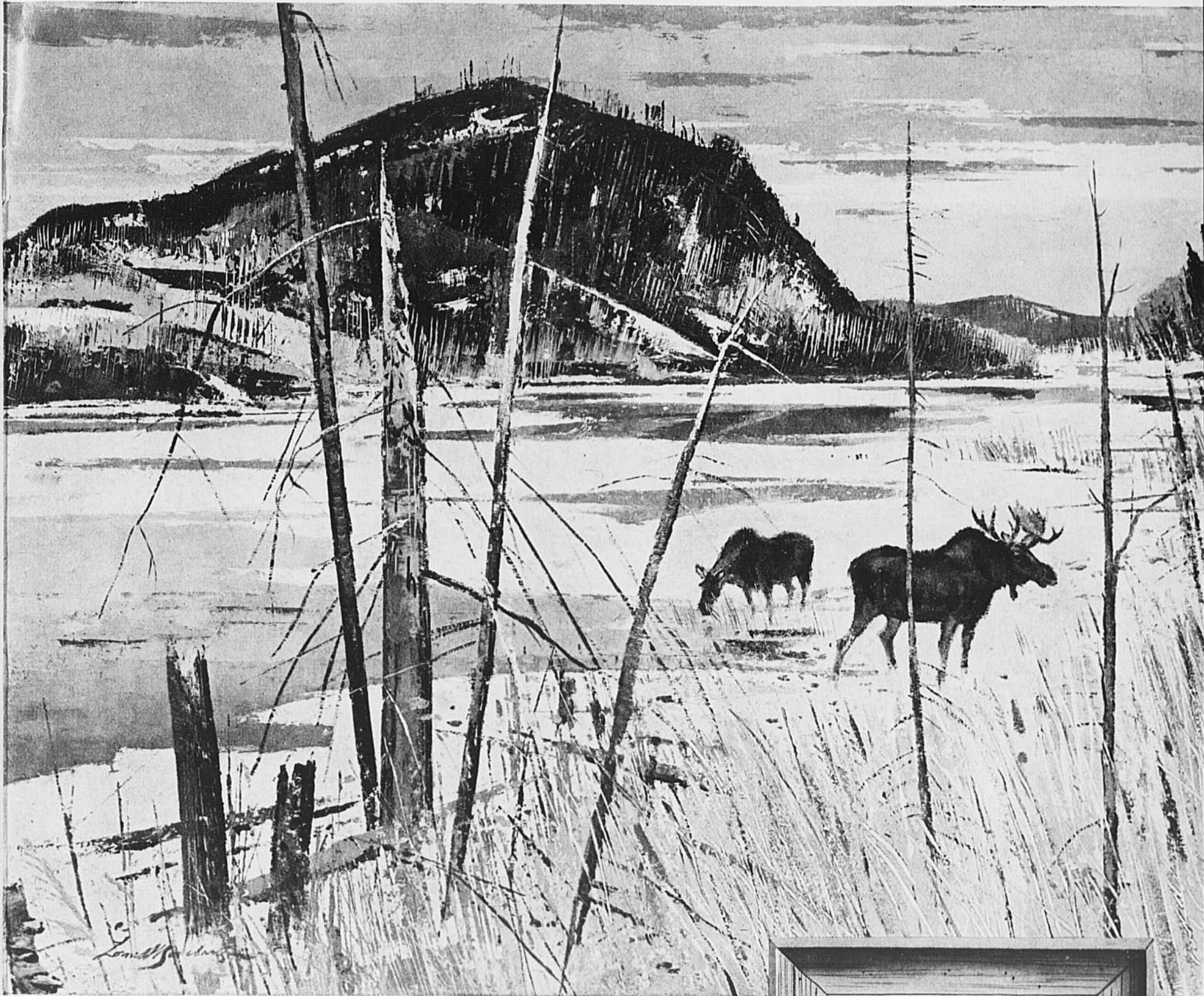
Né à Montréal, où il a étudié, cet artiste s'est fait valoir par ses esquisses de tous les coins de la Province de Québec. Les collections du Canada, des Etats-Unis, du Mexique, de l'Angleterre, de l'Amérique du Sud et de l'Inde possèdent de ses tableaux.



Pour obtenir une reproduction de cette peinture, écrivez à : La Maison Seagram, 1430, rue Peel, Montréal, Québec.

Le Canada est reconnu pour son gibier

63
DANS LA VASTE FAUNE CANADIENNE, on trouve un gibier de qualité exceptionnelle et de renommée mondiale comme l'orignal, le cerf wapiti, le caribou, le chevreuil, le mouton des montagnes, l'ours et une grande variété d'oiseaux aquatiques et autres.



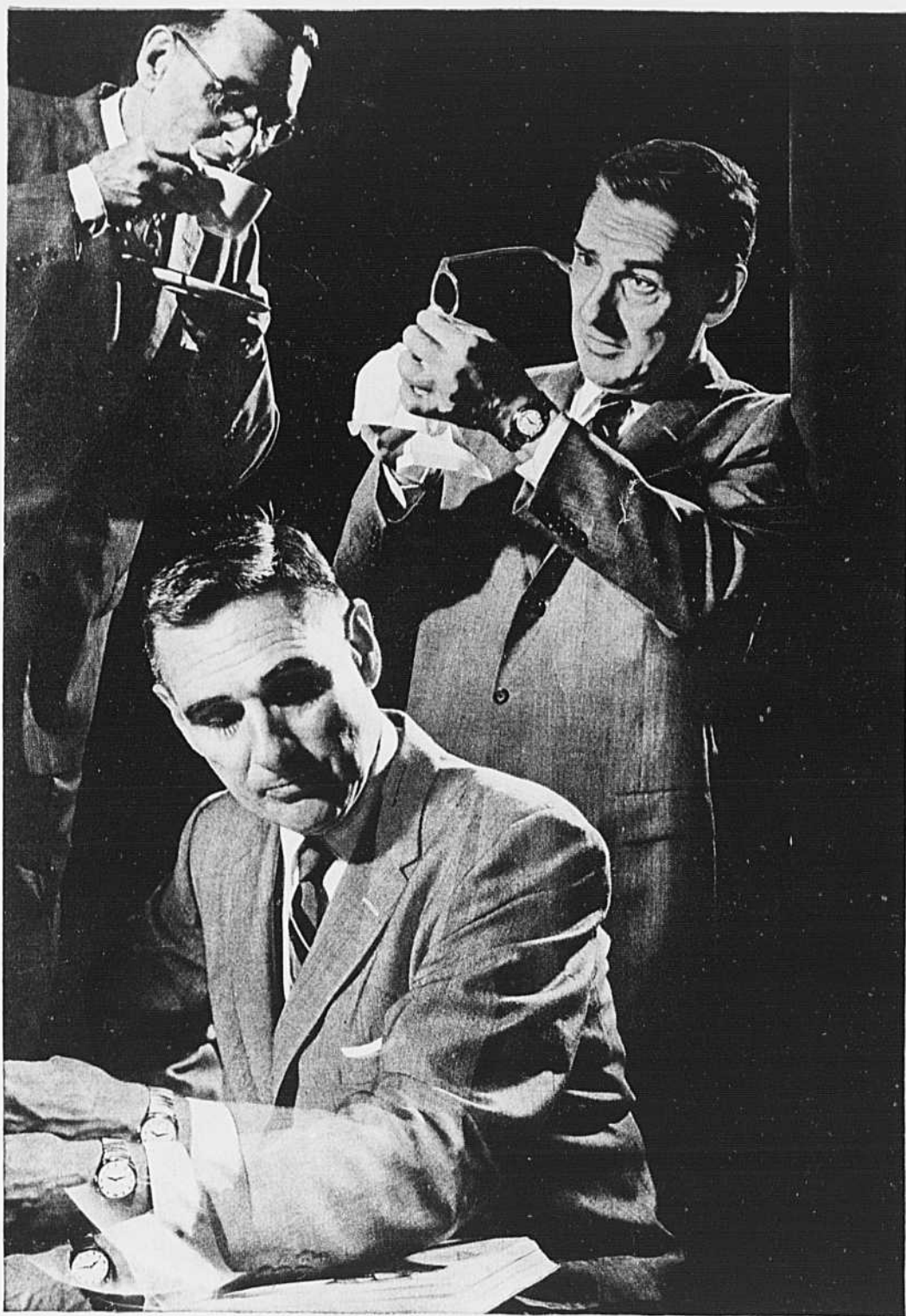
Peint pour la Collection Seagram par Lorne Bouchard, A.R.C.A.

Le Canada est reconnu pour son Seagram's V.O.

Renommé pour sa douceur et son bouquet, le
Seagram's V.O. à la saveur particulière est le whisky le plus
léger que vous ayez jamais dégusté. Voilà pourquoi,
à travers le monde, on achète plus de Seagram's V.O. que de
toute autre marque de whisky exporté par n'importe quel pays.

Servez Seagram en toute confiance
PLUS D'UN SIÈCLE DE SAVOIR-FAIRE





A chaque seconde du jour,
chaque mouvement que vous
faites remonte votre montre.

BULOVA

AUTOMATIQUES ÉTANCHES

Montres absolument
exemptes de soucis,
avec rubis fonctionnels
pour les garder
toujours à l'heure



VOUS POUVEZ ÊTRE FIER DE
LA DISTINCTION D'UNE BULOVA

BULOVA "23"
la montre qui ne
laisse rien à désirer

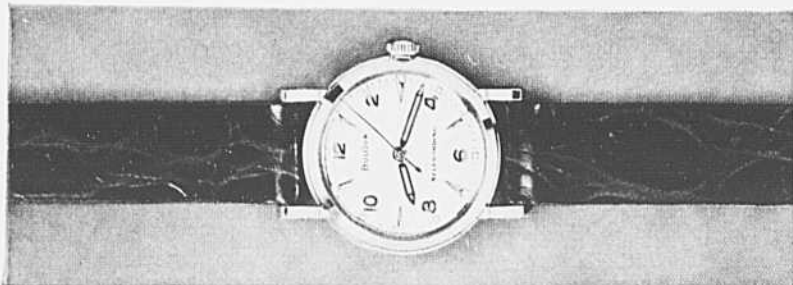
23 rubis.
Remontage automatique.
Étanche.
Antichoc.
Réglage de précision
en 5 points.
Antimagnétique.
Trotteuse centrale.



BULOVA "23" Cadran moderne. Bracelet alligator. \$89.50



NOUVELLE BULOVA ULTRA-MINCE "23". Aiguilles et cadran lumineux. Aussi en jaune. \$95



CANADIAN CLIPPER. Aiguilles et cadran lumineux. Bracelet. \$49.50



MIDNIGHT CLIPPER. Aiguilles et cadran lumineux. Bracelet extensible. Aussi avec cadran blanc. \$75

BULOVA CLIPPER
la montre qui fait
face à tout

17 rubis.
Remontage automatique.
Étanche.
Antichoc.
Antimagnétique.
Trotteuse centrale.

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

BJ60-C-84986